

Contes et Légendes du Sénégal

Terrisse, André

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A. TERRISSE

CONTES ET LÉGENDES DU SÈNÉGAL



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DU
SÉNÉGAL

Par
André Terrisse

Illustrations : Papa Ibra Tall

Éditeur : Nathan
Année de parution : 1963

AVANT-PROPOS

Le folklore du Sénégal est riche et varié. On y retrouve les thèmes africains traditionnels et notamment un fond commun à tous les peuples des savanes.

Les animaux y jouent le plus grand rôle et particulièrement le Lièvre, animal rusé, héros de mille aventures. Pourtant ces contes charmants, qui constituaient le fond de l'enseignement moral, développent souvent des thèmes très voisins. C'est pourquoi il m'est arrivé de rassembler plusieurs contes ou de réécrire certaines versions très connues, afin d'en renouveler l'intérêt. Je me suis efforcé surtout, en les rendant accessibles aux jeunes Français, en évitant certains particularismes obscurs, de leur conserver, avec les noms du terroir, l'humour et la légèreté que les « griots », chanteurs et conteurs du Sénégal, savent mettre dans leurs récits.

Une grande place a été laissée à Leuk-le-Lièvre, héros familier, qui est au Sénégal ce que Goupil-le-Renard était pour nos pères. Toutefois, je me suis efforcé de recueillir des contes dans toutes les régions. Certaines versions en sont absolument inédites.

Il m'est apparu également, que ce serait fausser le folklore sénégalais, que de le réduire aux seuls contes d'animaux. C'est pourquoi j'ai placé dans ce recueil quelques proverbes. Ils sont le sel suprême de cette sagesse sans laquelle on comprend mal la place faite à chaque vertu ou défaut, par ailleurs chanté ou fustigé dans les contes.

Quelques chants de lutte et de pileuses apportent la note nostalgique chère à tous ceux qui ont été réveillés dans leur enfance par les chansons des mères africaines ou le bruit du pilon.

Il ne manque, en somme, que la musique des guitares, des « halams » ou des coras.

Nos jeunes lecteurs ont assez d'imagination pour se transporter dans la nuit africaine pour inventer cette musique dans leur cœur.

Je souhaite que ce livre leur permette de comprendre la profondeur et le charme de la civilisation millénaire du Sénégal, si accessible au cœur des Français.



Issa-Longues-Jambes au Pays des Anciens



Issa vivait dans un petit village, il y a bien longtemps de cela. Âgé d'une douzaine d'années, il était vraiment le plus malheureux des enfants. Sa mère était morte depuis cinq ans et la deuxième femme de son père s'ingéniait à le faire souffrir. Il faisait toutes les corvées, même celles réservées aux filles, allant chercher le bois et l'eau, travaillant aux champs et à la cuisine. Toujours vêtu des guenilles les plus usagées, à peine nourri, battu plus souvent qu'à son tour, Issa était maigre, avec des jambes minces, et plus grand que la plupart des enfants de son âge. Ses camarades l'appelaient Issa-Longues-Jambes, se moquant souvent de lui.

Un jour qu'il était allé puiser de l'eau dans le marigot, il avait malencontreusement trébuché sur une racine et cassé la belle cruche dont sa marâtre était si fière. À son retour, la méchante femme entre dans une telle colère, qu'elle frappe le malheureux enfant avec un bâton, et le chasse de la maison en disant :

— Tu ne franchiras cette porte que lorsque tu me rapporteras une cruche semblable à celle que tu viens de casser !

Issa quitte la maison, part à l'aventure sur les pistes de la brousse.

C'est là que commence vraiment la longue et merveilleuse aventure d'Issa-Longues-Jambes, le plus malheureux des enfants de son village.

La première journée, Issa semble faire marcher comme à plaisir ses longues jambes, sans réfléchir, heureux de cette liberté retrouvée, sans corvées, sans moqueries, sans toutes les méchancetés coutumières. Il

lui semble soudain que, loin de sa marâtre, la nature entière est amicale. Tout le ravit : les oiseaux qui s'envolent à son approche, le chant des insectes, l'ombrage des grands arbres, la fraîcheur du marigot où il se baigne, les fruits sauvages qu'il mange et la gomme douceâtre qu'il arrache aux branches basses des arbustes. Habitué à manger peu et à travailler durement, cette journée de marche sous le soleil lui apparaît comme un jour de fête, loin des misères de la vie quotidienne.

Aussi lorsque, le soir, il découvre devant lui un vaste fleuve qui lui barre la route, c'est le cœur léger qu'il se couche sous un arbre et s'endort d'un sommeil peuplé de rêves merveilleux.

La fraîcheur de l'aube le tire de ces images irréelles où il flotte, mais le spectacle offert à sa vue n'en est pas moins extraordinaire. L'immense fleuve déroule son ruban argenté, ombragé par des arbres centenaires. S'il ne le franchit pas, sa route s'arrête là. Il songe alors à ce que sera sa vie s'il revient au village. Il faut avancer ! Mais aussi longues que soient ses jambes, elles ne touchent pas le fond du fleuve.

Issa erre sur la rive lorsqu'il voit, tout près du rivage, une sorte d'île flottante où marchent quelques oiseaux. En regardant mieux, il comprend que c'est Leber, le Père Hippopotame qui, le dos hors de l'eau, les narines humant l'air frais, est en train de se faire épouiller. Les petits échassiers vont et viennent sur le cuir insensible de Leber, piquant une tique dans son oreille, une autre sur sa lourde paupière.

Issa l'interpelle poliment :

— Père Hippopotame, Grand-Maître du Fleuve, veux-tu que je me charge de ta toilette ? Mieux que ces oiseaux insoucients, je frotterai ton dos et ton crâne, sans y laisser la moindre tique, la moindre parcelle de vase.

— J'ai souvent pensé à ce grand nettoyage, répond Leber, car ces maudits oiseaux ne prennent que ce qui leur plaît et travaillent pour eux plus que pour moi.

Là-dessus Leber se laisse couler, au grand émoi des échassiers qui s'envolent en criant. L'énorme pachyderme refait surface tout près du bord. Issa-Longues-Jambes, d'un bond souple, saute sur le dos de Leber et courageusement commence la grande toilette. Avec un bouchon d'herbe sèche et un caillou plat, il racle, frotte, rince, avec l'ardeur d'un garçon habitué aux plus rudes tâches. Le dos de l'hippopotame est rugueux et sur sa vieille peau les algues et la mousse ont poussé comme sur un tronc d'arbre ou une barque échouée. Issa a les doigts en sang lorsqu'il a terminé son travail, mais Leber est satisfait :

— Que puis-je faire pour toi, enfant des hommes ? demande-t-il.

— Je voudrais traverser ce fleuve et marcher au-delà.

— C'est une chose difficile que tu me demandes. Je puis sans doute

te faire traverser, mais je dois t'avertir que sur l'autre rive commence un pays inconnu. J'ignore si un enfant comme toi peut en affronter les dangers.

— J'accepte les risques si tu me déposes dans ce pays.

— Je dois te dire aussi que si je puis te permettre de traverser, il me sera impossible d'assurer ton retour. L'autre rive appartient aux caïmans et jamais homme, ni animal n'a pu revenir de ce côté de l'eau sans être dévoré.

— Tant pis si je ne reviens pas, répond Issa. Mais mon désir est si fort de voyager au loin que j'accepte tous les risques.

Devant cette obstination, Leber charge son bienfaiteur sur son dos, gagne la rive opposée, grimpe sur la berge entre les caïmans immobiles et, avec une légèreté dont on ne l'aurait pas cru capable, trotte vers les champs où il dépose Issa-Longues-Jambes.

Après les remerciements réciproques, Leber regagne les profondeurs du fleuve. Au passage les caïmans l'interpellent :

— Tu as conduit un voyageur au Pays des Anciens. Tu te souviens de nos conventions ?

— Parfaitement, répond le pachyderme. S'il veut revenir, c'est à vous qu'il doit s'adresser.

Et Leber sait bien ce que cela veut dire. Jamais caïman n'a permis à un homme de traverser le grand fleuve.

Pendant ce temps les longues jambes d'Issa arpentent la savane. « Pourquoi, se dit-il, Leber a-t-il parlé de Pays des Anciens ? »

Issa est inquiet à mesure que le jour s'écoule. Il n'entend plus un bruit ; pas un seul chant d'insecte ou d'oiseau ; pas la moindre brise dans les herbes et les feuilles. Issa commence à regretter le crépuscule de son village : les cris des enfants, le bruit familier des pilons, le doux roucoulement des tourterelles. Même les cris de sa marâtre lui paraissent moins horribles dans ce silence impressionnant où il lui semble entendre battre son propre cœur.

Dans la nuit sans étoiles et sans lune, Issa cherche longtemps le sommeil. Le court instant où il s'endort est peuplé de cauchemars. L'aube arrive et l'enfant reprend sa marche incertaine à travers le pays silencieux et vide.

Vers midi, il aperçoit quelques cases délabrées et qui semblent inhabitées. À son approche trois vieilles femmes apparaissent. S'appuyant sur des bâtons, elles avancent vers l'ombre d'un baobab séculaire. Assises en ligne, elles écoutent l'enfant leur raconter ses malheurs, son difficile voyage, et le désir qu'il a de trouver une cruche semblable à celle qu'il a brisée, pour pouvoir retourner dans son village dont il regrette déjà l'aspect familier.

— C'est la première fois qu'un enfant s'aventure au Pays des Anciens. Nous allons t'aider, Issa-Longues-Jambes. Mais la route est

difficile à ceux qui veulent regagner le pays des Hommes.

Après avoir fait manger et boire leur visiteur, les trois vieilles femmes lui donnent trois calebasses encastrées l'une dans l'autre.

— Prends ces trois calebasses. Elles te serviront une fois chacune sur le chemin du retour, afin de te permettre de vaincre les difficultés de ce long voyage. Pars en direction du soleil couchant. À la fin du septième jour tu briseras la plus petite des calebasses. Puis tu suivras ton destin.

Issa-Longues-Jambes, encouragé par cette aide imprévue, reprend sa route vers l'ouest, non sans avoir reçu quelques provisions et une gourde d'eau.

Au soir du septième jour il a épuisé ses provisions et, mourant de faim et de soif, il attend le crépuscule pour briser sa petite calebasse, selon le conseil des vieilles femmes.

À peine a-t-il le temps de voir les morceaux épars du récipient, que le garçon est emporté comme une plume à travers l'espace et il voit défiler les jours et les nuits à une vitesse telle que, après un temps très court, il lui semble avoir vieilli de plusieurs années. Lorsqu'il revient à lui, il est dans un lieu inconnu. Près d'une case modeste il aperçoit, n'en croyant pas ses yeux, sa vraie mère préparant le repas. Elle ne s'étonne pas de le voir et le reçoit comme autrefois quand il rentrait des champs. Issa est tellement ému qu'il n'ose parler à sa mère. Celle-ci lui sert à manger, lui montre le lit où il doit dormir.

Elle écoute alors sa longue histoire, mais comme une étrangère, sans s'émouvoir ni s'étonner. Issa, mort de fatigue, s'endort jusqu'au matin.

Au premier soleil sa mère l'éveille, garnit son sac et lui dit :

— Issa, il te faut me quitter. Je suis heureuse de ta visite, mais tu ne peux dormir ici plus d'une nuit. Voici tes deux calebasses et une cruche toute semblable à celle que tu as cassée. Ainsi tu seras pardonné et tu pourras rejoindre ton village au pays des Hommes.

Issa-Longues-Jambes aurait voulu rester auprès de sa mère, mais il comprend qu'il doit lui obéir et suivre son destin.

Il repart donc en direction de l'ouest. Il marche des jours et des jours jusqu'à ce que, épuisé par la soif, la faim, la fatigue, il s'arrête, à bout de forces. Si seulement il pouvait retrouver le grand fleuve qui sert de limite au Pays des Anciens !

Il pense alors aux vieilles femmes et aux calebasses magiques. Il prend le récipient de taille moyenne et le brise contre un arbre.

À peine a-t-il eu le temps d'entendre le bruit que Issa-Longues-Jambes, comme la première fois, se sent absorbé et disparaît dans l'espace, voyant le soleil courir comme un éclair à travers le ciel et les jours et les nuits se succéder à une vitesse folle. Au bout d'un temps qui lui semble assez court, il se retrouve sur le sol et, en face de lui, il voit l'immense nappe du fleuve, luisante sous la clarté de la lune. Il

reconnaît le champ où Leber l'Hippopotame l'a déposé après sa première traversée. Il ne lui reste qu'à dormir pour attendre le jour.

Au matin, il s'approche de la berge avec prudence. À peine apparaît-il au-dessus de l'eau, qu'une muraille de caïmans, tous la gueule ouverte, semble le défier. Il recule et s'assied, désespéré. Il se souvient des paroles de Leber :

— Je ne puis rien pour toi si tu veux revenir. Jamais nul homme n'a pu traverser le fleuve dans les deux sens !

Il lui reste une dernière chance : la troisième calebasse. Il hésite, se demandant si le moment est venu de la briser. Enfin, d'un geste résolu, il saisit la calebasse et la frappe de toutes ses forces contre la berge. À sa grande stupéfaction, le récipient reste intact. Issa prend son élan, rassemble toutes ses forces et frappe le sol avec une force redoublée. Non seulement la calebasse reste intacte, mais la berge se fend. Dans la brèche ouverte, le malheureux Issa glisse pendant que l'eau s'engouffre. L'enfant se croit perdu. Les caïmans se précipitent et comme ils vont se saisir du malheureux, la calebasse, qui a roulé avec lui, s'agrandit, devient une pirogue dans laquelle Issa-Longues-Jambes saute prestement. Insensible aux assauts des caïmans, la pirogue s'élance dans le fleuve et fendait le courant de toute sa puissance arrive sur la rive opposée. Dès qu'elle touche le sol, la pirogue, redevenue calebasse, éclate en mille morceaux et Issa-Longues-Jambes se retrouve dans l'Espace, lancé dans une nouvelle et folle course, voyant défiler encore une fois les jours et les nuits.

Il se réveille sous un arbre familial. Avant d'avoir ouvert les yeux il reconnaît le chant des oiseaux et des coqs, le bruit du vent dans le champ de mil, le choc lointain d'un pilon et même le chant des pileuses dont il reconnaît les paroles. Mais lorsqu'il veut se lever il s'aperçoit que ses jambes n'ont pas leur force habituelle, ni leur élasticité. Il s'observe et se rend compte qu'il est devenu presque un vieillard. Il comprend mieux maintenant son aventure. À chacun de ses voyages dans l'espace il a franchi également sans s'en apercevoir une étape de sa vie.

La première calebasse cassée l'a conduit de l'enfance à la jeunesse, la deuxième de la jeunesse à l'âge mûr, la troisième de l'âge mûr au seuil de la vieillesse. Il se souvient du défilé terrifiant des jours et des nuits.

Issa est mélancolique. Ainsi il retrouve son village, il rapporte la cruche demandée, mais en un temps qui lui a paru un mois à peine, il a passé directement de l'enfance à la vieillesse, sans avoir vécu, sans argent, sans logis.

Instinctivement il reprend le sentier d'autrefois et arrive dans le village. Il cherche en vain un visage connu. Il demande des nouvelles des siens, de ses amis. On interroge les vieillards qui eux-mêmes ne se

souviennent plus. On prête une case pour la nuit au vieil Issa, plus vieux encore qu'il ne l'imaginait puisque personne ne le connaît. Accroupi sur sa natte, le malheureux songe à son aventure. Il prend entre ses mains la cruche désormais inutile, cette cruche que sa vraie mère lui a remise au Pays des Anciens. Soudain, la cruche glisse de ses mains tremblantes, roule sur le sol et se brise contre le seuil de la porte. Aussitôt Issa-Longues-Jambes sent ses forces lui revenir et la case s'emplit de pièces d'or. Il s'empresse de remplir quelques sacs et d'enterrer son trésor.

Le lendemain, Issa-Longues-Jambes apparaît avec de très beaux vêtements. On crie au miracle ! Généreusement il distribue quelques pièces d'or.

Bientôt sa maison s'élève aux abords du village.

Issa-Longues-Jambes, enfant malheureux qui n'avait connu ni la jeunesse ni l'âge d'homme, eut en compensation une vieillesse longue et heureuse, grâce à la cruche toute semblable à celle qu'il avait brisée dans son enfance.

Mais attention, n'essayez pas pour autant de casser votre cruche en allant puiser l'eau ! Cette histoire se passait en des temps très anciens, les Temps des contes et des légendes, les temps qui ne reviendront plus.

Lièvre et le Dieu-de-la-brousse



L y a bien longtemps, au Sénégal, comme dans le reste de l'Afrique, les bêtes parlaient et régnaient sur la savane et sur la forêt.

Parmi elles Leuk-le-Lièvre, timide habitant des hautes herbes, était le plus craintif et pour toute défense n'avait que la vitesse de ses jambes élastiques.

Un jour, Leuk décide d'aller se plaindre au Dieu-de-la-Brousse du sort médiocre qui lui a été réservé. Il se met en route de nuit, comme font tous les lièvres du monde et il arrive à l'aube chez le Dieu des animaux. Après s'être longuement prosterné il lui fait cette prière :

— Maître des Savanes et des Forêts, tu m'as fait bien faible et désarmé. Afin de me défendre contre tous les ennemis qui me guettent, fais au moins que je sois le plus rusé, le plus subtil de tous les habitants de la savane. Donne-moi plus d'intelligence que ce que j'en ai.

— Soit ! dit le Dieu-de-la-Brousse. Je t'accorderai toute l'intelligence que tu voudras, mais à condition que tu accomplisses trois actions dont je te chargerai. Es-tu prêt ?

— Je veux bien essayer, dit le lièvre.

— Tu vas prendre les trois *canaris* qui te seront donnés à la sortie. Dans le premier tu me rapporteras le serpent noir que l'on appelle Mamba ; dans le deuxième du lait de panthère et dans le troisième la queue de M'Bam-Alla, le père Phacochère.

Voilà donc Leuk et ses trois récipients, sur le chemin du retour, et vous pensez si les oreilles de Leuk s'agitaient, ce qui est la marque

d'une profonde réflexion chez les lièvres :

« Ces canaris sont déjà lourds à porter, se disait Leuk, mais ils seront plus difficiles encore à remplir ! Je vais prendre le temps de la réflexion et consulter mon ami l'Écureuil des Savanes en faisant une halte chez lui. »

Hodiock, l'Écureuil, encore appelé Rat Palmiste, logeait dans un vaste terrier au pied d'un baobab. Nos deux compères bavardent toute la nuit mais Hodiock, pourtant subtil, ne voit pas comment réaliser des tâches aussi difficiles et pense que le Dieu-de-la-Brousse a voulu se moquer de Lièvre. Leuk se retrouve donc seul à travers la campagne avec son premier canari dont le col est très étroit. Il s'approche de la demeure de Mamba, le serpent noir à la piqure mortelle. Chemin faisant il attrape une souris et l'enferme dans sa cruche où elle mène un bruit d'enfer. Voilà notre lièvre couché à l'ombre du bosquet où se tient souvent le terrible Mamba. Il pose le canari au pied de l'arbre, à quelque distance de lui et se met à jouer sur sa flûte de bambou dans l'espoir d'attirer le serpent, amateur de musique comme chacun sait, mais surtout de celle des oiseaux ! La souris prisonnière continue à gratter et à gémir au fond du récipient :

— Tais-toi ! souris de malheur, s'écrie Leuk aussi fort qu'il peut. N'es-tu pas bien, au frais dans ce canari, alors que la chaleur nous oblige à chercher l'ombre ?

Mamba, qui faisait la sieste enroulé sur lui-même, soulève sa tête triangulaire, déploie ses oreilles effrayantes, écoutant attentivement ce qui peut troubler ainsi son repos. Les gémissements de la souris l'intéressent. Leuk qui surveille du coin de l'œil, prêt à déguerpier au moindre danger, s'écrie de plus belle :

— De quoi te plains-tu, maudite souris ? Tu engraisse à souhait dans ta maison poreuse et je n'ai jamais vu souris si luisante. Tu es à l'abri de tes ennemis les civettes et les renards qui ne peuvent passer le museau dans ta demeure. Seul le serpent peut y pénétrer, mais il est bien trop stupide pour te découvrir.

Mamba, le serpent noir, se déplie lentement :

— Leuk mon ami, se dit-il, je vais d'abord te faire voir si les serpents sont stupides. Je vais croquer la souris grasse et luisante et ensuite je te croquerai toi-même.

Mamba rampe derrière l'arbre, puis auprès du canari. Enfin il se glisse dans le goulot en se faisant aussi mince que possible. Leuk bondit et ferme le récipient avec un galet rond qu'il avait minutieusement choisi. Il s'empresse d'emporter le serpent prisonnier dans sa case où il le confie à l'aîné de ses enfants avec mission de ne laisser approcher personne.

Le deuxième jour il prend un autre canari, plus petit celui-là et de large ouverture. Comme il avait fait le jour précédent, il s'approche en

flânant des broussailles où se tient Téné, la cruelle panthère. Il se trouve qu'elle a fait un maigre repas et elle n'est guère de bonne humeur pour allaiter ses petits, déjà agressifs comme leur mère.

Leuk s'étend dans l'herbe avec nonchalance et s'adresse à Sallyr-le-Grillon qui se repose sous une large feuille :

— Dis-moi, Sallyr, la belle brebis blanche de la savane m'a dit que Téné-la-Panthère n'avait pas une goutte de lait pour nourrir ses petits. Tout le troupeau se moque d'elle en disant qu'elle est une mauvaise mère.

Sallyr-le-Grillon, qui est un ami de Lièvre, lui répond de sa voix stridente :

— La brebis n'a qu'à venir se mesurer avec Téné-la-Panthère, à qui aura le plus de lait. Je te dis, moi, que Téné a plus de lait que la brebis. Fais venir ton amie ici-même et je demanderai à Téné, qui n'est pas aussi méchante qu'on le dit, de se mesurer à elle en ce pacifique et maternel combat.

La panthère, qui a entendu la querelle, s'approche silencieusement et soudain Leuk frémit en voyant entre les herbes les yeux verts, fixes et cruels. La panthère n'est pas des plus subtiles. Pourtant elle se dit que si Leuk amène la brebis à proximité de sa cachette, elle aura un morceau de choix pour calmer sa faim. Aussi elle se fait humble et gentille :

— Sallyr, mon bon ami, toi qui agrémentes si bien la brousse de tes chants, ce que tu dis m'intéresse. Je veux bien prouver à ces moutons insolents que j'ai le lait le meilleur et le plus abondant qui soit pour nourrir mes chers petits. Que faut-il faire pour cela ?

— Téné, dit Leuk d'une voix mal assurée, et en gardant ses distances, il faudrait d'abord que j'apporte à la brebis la preuve que tu acceptes la comparaison. Pour cela, il faudrait que tu mettes un peu de ton lait dans le canari que voilà, comme gage de ma bonne foi.

— Rien de plus facile, dit la Panthère. Et elle fait couler un peu de son lait dans le canari.

Je ne vous étonnerai pas en disant que Leuk, prenant sa cruche avec précaution, s'empresse de disparaître. Quant à Sallyr il ne chante plus depuis ce jour à proximité du repaire de Téné.

Le troisième jour Leuk prend le troisième récipient qui avait la forme des calebasses que les femmes portent sur la tête pour aller au champ. Leuk pourtant ne le portait pas sur la tête, de crainte de froisser ses oreilles, toujours si bien empesées et repassées.

Voilà donc Lièvre traînant au bord du fleuve dans les champs de mil et de patates douces, si souvent visités par M'Bam-Alla, le vieux Phacochère, réputé pour son mauvais caractère. Père Phacochère était justement en train de fouiller le sol, sa queue en panache dressée comme un pinceau de plâtrier, entre les épis de *mil*. Le voir et lui

parler était chose facile, mais lui couper cette queue, objet de la convoitise du Dieu-de-la-Brousse, était une toute autre affaire.

Leuk suivait M'Bam-Alla pas à pas et réfléchissait. Soudain il aperçoit Golo le Singe et ses amis qui ricanent à qui mieux mieux sur une termitière. Chacun sait que les singes imitent ce qu'ils voient. Leuk prend un coupe-coupe et, de-ci de-là, d'un geste vif, il tranche la fusée d'un épi de mil. Puis il abandonne négligemment son coupe-coupe. Golo le Singe arrive en tapinois, se saisit du coupe-coupe et hop, hop, il tranche les épis de mil comme il l'avait vu faire. C'est ce qu'attendait le lièvre.

— Golo, mon ami, dit-il, tu es le plus habile coupeur de mil que j'aie jamais vu !

Les singes sont vaniteux, et Golo ne faisait pas exception à la règle. Leuk s'écrie :

— Voyons si tu es aussi habile qu'on le prétend. Je vais te désigner des épis et tu vas les trancher sans toucher à l'épi voisin. Celui-là ! Cet autre !

Et Golo coupe à droite, à gauche, sans réfléchir. Leuk lui montre soudain la queue de M'Bam-Alla, le père Phacochère, et toc, Golo la tranche d'un seul coup !

Inutile de vous dire que sous la douleur et l'offense le père Phacochère se retourne et charge le singe avec une vitesse incroyable. Golo ne doit son salut qu'à un *darkassou* sur lequel il se réfugie.

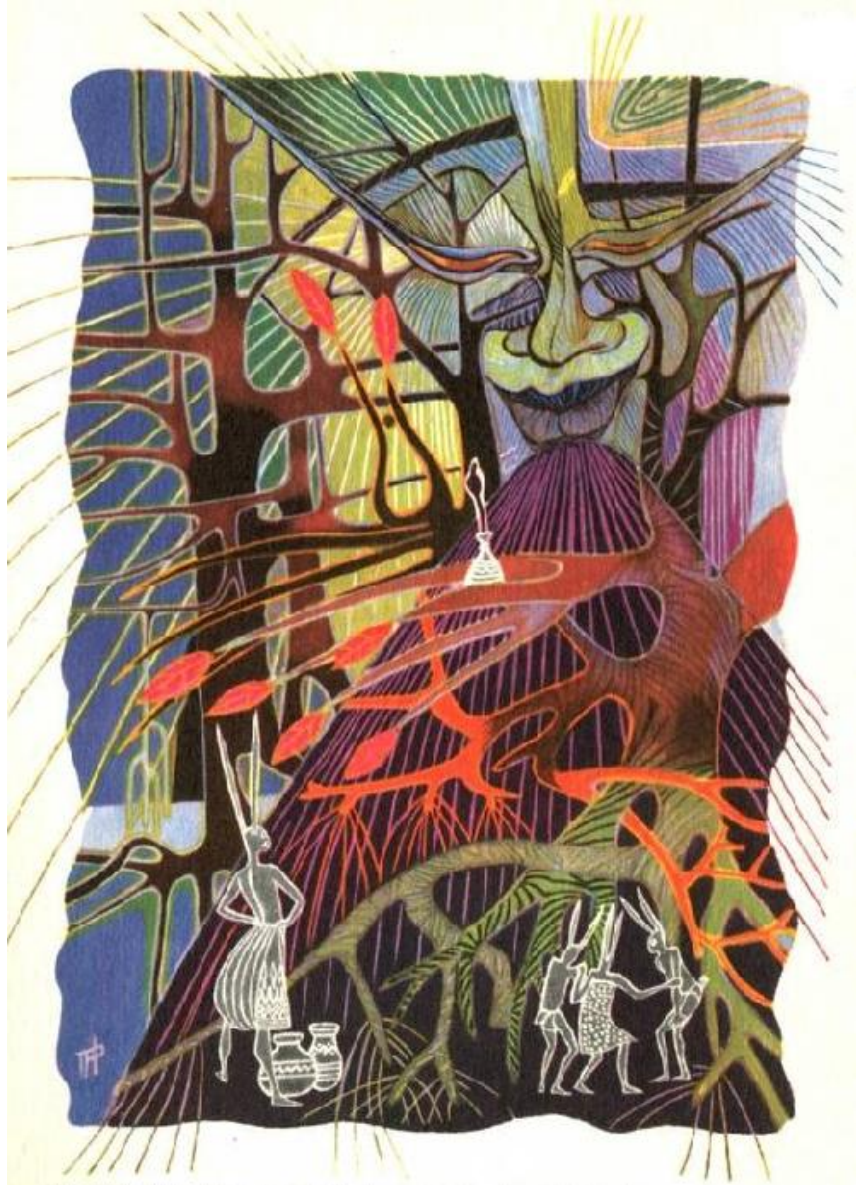
Leuk sans perdre de temps rainasse la queue de M'Bam-Alla et s'éclipse discrètement.

Le soir même, Lièvre se met en route avec son précieux chargement. Son fils aîné porte le canari enfermant le Mamba noir. Sa fille porte le lait de panthère, et lui-même transporte la queue de père Phacochère.

— Cette fois, se dit-il, le Dieu-de-la-Brousse va me donner satisfaction puisque j'ai surmonté les trois épreuves imposées.

Au matin, il arrive à la demeure divine et dépose les trois canaris devant son souverain Maître. Le Dieu-de-la-Brousse vérifie le contenu des récipients, s'assied sur son trône d'or, réfléchit un instant et dit :

— Leuk, puisque tu as réussi à venir à bout de ces trois épreuves que je considérais comme impossibles, c'est que tu es le plus rusé des animaux. Je me garderai bien de te donner la moindre intelligence supplémentaire, car tu serais alors plus puissant que moi.



Le Dieu-de-la-Brousse vérifie le contenu des récipients.

Lièvre baisse les oreilles, mais n'ose pas répliquer. Il abandonne sur place ses trophées et repart dans la savane où il a bien besoin de toute sa ruse pour échapper aux mille dangers qui le guettent.

Mais ne soyez pas en souci pour notre ami Leuk : il n'avait pas besoin d'intelligence en supplément. Tout le Sénégal va retentir du récit de ses bons tours et de ses exploits, et le Dieu-de-la-Brousse s'est montré fort sage en ne rendant pas plus rusé encore le plus rusé des animaux.



Bouki au Paradis des Bêtes



Il y a de cela bien longtemps, tous les animaux du Sénégal vivaient en paix dans une vaste zone sur les rives enchantées de la Falémé.

La claire rivière aux fosses profondes, dont les eaux roulent des paillettes d'or, était le domaine de Leber l'hippopotame, de Maïmaïlo le caïman, de M'Bote la grenouille, sans oublier Korade le héron et Khankhal le canard. Sur les rives ombragées, dans la grande forêt et les vertes savanes, tous les animaux gros et petits vivaient sous la houlette énergique d'Oncle Gayendé le lion. Tous étaient heureux et pacifiques, depuis Mame Gneye l'éléphant, jusqu'à Diargogne l'araignée, depuis Pataparé le singe noir, jusqu'à Diâne le serpent.

Mais dans ce Paradis des Animaux, il y avait un démon, à l'âme plus noire que la nuit. Cette fille des Enfers, c'était Bouki l'hyène, et ce fut par elle que le malheur arriva.

Bouki goûta un jour à la chair délicate des jeunes animaux et la peur s'installa sur les rives de la Falémé heureuse.

Il faut que je vous raconte comment les choses se sont passées.

Imaginez ces vastes espaces où les animaux vivent en paix depuis des siècles.

Dans chaque clairière, les bébés animaux sont rassemblés, sous la surveillance des singes qui les amusent de leurs grimaces. Matin et soir, leurs mères viennent leur donner à téter et l'on assiste alors à des scènes touchantes. C'est d'abord Mère Diamala, la Girafe gracieuse qui passe le cou entre les arbres en chantant :

*Petits Girafons, petits Diamalas,
Entendez-vous que votre mère est là ?
Elle vient vous donner à téter
Pour que votre cou s'allonge jusqu'au ciel.*

Et les petits girafons accourent sur leurs pattes fragiles.

Puis c'est M'Bill la biche, mère attentive entre toutes, qui vient à son tour :

*Petits Bichons, enfants de Maman M'Bill,
Venez vite boire votre lait
Pour que vos petits yeux soient beaux et sombres.*

Et ainsi, jusqu'à la nuit, les éléphanteaux viennent téter pour que pousse leur trompe, les lionceaux pour avoir une belle crinière, les levrauts pour que grandissent leurs moustaches.

Bouki écoute toutes les chansons, mais elle songe au moyen de dévorer ces innocents.

Un soir, elle arrive aux abords de la clairière et, adoucissant sa voix, elle chante :

*Petits Kobas, mes jolies petites antilopes,
Venez retrouver votre mère
Si vous voulez voir pousser vos belles cornes.*

Sans méfiance les petits kobas s'approchent et crac-crac, en quelques coups de sa puissante mâchoire, Bouki les égorge et les dévore. Désormais, chaque soir Bouki choisit une nouvelle victime, et chaque soir, une mère appelle ses enfants en pleurant.

La consternation règne chez les animaux. Tous les petits disparaissent ainsi les uns après les autres sans qu'aucun puisse comprendre ce qu'ils deviennent. On soupçonne même Tann le vautour de les enlever dans les airs.

Bouki, malgré la surveillance anxieuse qui s'exerce, continue chaque jour son carnage, tant et si bien qu'il ne reste plus dans la dernière clairière que le fils de Leuk, déjà rusé comme ses parents. Inutile de vous dire que Maman-Lièvre lui a enseigné la prudence et que Levraut-Leuk est le meilleur des élèves.

Donc Bouki arrive près de la cachette de Leuk et commence à chanter :

*« Petit Leuk. mon enfant chéri,
Ta mère a du bon lait bien blanc
Pour que tes oreilles puissent entendre le vent. »*

Mais Levraut-Leuk ne bouge pas de sa cachette et imitant la grosse voix de Bouki, il répond :

*« Maman Lièvre tu as la voix enrouée,
Ce soir je ne veux pas de ton lait. »*

Bouki n'insiste pas, mais elle revient un peu plus tard, bien décidée à en finir. Elle s'approche le plus près possible de la cachette, rampant entre les herbes et là, prenant une petite voix à peine audible, elle recommence sa chanson :

*« Petit Leuk, mon petit Levraut,
Viens téter ta mère pour devenir gros. »*

Levraut-Leuk remue les oreilles, ouvre un œil, mais ne bouge pas. Il réplique simplement :

*« Il est vrai que ta voix est très douce
Mais Maman-Leuk, si je t'ai bien vue,
Ce soir tu as des oreilles trop pointues ! »*

Bouki s'éloigne à nouveau, folle de rage en se promettant de faire sortir ce maudit fils de Leuk de sa cachette. Elle se déguise du mieux qu'elle peut et tente encore sa chance. Mais Levraut lui réplique une dernière fois :

*« Non, je n'irai pas boire ton lait,
Ma mère n'a pas pour oreilles des feuilles sèches. »*

Pendant ce temps-là pourtant, Gayendé le lion et ses lieutenants tiennent un conseil secret.

Till le chacal, un moment soupçonné, se défend par ce discours subtil :

« Sire, tous nos enfants ont été enlevés, sauf celui de Leuk. N'est-il pas facile de conclure ? C'est sûrement lui le coupable ! »

Et voilà notre pauvre lièvre une fois encore en mauvaise posture. Tout l'accable et il ne sait comment se défendre.

Pourtant une idée ingénieuse se fait jour. Il constate que Bouki n'est pas à l'assemblée et il demande au Roi d'aller voir si son Levraut n'a pas subi le sort commun. Gayendé l'accompagne lui-même et ils surprennent Bouki en train de rôder près de la maison de Leuk.

— Oncle Gayendé, dit Leuk, je soupçonne cette hypocrite d'être la coupable. Laisse-moi une journée pour m'en assurer.

— Soit, dit le Lion, qui était un Roi juste et bon, mais tâche d'apporter une preuve formelle.

Leuk alors expose son plan à Gayendé. Sur son ordre, tous les animaux s'étendent à terre, dans une vaste plaine, comme si la mort les avait subitement décimés.

Comme la lune se lève, Leuk se dirige vers la demeure de Bouki. L'hyène habite, à la limite de la forêt, une case sombre et sinistre de mauvaise réputation. Leuk tremble de tous ses membres, en entendant les ricanements de Bouki et de sa famille. Il s'approche et les entrevoit autour d'un maigre feu, dévorant les restes d'Éléphanteau, malheureux enfant de Marne Gneye.

Bien embusqué dans l'ombre, Leuk se met à crier :

— Bouki, j'apporte la douloureuse nouvelle. Tous nos frères sont morts ! Ils sont étendus dans la savane et le Roi m'a confié ses dernières volontés.

— Qui ose parler ainsi dans la nuit ?

— C'est moi, Leuk le lièvre, seul survivant avec toi, ma sœur aînée !

Bouki pense aussitôt à tous ces cadavres étendus dans la nuit et aux repas qu'elle peut en faire. Pourtant elle se dit aussi que ce maudit Leuk est capable de lui disputer un si bel héritage. Elle l'interroge à son tour :

— Et que t'a dit Gayendé notre Roi avant de mourir ? Qui de nous deux va le remplacer ?

Le subtil Leuk prend un air lamentable et pleurniche :

— Oncle a dit : « Bouki est l'aînée. C'est elle et elle seule qui doit hériter ! »

Bouki n'attendait que cela.

— Merci, ami Leuk, de ton honnêteté. Sois tranquille, je te donnerai ta part de la bonne viande que nous allons récolter.

L'hyène rassemble alors toute sa famille et au milieu de ricanements indescriptibles, chacun prend un plat ou une corbeille, un couteau ou une hache et la sinistre caravane de dépeceurs se laisse conduire par Leuk.

Bouki n'arrive pas à imaginer pareille aubaine.

— Ne t'es-tu pas trompé ? demande-t-elle, « Tous nos malheureux frères sont-ils vraiment morts ? »

— Hélas ! tous sont morts et bien morts et nous ne les reverrons plus !

— Et le Roi a bien précisé à qui appartenaient leurs dépouilles ?

— Hélas ! il a dit et répété :

*« C'est Bouki l'hyène ma fille aînée,
C'est Bouki seule qui doit hériter ! »*

Et Bouki se hâte, l'écume aux lèvres, suivie de toute sa famille ricanante.

Ils arrivent dans la vaste plaine où tous les animaux sont étendus, simulant à la perfection le plus grand des désastres.

Bouki ne peut s'empêcher de rire et de crier sa joie :

— Mes enfants ! Nous avons de la viande pour des années. Et plus savoureuse encore que celle des nouveau-nés !

Elle s'approche de Gayendé le lion et dit :

— Quelle bonne idée tu as eue de mourir ! Me voilà riche et Reine de la brousse. C'est par toi que le repas va commencer !

Mais comme elle s'approche, son couteau à la main, Gayendé soulève simplement sa paupière et fixe Bouki de son œil vert, impassible et souverain.

Bouki, sous ce simple regard, n'a même plus la force de fuir. Elle reste paralysée. Le Lion se lève lentement, rugissant dans la nuit. Tous les animaux bondissent à ce signal.

Vous pensez quel fut le sort de Bouki ! Même Diamala la girafe si pacifique, même M'Bill la biche timide, toutes les mères voulurent se venger qui d'un coup de corne, qui d'un coup de sabot, qui d'un coup de dent.

C'est depuis ce jour que les animaux cachent leurs petits au plus profond de la brousse.

C'est aussi depuis ce jour, hélas, qu'ils se dévorent et se déchirent entre eux.



Leuk trouve un œuf magique



USSI rusé soit-il, Leuk le lièvre se laisse parfois bernier. Mais soyez tranquille il repart toujours sur ses quatre pattes.

Un jour qu'il voyageait dans un pays lointain, hors des limites du Sénégal, où son humeur vagabonde l'avait conduit, il décide de se coucher dans un petit creux de sable entouré de ces cactus que l'on appelle Figs-de-Barbarie. Bonne précaution pour se protéger, car seuls de très petits animaux peuvent se faufiler sous les dangereuses épines.

Il se prépare un gîte confortable, quand il entend une voix plaintive qui l'appelle :

— Leuk ! Leuk Sène ! Viens me délivrer. Depuis des jours et des jours je suis prisonnière des épines. C'est ma patronne, une sorcière repartie chez les Diables, qui m'a jetée là pour que personne ne me trouve.

Leuk, prudent mais curieux, tend l'oreille, avance en rampant sous les cactus et découvre unealebasse de bois, ornée de sculptures bizarres. C'est elle à n'en pas douter qui lui a parlé. Elle continue d'ailleurs à gémir doucement.

Leuk n'aime pas beaucoup ce qui touche au domaine des Diables, mais sans doute serait-il encore plus dangereux de reculer. Il tire donc laalebasse magique et après bien des efforts et quelques épines dans l'arrière-train, il délivre l'objet et le pose à ses côtés.

— Merci, ami Leuk, dit laalebasse. Je t'appartiens désormais. Tu es mon Maître. À ton ordre je m'emplirai selon ton gré.

— Est-ce possible ! Alors sers-moi un bon *couscous*, car j'ai une faim

atroce !

Aussitôt une agréable odeur vient chatouiller les moustaches de Leuk et la calebasse s'emplit d'un couscous bien gras, et riche en belle viande.

Imaginez la joie de Leuk ! Après avoir nettoyé son plat jusqu'au bois, il le glisse dans sa besace et s'endort.

Après un bon somme, et s'étant assuré que la calebasse est toujours là, Leuk reprend sa route.

Le deuxième jour, il décide de faire halte au pied d'un gros *cailcédrat* qui l'abritera aussi bien de l'ardeur du soleil que de l'humidité de la nuit.

À peine est-il étendu sur le dos, les mains derrière la tête, qu'il lui semble entendre parler dans les branches de l'arbre. Il tend l'oreille et la voix lui parvient :

— Leuk ! Leuk Sène ! Viens me délivrer, je t'en supplie. C'est ma patronne la sorcière, partie au pays des Diables, qui m'a jeté dans ce nid de charognards dont je ne puis sortir.

« Tiens ! se dit Leuk, voilà encore une bonne affaire pour moi. »

Mais comment monter sur cet arbre immense ? Il pense aussitôt à la calebasse, la sort du sac, la pose à terre et lui demande :

— Calebasse, donne-moi une longue corde.

Et aussitôt la calebasse déroule une belle corde qui monte d'elle-même à la première branche et s'y noue solidement. Leuk n'a plus qu'à grimper.

Il arrive auprès du nid et voit un gros œuf noir qui gémit, gémit à fendre l'âme.

— Tiens ! C'est un œuf qui...

Mais il n'a pas le temps de terminer sa phrase que, pan, pan, l'œuf lui saute sur le crâne et le laisse assommé au bord du nid. À peine entend-il comme en rêve l'œuf qui s'écrie :

— Je ne suis pas un œuf ! J'interdis que l'on m'appelle Œuf ! Je suis un caillou roulé par le fleuve, un caillou magique.

Lorsque le Lièvre revient à lui, il est encore pendu, en équilibre sur ses brindilles, bien près de s'écraser au pied de l'arbre. L'œuf se met alors à parler :

— Leuk ! Ami Leuk ! Je ne te veux aucun mal ! Au contraire je me donne à toi. Tu seras mon Maître si tu me délivres. Mais je ne suis pas un Œuf ! Je suis un caillou magique ! Quiconque prononce devant moi le mot Œuf est aussitôt assommé.

Leuk, vous le pensez, retient sa langue. Il prend le caillou magique avec précautions, et se laisse glisser avec lui le long de la corde. Arrivé en bas, il replace calebasse et caillou dans son sac, met le sac sous sa tête et s'endort tranquillement.

Après la sieste, il reprend sa marche dans le pays inconnu où sa

curiosité le pousse, toujours plus en avant, toujours insouciant et joyeux.

Comme il arrive aux portes d'une grande ville il s'arrête dans les broussailles pour réfléchir.

« Mieux vaut, se dit-il, ne pas emporter avec moi mes précieux compagnons. Dans une ville inconnue je risque d'être fouillé ou interrogé, et je ne veux prendre aucun risque. »

Il sort la calebasse, lui demande de s'emplir d'or. Aussitôt pièces et lingots brillent au soleil. Leuk emplit ses poches, certain désormais d'être bien accueilli ; car l'or est un langage compris de tous les peuples de la terre. Il enfouit au plus profond du taillis calebasse et caillou magique et, désinvolte, franchit les portes de la ville.

À peine quelques jours sont-ils écoulés qu'il n'est que bruit dans la ville, de cet étranger aux longues oreilles, qui disperse son or sans compter. Les familles nobles ayant filles à marier l'invitent à leur table ; joueurs et voleurs le suivent sans pouvoir prendre son adresse en défaut. Le bruit en parvient aux oreilles du Roi lui-même qui en a quelque ombrage et décide de savoir d'où vient la fortune de l'étranger.

Un soir donc, il fait prendre Leuk par ses soldats qui, sous un prétexte futile, le conduisent en prison.

Le pauvre Leuk a beau protester, invoquer les lois du pays, il est proprement rossé et mis au cachot après avoir été dépouillé de son or.

Le lendemain il est conduit devant le Roi qui l'interroge sur ses ressources. Comme Leuk est incapable de lui indiquer d'où il tire ses revenus, le Roi convoque le Tribunal et accuse Lièvre d'être un habile voleur, venu dépouiller les habitants de la ville.

— Sire, dit alors Leuk, laissez-moi quelques heures de liberté et je vous ramènerai la calebasse magique avec laquelle je puis obtenir tout à volonté. Mais elle n'obéit qu'à moi seul et personne ne doit connaître sa cachette.

Le Roi, séduit par une telle espérance, accorde à Leuk sa liberté, tout en l'avertissant que s'il s'avise de vouloir s'échapper, il donnera l'ordre à l'armée d'encercler tout le royaume.

Voilà donc notre ami contraint de révéler son secret. Il se glisse furtivement hors de la ville, regagne sa cachette et prend sa calebasse magique qu'il glisse dans sa besace.

Il lui faut une heure à peine pour revenir chez le Roi, qui le reçoit aussitôt.

Leuk s'assied au pied du trône et demande à la calebasse de s'emplir de bijoux.

Aussitôt les bijoux ruissellent aux pieds du Roi qui s'en saisit avidement, les porte devant ses yeux, les distribue à ses épouses.

— Leuk, dit-il, mon cher, mon très cher ami, tu vas rester attaché à

ma personne. Tu ne me quitteras plus et je vais étonner toute l'Afrique par ma fabuleuse fortune.

Le Roi use et abuse de la calebasse. Mais il a tellement peur que Lièvre lui échappe, qu'il le fait enfermer près de sa chambre dans une cage dorée. Imaginez le malheureux, grand coureur de savanes, les pattes raidies dans ce petit espace. Il menace le roi de ne plus rien demander à la calebasse magique, mais le Roi le fait rosser par ses gardes. Il le supplie de le laisser libre, mais le Roi se doute de l'usage qu'il va faire de sa liberté.

Leuk est vraiment désespéré. Comment lui, le Rusé, a-t-il pu se laisser conduire dans un tel piège ? Un jour, il s'aperçoit que Diargogne l'araignée a tissé sa toile dans un coin de la cage. « Sûrement, se dit-il, elle est chargée de m'espionner. »

Aussitôt il imagine de se servir d'elle pour se tirer d'un aussi mauvais pas.

— Diargogne, je te remercie d'avoir osé me tenir compagnie, alors que je ne suis qu'un malheureux captif de ton Roi. Tu es une bonne et loyale amie.

Étonnée de ce langage, Diargogne pense que Leuk est plus naïf qu'on ne le dit, mais elle se garde de révéler qu'elle a été placée là pour l'espionner. Elle répond donc gentiment au Lièvre :

— On m'avait dit que tu étais le plus aimable des habitants de la Brousse et c'est pourquoi je me suis permis de m'établir chez toi. Je n'ai guère l'habitude que l'on me parle si courtoisement.

Leuk continue de bavarder avec Diargogne et lui demande, alors que tout le palais est endormi :

— Diargogne, aide-moi à sortir de cette cage. J'ai caché non loin d'ici une autre calebasse magique bien plus grande que celle-ci. Nous la prenons et fuyons ensemble. Je partagerai avec toi toutes mes richesses.

Diargogne demande à réfléchir mais assure Leuk de son aide.

Dès l'aube, l'araignée va trouver le Roi et lui raconte ce que le lièvre a proposé.

— Ainsi, dit le Roi, il a une calebasse plus grande encore que celle-ci et il se gardait de nous le dire. Nous allons lui ouvrir la porte, mais il sera conduit par ma garde et ramené ici-même.

Aussitôt fait que dit. Le Roi rassemble sur l'heure ses gardes. Il ouvre la cage de Leuk et lui dit :

— Malgré les bons soins dont tu es entouré, non seulement tu cherches à t'évader, mais encore tu dissimules une part de tes richesses ! Tu vas, sous bonne escorte, aller chercher la grande calebasse dont tu as parlé cette nuit.

Leuk fait semblant de nier, mais les bâtons des gardes le font réfléchir. Il part à contre-cœur vers les portes de la ville. Le voici à

travers les broussailles où les gardes ont beaucoup de peine à pénétrer, mais ils ont pris soin d'attacher Leuk pour prévenir toute évasion.

Enfin Leuk arrive à sa cachette avec les quatre gardes qui l'encadrent. Il gratte un peu la terre, met à jour « l'œuf » magique, ou plutôt la pierre noire qu'il avait cachée là.

— Voilà, dit-il, aux gardes, mon autre calebasse.

— Mais c'est un œuf ! dit le chef des gardes.

Il n'en dit pas plus long, car le caillou lui fait éclater la tête.

— Attention à l'œuf ! dit le deuxième, et sa tête vole en éclats.

— C'est un œuf magique ! dit le troisième.

— Leuk, arrête cet œuf ! dit le quatrième.

Et cric, crac, les deux autres gardes sont étendus. Leuk met alors l'œuf-caillou magique dans un sac et reprend le chemin du Palais. Il y arrive seul, au grand étonnement du Roi.

— Où sont mes gardes ? s'écrie-t-il.

— Vos gardes se sont égarés. J'ai voulu vous montrer ma bonne foi et vous prouver ma fidélité.

— As-tu la calebasse ?

— Elle est là dans ce sac. Mais elle ne peut travailler qu'en compagnie de l'autre. Faites apporter la petite et je commencerai.

Le Roi fait apporter la calebasse qu'il enfermait dans ses coffres et ne sortait que pour ordonner à Leuk de lui demander or et pierreries.

Dès que Leuk a récupéré sa calebasse, il ouvre son sac et fait rouler l'œuf noir au pied du Roi :

— menteur ! dit le Roi, imposteur ! Que veux-tu que je fasse de cet œuf ?

L'œuf n'a aucun respect pour le crâne du Roi qu'il ouvre comme une courge trop mûre.

Et comme chacun crie, se précipite, l'œuf ne sait où casser des têtes.

Leuk, lui, n'en demande pas plus. Il met dans son sac sa précieuse calebasse et détaille à toutes jambes à travers la savane, laissant en cadeau la moitié de son bien, c'est-à-dire le caillou magique, celui dont il pouvait facilement se passer.

Le Lièvre franchit la frontière dégarnie pour les funérailles du Roi.

Mais dans cette région, ne vous attendez pas à rencontrer le moindre lièvre, pas plus de jour que de nuit.

Leuk, ni ses enfants, ni les enfants de ses enfants n'y remettront jamais le nez.

Comment Golo trompa les Caïmans(1)



OLO-LE-SINGE, croyez-moi, aurait été aussi rusé que Leuk, s'il avait été moins insouciant. Ruse et subtilité ne manquent pas à ceux de sa famille : malheureusement ils sont bruyants, vantards, moqueurs, et moins réfléchis que le lièvre, ce qui les entraîne souvent dans des aventures dont ils ont parfois bien du mal à se sortir.

Golo est le plus vif et le plus moqueur de tous les singes du *Sine*. On le voit partout à travers le pays, aussi bien dans les plaines coupées de mares desséchées dont le sel brille au soleil, que sur les bords des bras calmes du fleuve Sine où se mirent les palétuviers et les cocotiers géants.

Ici, il vole les épis de mil, déterre les arachides, croque *les pommes cajou* au jus succulent. Là il abat dattes ou noix. Mais partout, ici et là, et quelle que soit la saison, il se moque des autres animaux, riant de leurs manières, sans se préoccuper de son visage à lui, de loin le plus laid et le plus grimaçant.

Un jour, Golo le singe se balance au-dessus de l'eau, sautant entre les palétuviers, prenant à chaque saut des risques de plus en plus grands. Or, aussi agile que soit un singe, il ne peut faire plus que ce qu'ont fait ses parents. Si bien que tout à coup, ploc, Golo tombe dans la rivière !

Le voilà donc qui se débat des quatre mains, mais la nage n'est pas son fort et le bruit qu'il fait risque d'attirer les caïmans. À cette idée Golo ramène sur son dos sa longue queue dont il est si fier mais qui, dans l'eau, est un appendice inutile.

Heureusement un enfant qui péchait dans les parages, arrive avec sa pirogue. Golo s'accroche par la queue au balancier arrière et, muet comme les poissons qui l'entourent, se laisse tirer par l'embarcation.

Après un assez long temps la pirogue accoste sur le sable et Golo s'esquive prestement.

Or l'enfant avait abordé un petit îlot de quelques mètres, simplement pour le plaisir de l'explorer, ce qui fut vite fait, car ce n'était à proprement parler qu'un banc de sable presque entièrement couvert à marée haute, avec un seul cocotier rabougri en son milieu.

La pirogue s'éloigne donc, à la recherche d'autres royaumes. Golo qui est déjà au sommet de l'arbre se rend compte aussitôt de la triste situation qu'il occupe.

Regagner la rive est impossible à un aussi piètre nageur et les caïmans ne lui laisseront aucune chance. Quant à rester sur cet îlot, il n'y faut pas songer : il n'y a ni nourriture, ni cachette et lorsqu'il sera assez affaibli, Golo n'ignore pas que de l'air et de l'eau, vautours et caïmans ne lui laisseront aucun espoir.

Golo est donc plein de sinistres pensées, lorsque Père-Caïman, venu se chauffer sur le sable, l'aperçoit au sommet de l'arbre. Il fait claquer ses mâchoires, ce qui est un signe de grande jubilation chez les caïmans. Il interpelle le singe :

— Hé ! Ami Golo ! Comment es-tu venu dans notre domaine ? Sais-tu que c'est un bien grand crime d'épier ainsi nos secrets ?

Golo pense aussitôt que s'il lui raconte sa mésaventure, l'autre comprendra qu'il est à sa merci. Il ne faut pas non plus espérer fléchir le cœur glacé qui bat sous ces écailles. Mieux vaut ruser et prendre l'air insouciant, même provocant. Peut-être ce lourdaud commettra-t-il quelque faute qui permettra à Golo de s'évader.

C'est la gorge serrée, mais le rire aux lèvres que Golo réplique vivement :

— Ce sont mes parents, les mille, les dix mille, les cent mille singes de la plaine du Sine qui m'ont envoyé ici pour quelques jours.

— Alors tes parents ignorent, réplique Père-Caïman, que les deux mille, les vingt mille, les deux cent mille caïmans du Sine ne feront qu'une bouchée de leur envoyé ?

— Il en faut plus que cela pour venir me chercher sur mon arbre et vous n'êtes pas si nombreux que tu le dis !

— Sais-tu que nous pouvons rester des heures, des jours, des semaines s'il le faut, immobiles comme bois mort à guetter notre proie ? De cet arbre tu descendras, jeune Golo, un moment ou l'autre, poussé par la faim, le sommeil ou la fatigue. Et quand tu toucheras le sol, il sera couvert par le peuple caïman.

Golo sait bien que, malgré sa petite cervelle, le monstre écailleux a bien compris la situation. L'attente ne résout rien et la ruse seule peut

sortir le Singe de là. Aussi il continue à défier Père-Caïman :

— Sais-tu toi-même que nous sommes non pas cent mille, ni deux cent mille, mais trois cent mille singes dans les plaines du Sine et que s'il m'arrive malheur les caïmans seront à leur tour assiégés ?

Ainsi de répliques en répliques, de vantardise en vantardise, chacun augmente le chiffre de son propre peuple : quatre cent mille caïmans, cinq cent mille singes, six cent, sept cent, huit cent mille ! Quand ils en arrivent à des millions, Golo, soudain, cesse de plaisanter et dit à Père-Caïman :

— Au fait, nous sommes là, toi et moi, à nous menacer, sans pouvoir apporter aucune preuve. Qui me dit que tu n'es pas le seul caïman de la rivière ?

Père-Caïman ricane en faisant claquer ses mâchoires :

— Il me suffit d'appeler mon peuple et à la seule vue de mes sujets, tu trembleras si fort que tu tomberas de ton arbre comme un fruit mûr.

— C'est possible, dit humblement Golo, et je comprends mon erreur. Mais je suis sûr que tu ne veux pas me voir mourir sans m'être assuré que ton peuple est bien le plus nombreux de tout le Sine. Accorde-moi donc la grâce de convoquer tes sujets pour que je puisse les compter et accepter de meilleur cœur ma défaite.

Père-Caïman, qui est orgueilleux et peu subtil, ne voit dans cette demande que l'occasion de satisfaire sa vanité. Que risque-t-il ?

« Lorsque tous les miens seront là, Golo aura-t-il une chance de s'en tirer ? pense-t-il. Donnons-lui la preuve de la force de mon peuple ! »

Père-Caïman se laisse couler dans la rivière et, par quelque mystérieux signal, il alerte ses aides de camp. Les aides de camp alertent les Chefs, les Chefs leurs sujets et il ne faut pas longtemps pour que les premiers contingents arrivent.

Le spectacle n'est guère rassurant pour le pauvre Golo qui, du haut de son observatoire, voit les dos écaillés converger vers son îlot.

Ce n'est pas le moment de perdre son sang-froid, car le salut est encore lointain et la rive où vit le peuple-singe est séparée de Golo par le vaste miroir des eaux.

— Explique-leur bien, Père-Caïman, que je veux les compter pour voir si tu as dit vrai. Le mieux est qu'ils se rangent l'un à côté de l'autre. Si tu me donnes ta parole qu'aucun mal ne me sera fait pendant cette opération, je descends de mon arbre et commence immédiatement à compter, afin d'en avoir terminé avant la nuit.

— De toutes façons, dit le Caïman, si tu n'as pas fini de compter quand le soleil s'enfoncera dans l'eau, celui que tu compteras à cet instant aura ordre de t'avalier.

— Soit, dit Golo, je mourrai au moins en sachant si tu m'as dit la vérité.

Voilà donc les premiers caïmans flottant côte à côte. Golo descend de l'arbre, s'approche avec prudence.

Il saute lestement sur le dos du premier caïman, puis du deuxième, du troisième et commence à compter avec le plus grand sérieux : un, deux, trois, quatre, cinq... dix... quinze... Et toujours un dos arrive, vient se ranger, et Golo se trouve bientôt au milieu de l'eau :

— Je n'en suis encore qu'à cinq cents ! crie-t-il à Père-Caïman. Je crois bien que tu auras de la peine à m'amener un million de sujets.

Père-Caïman se pique au jeu.

— Allons ! Allons ! hurle-t-il, que l'on amène mes troupes. Pressons un peu ! que tout le monde vienne et que l'on en finisse avec ce maudit singe.

Toujours la file s'allonge et toujours Golo avance et compte et plaisante pour distraire l'attention du Père-Caïman. Celui-ci, tout à sa manœuvre, grisé par la force de son armée, inquiet aussi de s'être trop avancé, ne s'aperçoit pas que Golo, de dos en dos, de mètre en mètre s'approche de plus en plus de la rive opposée.

Il est si loin maintenant que Père-Caïman entend à peine sa voix. Le rusé Golo, d'ailleurs, augmente sans cesse le nombre... Cent mille ! Deux cent mille ! Cinq cent mille ! Et la voix de Père-Caïman à peine audible lui parvient, gonflée de vanité satisfaite :

— Tu vois bien, misérable Golo, que je ne t'ai pas menti ! Mon Peuple est le plus puissant de tout le Sine et avant que le soleil ne se couche tu auras compté des millions de caïmans.

Et toujours les dos se rangent. Et toujours Golo avance. Il est maintenant en vue des palétuviers où il devine les mille regards de ses frères anxieux qui voient l'un des leurs danser sur l'eau, sans bien comprendre ce qui se passe.

Plus que cent mètres. Plus que cinquante !

Père-Caïman n'entend plus la voix de Golo. Soudain dégrisé, il comprend que le rusé compère est parvenu, sur sa digue improvisée, très près de la rive où il va lui échapper.

Vite, il se met à hurler des ordres, injuriant ses compagnons. Mais le fleuve est large, la voix ne parvient pas aux derniers renforts qui continuent leurs manœuvres.

Encore trente mètres ! Encore vingt mètres ! Encore dix mètres !

Golo est sous le premier arbre penché sur l'eau lorsque la voix d'un messenger lui parvient :

— Attention ! Ne laissez pas ce maudit singe atteindre la rive. Que le caïman qui l'a sur le dos le jette à l'eau et le croque !

Heureusement les caïmans n'ont pas les réflexes rapides.

Avant que le dernier comprenne, les frères singes se tenant par la main se pendent à l'arbre et hop, Golo attrape le dernier à l'instant précis où le caïman ouvre la gueule pour le saisir. « Crac ! » la

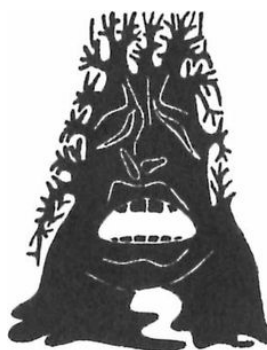
mâchoire se referme sur la queue du pauvre Golo, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Quand vous voyez dans la plaine des Singes sans queue, au derrière un peu pelé, ce sont, n'en doutez pas, les petits-neveux de Golo qui ont conservé la marque des dents du Caïman.

Avouez que la leçon aurait pu être plus rude.



Le fromager qui parle



AVEC les nouvelles pluies l'aisance était revenue au pays de Bouki. Aussi l'hyène trouvait-elle facilement la nourriture nécessaire à sa famille. L'esprit tranquille, elle passait ses journées à rôder, comme elle aime le faire, épiant les malades ou les éclopés afin d'en faire un bon repas la nuit venue.

C'est en allant ainsi aux nouvelles qu'elle se trouve un jour à proximité d'un fromager immense et vénérable, couvert d'épines et empanaché par la bourre blanche de ses fruits. Soudain Bouki s'aperçoit que le tronc de l'arbre s'entrouvre comme la gueule d'un animal qui va crier ou parler (puisque en ce temps-là les bêtes parlaient). Une de ses branches s'allonge comme un bras, se replie vers le sol, puis s'immobilise soudain comme si la vue de l'hyène arrêtrait son élan.

— Fromager, dit Bouki surprise, veux-tu me parler ?

L'arbre alors tend promptement sa plus grosse branche et pan ! sur le crâne de la bête qui reste sans connaissance.

Revenue à elle, Bouki entrouvre un œil et s'aperçoit que le fromager la regarde d'un air inquiet, à demi penché sur elle et l'éventant de ses branches. Dès qu'il s'aperçoit que Bouki revient à elle, il reprend son aspect d'arbre solennel et lui dit :

— Bouki, je tiens à te prévenir : ne t'amuse plus jamais à me poser cette question. Tout le monde ici ignore que je puis voir, entendre et parler. Si quelqu'un s'avise de me poser ces questions :

— « Arbre, peux-tu me voir ?

Arbre, peux-tu m'entendre ?

Arbre, peux-tu me parler ? »

il est aussitôt laissé pour mort à mes pieds.

Bouki ayant retrouvé l'usage de ses pattes s'empresse de fuir ce géant dangereux.

Mais le soir venu elle se dit :

« Si j'amène d'autres animaux à prononcer les paroles interdites, le fromager va les assommer proprement et il ne me restera plus qu'à m'en régaler ! »

Bouki, vous le savez, dévore les charognes, recherche les restes du repas des fauves, achève à la rigueur malades et blessés ; mais elle est lâche au point de ne s'attaquer à aucun animal bien portant, même le plus désarmé.

Le lendemain elle va trouver M'Bill la biche, si douce et innocente qu'elle fait confiance à n'importe qui.

— M'Bill, ma tendre amie (et par « tendre » Bouki entendait « tendre sous la dent » et l'eau lui venait à la bouche), toi qui connais toute la savane, connais-tu le fromager qui voit ?

— Que me racontes-tu ? s'exclame M'Bill en ouvrant ses grands yeux étonnés. Un fromager qui voit, est-ce possible ?

— C'est pourtant ce que je viens de découvrir. Il suffit de s'approcher et de dire :

« Arbre, me vois-tu ? »

et l'arbre te regarde avec de grands yeux !

La biche est curieuse et naïve. Elle veut être témoin d'un tel miracle.

Bouki la conduit à proximité du fromager :

— Il suffit que tu t'avances à l'ombre du tronc et que tu l'interroges, comme je t'ai dit.

L'innocente bête approche sans méfiance et demande :

— Arbre, me vois-tu ?

Et aussitôt la branche noueuse assomme la pauvre biche.

Bouki attend la nuit pour faire un succulent repas, tout en se réjouissant d'avoir trouvé un si bon moyen pour se nourrir sans peine.

Le lendemain elle avise un âne broutant à l'écart du village.

— Voilà, se dit Bouki, un imbécile qui va me fournir mon repas.

Dès qu'elle s'approche, l'âne se retourne :

— Espères-tu me surprendre, ignoble bête ? Ne sais-tu pas que si la nature m'a donné d'aussi longues oreilles c'est afin de me permettre d'entendre le bruit le plus ténu à un kilomètre à la ronde ! J'attendais que tu sois à portée pour te fracasser la mâchoire d'une ruade.

— Ne te fâche pas, mon bon ami. Je ne te veux aucun mal. Je cherchais simplement un compagnon intelligent à qui parler.

L'âne, flatté par ce compliment inhabituel, se met à braire pour montrer ce dont il est capable.

— Ainsi, continue Bouki, tu prétends entendre mieux que

quiconque ? Pourtant je connais ton propre maître.

— Peut-on savoir qui entend plus fin que moi ?

— Parfaitement, mon ami. C'est le fromager de la clairière.

— Tu te moques de moi !

— Pas du tout. Il te suffit de me suivre. Dès que tu seras au pied du fromager tu demanderas :

— Arbre, peux-tu m'entendre ?

et tu verras qu'il te répondra.

Bouki et l'âne prennent le chemin de la clairière.

Mais au passage, Leuk-le-Lièvre les ayant aperçus soupçonne quelque stratagème de la puante bête et suit à distance le bizarre cortège.

Arrivé à la clairière, Bouki se dissimule et l'âne s'approche du fromager. C'est d'une voix tonitruante qu'il demande :

« Arbre, peux-tu m'entendre ? »

Et comme promis, l'âne reçoit une réponse. Mais ce n'était pas celle qu'il attendait ! Le pauvre baudet est assommé sans avoir le temps de pousser le moindre soupir.

Leuk devine le peu qu'il ignore encore et se retire discrètement, laissant Bouki à son sinistre repas.

À quelques jours de là, Bouki rencontre Leuk. À sa vue, l'envie de se venger sur-le-champ la fait écumer de rage. Mais il lui vient aussitôt une meilleure idée. Elle va conduire Leuk au fromager et le faire passer de vie à trépas, quitte à sacrifier pour aujourd'hui un repas plus copieux.

— Leuk, je suis heureuse de te voir. Oublions nos querelles, si tu le veux. La famine est mauvaise conseillère et je suis prête à te pardonner tes méchancetés.

En écoutant ce discours, le lièvre ne doute plus que Bouki prépare quelque mauvais coup et il se tient sur ses gardes.

— Je te remercie de tes bonnes intentions. Quelles nouvelles rapportes-tu pour être éveillée si tôt dans le jour ?

— Une nouvelle étonnante, ami Leuk ! Toi qui prétends tout connaître, sais-tu qu'il y a tout près d'ici un fromager qui parle ?

— Un fromager qui parle ? répète Leuk, jouant l'étonnement le plus profond. Jamais oreilles vivantes n'ont entendu pareille sottise !

— Viens avec moi, ami, et je vais te prouver ce que j'avance.

— Bien volontiers. Mais que dois-je faire pour voir ce miracle ?

Bouki lui explique en détail ce qu'il doit faire.

— Surtout n'oublie pas de bien dire à haute voix :

« Arbre, peux-tu me parler ? »

— Comment dis-tu ? demande Leuk. Depuis cette maudite famine je perds totalement la mémoire.

Et le lièvre fait semblant de ne pouvoir retenir la phrase. Bouki la

répète inlassablement avec une patience étonnante.

Enfin il semble que Leuk ait réussi à enregistrer les paroles qui doivent l'envoyer dans l'autre monde.

Arrivés à la clairière, Bouki veut faire avancer Leuk auprès du fromager, mais celui-ci prend son air le plus méfiant :

— Cousine, je soupçonne quelque mauvais tour ! Je n'avancerai pas seul au pied de l'arbre. Viens avec moi, sinon je m'en retourne.

Bouki comprend que sa victime est plus rusée que les autres. « Au fond, se dit-elle, qui m'empêche d'accompagner Leuk ? C'est celui qui parle qui est assommé. Je ne cours donc aucun risque. »

— Tu es bien méfiant, cousin Leuk, mais je comprends tes soupçons. Aussi pour te montrer ma bonne foi je veux bien venir avec toi.

Ils avancent donc ensemble sous le fromager. Bouki fait signe à Leuk de poser sa question et celui-ci commence en bégayant :

« Arbre, peux-tu... peux-tu... »

et il se frappe le front, faisant effort pour trouver la suite.

Il recommence deux fois, trois fois, bégayant de plus belle :

« Arbre, peux-tu... me... me... »

Arbre, peux-tu... peux-tu... me par... me par... »

Bouki s'impatiente de plus en plus, exaspérée par la stupidité de Leuk.

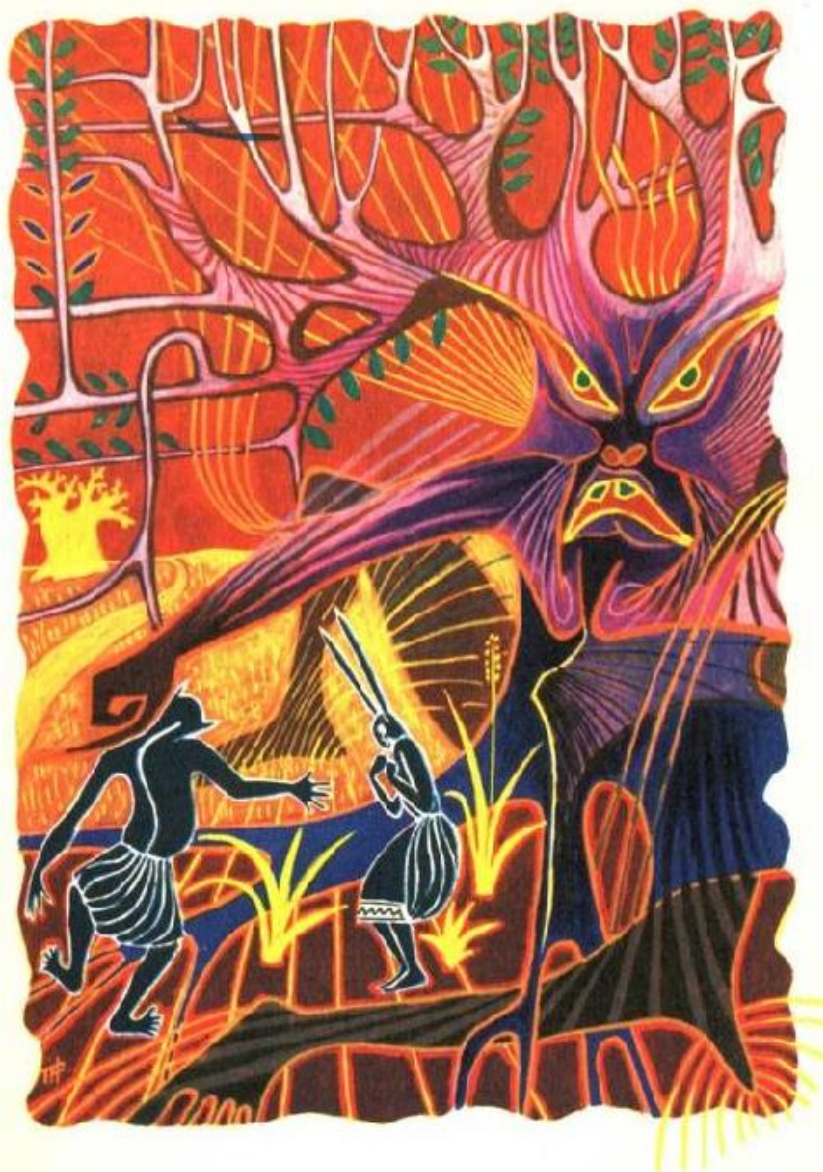
Tant et si bien que, alors que le lièvre pour la vingtième fois recommence :

« Arbre, peux-tu... »

Bouki totalement folle lui souffle à haute voix :

... me parler ! »

Et crac, tout aussitôt la branche s'abat sur le crâne de Bouki et l'assomme.



Et crac, tout aussitôt la branche s'abat sur le crâne de Bouki.

Depuis ce jour, Leuk écoute avec ravissement la voix des arbres et des herbes quand le vent les fait chanter dans le crépuscule, mais soyez certain que jamais, jamais, il n'essaie de les interroger.



Leuk et la Fille du Roi



POUR ne pas vous faire attendre davantage je vais vous raconter comment Leuk, le lièvre subtil, épousa la fille d'un Roi.

En ce temps-là les hommes et les animaux vivaient en parfaite harmonie et parlaient le même langage. Sur les rives du *Saloum*, vivait un roi très puissant qui avait une fille très belle en âge de se marier. On le pressait de choisir un fiancé pour sa fille et les courtisans s'efforçaient de se faire valoir à la cour. Mais le Roi, qui adorait sa fille n'était pas pressé de lui trouver un mari. Quand il ne put plus différer davantage son choix, il imagina de faire subir aux prétendants une épreuve qui, dans son esprit, retarderait encore le mariage.

Au centre du petit royaume, il y avait un baobab énorme, si vieux, si gros, que quinze hommes arrivaient à peine à encercler son tronc boursoufflé. Le roi et sa fille allaient souvent tenir des assemblées à l'ombre de cet arbre. Un jour, le souverain réunit tous ses sujets, du plus riche au plus humble. Tous étaient là, depuis les jeunes hommes de la caste noble sur leurs chevaux blancs à la queue teinte de henné, jusqu'au pauvre lépreux aux pieds rougis ; depuis Gaïendé le lion, seigneur des savanes, jusqu'à Bonate la tortue qui avait mis un mois pour venir, jusqu'à Mor Mak, le termite mangeur de bois ! Lièvre était là aussi, mais toujours craintif il se tenait à l'écart, prêt à déguerpir au moindre danger.

La soirée commence par un grand repas. Les femmes apportent sans cesse d'immenses calebasses de mil, et de couscous au poisson. Cinq cents moutons et cent bœufs sont égorgés et rôtis. Dès que la lune apparaît, les griots commencent un tam-tam infernal, chantant les louanges du grand Roi et surtout de sa fille, aussi belle et discrète que le reflet de la lune sur les eaux blanches du Saloum.

Après les danses, le Roi se lève, demande le silence et fait annoncer par son chambellan la grande nouvelle :

— J'ai décidé de donner ma fille au plus méritant de mes sujets, quel qu'il soit. Aussi j'ai choisi une épreuve qui prouve à la fois sa force et son adresse. Celui qui traversera de sa flèche le tronc de ce baobab sacré, épousera ma fille. Les épreuves auront lieu à la prochaine lune.

Cette nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Épouser la fille du Roi, chacun le souhaitait, mais percer d'une flèche ce monstrueux baobab, c'était une autre affaire.

Pendant les jours qui suivirent, ce ne furent que nouvelles furtives, préparatifs secrets. Chacun cherchait les bois les plus rares, les cordes les plus solides, pour des arcs monstrueux. L'un avait une corde en boyau de caïman, l'autre en lanières de peau de buffle. Quant aux flèches, tous les forgerons du pays taillaient, forgeaient, affûtaient les matières les plus dures et les plus bizarres : silex, ivoire, cuivre, fer, dents de requins, tout fut travaillé, essayé en cachette sur tous les baobabs du pays.

Leuk-le-Lièvre, vous vous en souvenez, se tenait discrètement à l'écart. Vous pensez s'il agitait ses oreilles et caressait rêveusement ses moustaches, cherchait par quel moyen il pourrait prendre le meilleur sur ses concurrents. Mor Mak, le termite, disait tristement :

— La fille du roi ne sera jamais pour moi qui ne puis même pas tenir un arc. D'ailleurs que ferait-elle dans ma termitière triste et sombre !

— Hélas ! répondait Lièvre, je suis habile à tirer de l'arc, mais que puis-je contre tous ces jeunes seigneurs, contre Oncle Gâëndé, ou Mame Gnéye l'éléphant ? N'y pensons plus !

Mais Leuk y pensait toujours. Au lieu de s'en aller comme les autres sujets, Leuk dit au termite :

— Restons là ! Nous terminerons les restes du repas et nous examinerons un peu ce baobab, puisque c'est lui notre véritable adversaire.

Après une journée de douce somnolence, la fraîcheur du soir remuait les idées dans la cervelle ingénieuse de Leuk. Près de lui, Mor Mak le termite, infatigable travailleur, avait attaqué une branche morte qu'il réduisait en fine poussière.

— Mor Mak, mon ami, demande Leuk, n'es-tu pas capable d'abattre, avec toute ta famille, l'arbre le plus dur et le plus solide ?

— Certes, oui, dit le termite. Le bois est ma nourriture préférée, et pourvu que nous soyons assez nombreux, aucun arbre ne reste debout lorsque nous l'attaquons. Tu veux sans doute te venger de ce baobab, et le faire disparaître pour jouer un bon tour au Roi ?

— Pas du tout, répond Leuk, car le Roi entrerait dans une grande colère contre les termites et vous chasserait de ses terres. Mais j'ai une idée bien meilleure.

— Je t'écoute.

— Peux-tu t'introduire sous l'écorce du baobab ?

— Facilement.

— Peux-tu creuser le bois de part en part sans toucher à l'écorce ?

— C'est encore possible.

— Alors, j'épouserai la fille du Roi et tu seras mon premier ministre !...

Leuk fait de nombreux voyages pour apporter au plus vite tous les ouvriers de la termitière de Mor Mak. Les voilà au milieu du baobab qui creusent dans le bois tendre un tunnel grand comme une assiette, mais sans toucher à l'écorce.

Lièvre pendant ce temps-là marque discrètement sur l'écorce l'emplacement du trou.

À la lune nouvelle, tout est terminé et les termites s'en retournent, ne laissant pas la moindre trace de leur travail.

Enfin le grand jour est venu. Jamais dans tous les pays du Saloum et du Sine, on n'avait vu si brillante assemblée. Chaque prétendant était venu chargé de cadeaux, entouré de ses amis dans le plus brillant équipage. Dans l'éclat des armes et des ors, le piaffement et les galopades des chevaux, les toilettes colorées des femmes, les multitudes d'oiseaux criards, le piétinement des animaux les plus divers, le Roi prend place face au baobab. Auprès de lui, sa fille, belle et tremblante, éclipse par sa beauté toutes les autres jeunes filles.

Après quelques coups de trompe, on annonce l'ouverture de la compétition. On voit d'abord s'aligner devant le but les plus habiles soldats du pays. Mais leurs arcs les plus fins, leurs flèches les plus éprouvées s'enfoncent dans le baobab sans espoir de le traverser. Viennent ensuite les lutteurs avec des arcs énormes que tendent leurs muscles puissants : flèches brisées ou tordues sont les seuls résultats obtenus.

Le silence se fait lorsque Oncle-Gaïendé lui-même tend de tous ses muscles un arc géant, et lâche en rugissant une énorme flèche qui s'enfonce à moitié dans le tronc du baobab.

Vient le tour de Mame-Gnéye l'éléphant, dont l'arc est un palmier et dont la flèche pèse cent kilos. Chacun s'attend à le voir vainqueur. Mais si le baobab est ébranlé, l'énorme flèche ne peut s'enfoncer dans le bois.

Le Roi sourit et chacun pense que personne ne peut réussir un tel exploit. Quelques rumeurs s'élèvent, car certains accusent le Roi d'avoir abusé ses sujets et de ne pas vouloir choisir un mari pour sa fille.

C'est alors que Leuk s'approche craintivement, son bel arc tout neuf en bandoulière, et s'adresse au Roi :

— Sire, je suis dans mon pays un tireur réputé, et je voudrais tenter ma chance.

— Quoi, s'exclame-t-on de toutes parts, là où Oncle-Gaiendé a échoué, et Mame-Gnéye l'éléphant, et les soldats, et les lutteurs, ce misérable levraut voudrait encore essayer ! Quelle prétention !...

— Ta hardiesse me plaît, ami Leuk, dit le Roi. Je te donne ta chance et que l'on fasse silence.

Leuk avait escompté que tous les tireurs viseraient le haut du tronc, la partie à leurs yeux la plus tendre et la plus mince, et c'est en effet ce qui s'était passé.

Aussi avait-il fait creuser son tunnel secret au milieu de l'arbre, là où il est le plus dur et le plus épais.

Quand on le voit viser le point le plus difficile, chacun se met à rire de son inexpérience.

Leuk vise donc soigneusement, un genou en terre, rectifie l'inclinaison de la flèche. Il bande son arc de toute la force de ses petites pattes et bzz !... la flèche part en vrombissant, perce l'écorce, disparaît, crève l'écorce du côté opposé, traversant de part en part le baobab dans sa plus grande épaisseur.

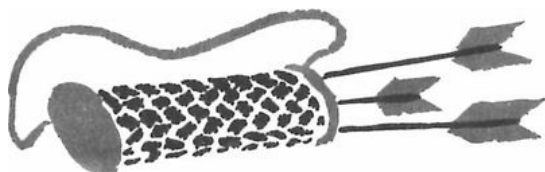
La première stupéfaction passée, une immense acclamation monte de la foule... Devant un tel exploit, même les jaloux s'inclinent de bonne grâce. Le Roi est stupéfait. Mais un Roi ne peut reprendre sa parole. Il appelle Leuk qui s'incline fort courtoisement devant lui.

— Je te donne ma fille, comme promis... Jamais je n'aurais cru avoir si habile archer dans mon royaume. Je te nomme Capitaine de ma garde.

Leuk est d'autant plus ravi qu'un capitaine de la garde ne tire pas à l'arc et n'a pas besoin de renouveler son exploit !

La princesse ne fut pas mécontente d'avoir un fiancé aussi habile, doux et gracieux.

Le conte ne dit pas si le mariage fut heureux. Mais Leuk, une fois de plus, avait été le plus habile.



Le tam-tam magique



Le soleil se couche, lançant ses derniers rayons rougeoyants sur le grand tamarinier piqué au milieu d'un pauvre village de pêcheurs. Quelques cases délabrées montrent la misère des habitants. Parmi eux, Seydou est le plus pauvre, car la pirogue léguée par son père fait eau de toutes parts malgré les rafistolages de fortune, chaque jour plus précaires.

Ce soir-là Seydou n'a rien à manger et son ventre crie famine. Au bord du grand marigot un arbre se courbe sur l'eau et de nombreux oiseaux y ont bâti leur nid. Pourquoi n'irait-il pas prendre leurs œufs, faute de mieux, afin de calmer les tiraillements de son malheureux estomac ?

Aussitôt dit, aussitôt fait. Son *coupe-coupe* entre les dents, Seydou escalade le tronc. Arrivé aux premières branches, comme il veut se frayer un chemin, l'outil lui échappe et tombe dans l'eau. C'est vraiment trop de malheur ! Seydou redescend et bien qu'il n'ignore pas la présence des caïmans, il plonge résolument : sa famille a le pouvoir de parler aux caïmans et de les tenir en respect.

Dès que le pêcheur a disparu sous l'eau illuminée par le soleil couchant, un extraordinaire sentiment d'aisance et de légèreté l'envahit. Il plonge, plonge, indéfiniment, sans effort, dans une lumière tamisée. Le voici qui glisse au milieu d'une végétation d'abord aquatique, puis terrestre. Les poissons qu'il connaît bien se transforment sous ses yeux en oiseaux colorés, les roseaux en forêt magnifique.

Seydou marche maintenant sur un sentier ombragé et arrive à un

riche village dont les cases respirent la prospérité et le bonheur. Conduit au Chef de village, celui-ci lui demande :

— Que viens-tu faire ici, étranger ? Il n'y a pas place dans notre village pour les inutiles et les paresseux.

— Je ne veux pas être inutile, dit Seydou. Je demande à travailler et la nourriture me suffit comme paiement.

— Que sais-tu faire ?

— Je suis pêcheur de mon état.

— Ici nous n'avons pas de rivière. Mais tu as l'œil vif et le pied agile. Tu pourras être berger. C'est le seul travail que nous connaissions.

Ainsi fut fait et Seydou devient le meilleur berger du village. Il a chaque jour sa ration de mil et de lait caillé. Il est heureux.

Pourtant les vastes plaines sans eau l'attristent.

Un jour il reprend son bâton et part à la recherche d'un fleuve.

Seydou marche jour après jour, nuit après nuit et arrive enfin à un village perché sur une colline et ombragé de *cailcédrats*. Le pays semble fort heureux et si riche que le Roi vit entouré de ses sujets dans une fête perpétuelle.

— Je viens chercher du travail, dit Seydou au Roi.

— Ici, on ne travaille pas, répond le Roi, et nous n'avons pas besoin de pauvres bougres en haillons comme toi.

— Je puis rester également sans travailler, réplique Seydou, pourvu que l'on me nourrisse.

— Ton esprit me plaît, noble étranger, aussi je te donne à choisir entre ces tambours que tu vois alignés dans cette salle. Dans ce village, la musique et la danse sont les seules occupations. Nous allons bien voir si tu es capable de battre le tam-tam. Quel tambour choisis-tu ?

Seydou, naturellement humble et modeste, prend le plus petit.

Comme personne ne semble faire attention à lui, Seydou s'ennuie dans ce pays si joyeux, car danser et chanter tout le jour est plus ennuyeux encore que de conduire les bœufs ou de voguer sur le marigot.

Voilà donc notre homme, son petit tambour sous le bras, en route vers de nouveaux pays.

Un soir, il aperçoit sous la lune le reflet d'un immense lac. Sa joie est telle qu'il pénètre aussitôt dans l'eau. À peine est-il entré que le flot l'entraîne invinciblement. Comme à son premier voyage, il est tiré dans le fond du lac éclairé par la lumière blanche de la lune. Les caïmans, ses amis, viennent le saluer, les oiseaux qui l'entouraient au départ redeviennent poissons. Voici les roseaux, l'arbre de la rive familière et, sur la vase, son coupe-coupe qu'il ramasse. Seydou perce la surface de l'eau et se retrouve chez lui, son petit tambour sous le

bras, seul souvenir de son merveilleux voyage.

Il s'assied dans sa pauvre case délabrée, et se met à jouer machinalement sur son petit tambour.

Aussitôt, la case qui était de guingois se redresse et se couvre de chaume neuf. Seydou continue à jouer. Des calebasses pleines de mil, de haricots et même de riz et de viande se dressent autour de lui.

Seydou bat de plus en plus fort et les étoffes, les parures s'accumulent.

Tout le village réveillé accourt et comme la lune est à son plein un grand tam-tam s'organise. Tous ces pauvres gens sont émerveillés de tant de richesses.

La fête reprend chaque soir, à tel point que le Roi, averti de ces étranges réjouissances et jaloux de ce pêcheur si riche et si généreux, vient demander des comptes à Seydou. Celui-ci lui raconte point par point son aventure.

Le Roi n'hésite pas un seul instant. Il prend le coupe-coupe de Seydou et s'en va au bord de la rivière. Il monte à l'arbre et, ploc !... voilà le coupe-coupe dans l'eau. Le Roi plonge dans le fleuve sans souci pour son grand-boubou brodé d'or et d'argent.

Tout comme Seydou il est transporté et accomplit un merveilleux voyage.

Le voici arrivé au village des bœufs. Il est las et affamé :

— Donne-moi à manger, dit-il au Chef du village.

— Ici, répond le Chef, les paresseux ne mangent pas. Pour avoir droit au repas, il faut travailler.

— Quel travail me proposes-tu ?

— Dans ce village, il n'y a pas d'autre métier que celui de berger. Donc tu garderas les bœufs !

— Moi, s'écrie le Roi, garder les bœufs ! Mon rang ne me le permet pas !

— Alors quitte le village et va chercher plus loin.

Le Roi s'en va, vexé et furieux, mais l'estomac toujours vide.

Après une marche douloureuse, il arrive enfin au village des tambours, toujours en fête, regorgeant de nourriture et de richesses. Après avoir calmé sa faim, il va faire une visite à son confrère, le Roi du Pays des tambours.

— Salut, Roi mon Frère dit le Grand-Maître du Pays de la Joie. Choisis un de ces tambours, selon ton goût, et repars dans ton pays car, lorsqu'il y a deux couronnes dans un royaume, il y en a une de trop.

— Sois remercié, grand Roi mon frère. Je repars dès ce soir, tu peux me croire.

Inutile de dire que le vaniteux choisit le plus gros des tambours, si gros qu'il avait de la peine à le porter sur sa tête.

Voici le Roi courant malgré sa charge, tout joyeux et comptant en son esprit tout ce qui sortirait d'un aussi gros instrument, alors que le petit tambour de Seydou était déjà si généreux.

Il arrive au lac, avance dans l'eau, reprend le merveilleux chemin des profondeurs. Voici le coupe-coupe de Seydou. Méchamment, le Roi l'enfonce dans la vase :

— Plus jamais nous n'aurons besoin de tes services, outil de malheur.

De retour dans son palais, il convoque ses sujets, pour une grande soirée de réjouissances. Lorsque le peuple est rassemblé, le Roi commence à battre son énorme tam-tam qui émet des sons lugubres et effrayants. Aussitôt, tous les mauvais génies du fleuve, tous les djinns de la plaine, tous les démons de la forêt, se précipitent sur les courtisans, ne ménageant pas plus les nobles que les paysans ou les pêcheurs, piquant de-ci, brûlant de-là, frappant les danseurs avec des branches *d'épineux*, en chantant sur un rythme endiablé :

*« Tous les vaniteux
Ne méritent rien de mieux
Tous les envieux
Périront par fer ou par feu... »*

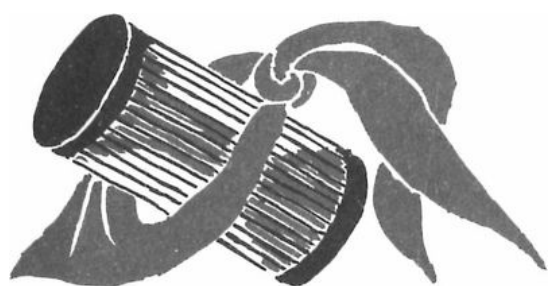
Heureusement Seydou arrive au milieu de ce beau tapage. Il se met à battre sur son petit tambour et les génies, djinns et autres diables s'enfuient aussitôt en chantant :

*« Seydou est travailleur et modeste,
Les diables n'ont plus rien à faire.
Seydou est bon et généreux,
Qu'il soit le Roi de ce village heureux !... »*

Les villageois eurent vite fait de rosser leur mauvais Roi et de mettre Seydou sur le trône.

Grâce à son tam-tam magique il put satisfaire ses sujets et il régna sagement pendant plus de cent années.

Voilà le conte qu'a saisi le griot à l'instant où il allait se perdre au fond de l'océan.



Petit-Gouné, fils des lions



N soir, Leuk-le-Lièvre folâtre en bordure de la forêt, peu de temps avant les grandes pluies d'hivernage, cherchant quelque maigre nourriture dans la savane désolée.

Soudain il entend un bruit et s'arrête, dressé sur son derrière, l'oreille tendue, vigilant comme à son ordinaire. Il voit alors une jeune femme qui dépose au pied d'une termitière un tout petit enfant d'homme, à demi nu :

— Mon enfant, pardonne-moi, dit-elle, mais les Dieux m'ont ordonné de venir te déposer ici, un soir de nouvelle lune, afin que tu accomplisses le Destin qu'ils ont choisi. Le temps, hélas, est venu de me séparer de toi !

La mère en larmes s'éloigne sans se retourner et disparaît en direction des villages.

— Voilà, se dit Leuk, une chose bien étrange. Une mère qui abandonne ainsi son enfant, à la nuit, en pleine brousse. Bouki l'hyène ou Till le chacal n'en feront qu'une bouchée.

Et comme le bébé pleure, Leuk s'approche de lui, malgré sa méfiance naturelle :

— Ne pleure pas, Gouné ! Ne pleure pas, Petit, Tout-Petit-Gouné. Leuk-le-Lièvre est là, qui va te défendre et t'aider.

À sa grande surprise l'enfant lui répond aussitôt :

— Je suis tout petit et je marche à peine. Je ne comprends pas pourquoi ma mère si bonne m'a abandonné.

— Nous le saurons sans doute un jour, répond Leuk, mais pour le moment, il faut que je te trouve un abri pour la nuit. Monte sur mon

dos, Petit-Gouné. Il ne nous reste qu'à nous fier à notre bonne étoile.

Leuk charge le petit homme sur son dos et chante en le berçant au rythme de la marche :

« Halèle Bou Gôr

Ne dors-tu pas encore ?

Petit-Djirime, Petit-Gouné

Pauvre petit enfant Nouveau-né ! »

Après un quart d'heure de marche, bien au chaud sur le dos de Leuk, l'enfant dort profondément.

Comme le lièvre se demande ce qu'il va bien pouvoir faire de son orphelin, il aperçoit, à la lisière de la forêt, trois tout petits lionceaux, couchés l'un près de l'autre, bâillant de faim, leur mère n'étant pas encore rentrée.

Leuk décharge doucement son fardeau, écarte les lionceaux et place au milieu d'eux Petit-Gouné, qui continue à dormir, bien au chaud :

— Je vais bien voir ce qui va se passer !

Et Lièvre se cache à proximité, derrière une termitière.

La lionne annonce par quelques grognements son retour au logis.

Elle arrive vers ses petits, les flaire, les lèche, et Petit-Gouné comme les autres. La mère-lionne se couche et tend ses mamelles aux jeunes affamés. Les lionceaux se mettent à téter, et l'enfant, sans plus de gêne, commence lui aussi un généreux repas. Puis tous vont se réfugier dans une proche caverne, sous les regards attendris du fauve.

Leuk, rassuré, reprend sa marche dans la nuit. Jour après jour, Petit-Gouné partage la vie des lionceaux. Il joue avec eux, se battant, roulant et culbutant, apprenant à lutter et à se défendre. La mère-lionne apprend à l'enfant le langage des lions et elle est étonnée de voir ses progrès, son habileté, son intelligence. L'enfant apprend à sa mère adoptive la langue des hommes. Il est si gentil, si aimable, que la lionne le préfère même à ses lionceaux.

Ceux-ci grandissent vite, plus vite que Petit-Gouné qui leur a donné à chacun un nom. Le plus hargneux s'appelle Serigne-Sokhor, ce qui veut dire « le méchant » ; un autre, également agressif, est baptisé Serigne-Mougnadi, c'est-à-dire « l'impatient ». Quant au dernier, le doux et pacifique, il se nomme Serigne-Tinné, « l'indulgent ».

L'hivernage est déjà loin et le soleil absorbe les dernières vapeurs de la terre. La savane est redevenue verdoyante, pleine d'oiseaux et d'animaux heureux. Quelle n'est pas la surprise de Petit-Gouné, d'entendre un soir le son d'un « halam », ce petit violon du Sénégal, jouant la berceuse que sa vraie mère chantait autrefois à l'enfant. Sans comprendre pourquoi, Petit-Gouné est tout remué par cette musique. Invinciblement il se dirige vers la termitière d'où semble sortir la mélodie. Quelle surprise ! Leuk est là, qui gratte habilement son violon. L'enfant l'accueille avec joie et reconnaissance :

— Es-tu heureux, Petit-Gouné ? Je ne t'ai pas oublié et je viens prendre de tes nouvelles.

— La lionne est très bonne pour moi, et elle m'aime beaucoup. Mais je m'inquiète pour mes frères-lions. Deux d'entre eux deviennent méchants et jaloux. Ils se moquent de moi parce que j'ai la peau nue et tendre, parce que je n'ai ni griffes, ni crocs. Parfois même ils me bousculent et me battent lorsque leur mère est absente.

— Bon ! dit Leuk. Je vais m'efforcer de te donner de quoi te défendre, si tu en avais besoin.

Voici d'abord un bâton magique. Si tu te trouves dans une situation désespérée, il te suffira de dire :

« À moi ! Bâton de Leuk ! » et le bâton fera le nécessaire.

Voici également un petit arc et des flèches.

— Mais, remarque l'enfant, mes frères-lionceaux vont s'inquiéter en voyant cette arme.

— Tu leur diras que c'est un jouet et tu feras chanter la corde en la pinçant comme ceci. Écoute ! Tu cacheras le tout dans un arbre et feras semblant de monter chaque jour faire un peu de musique. Tu chanteras en t'accompagnant de quelques notes pincées sur ta corde.

Il reste encore à s'exercer au tir. Leuk, archer habile, enseigne à Petit-Gouné à se servir de l'arc. Le prodigieux enfant devient en un quart d'heure un remarquable tireur.

Après de longues et tendres salutations, les deux amis se séparent, alors que la nuit est déjà tombée. Lorsque l'enfant rejoint la tanière, il trouve Mère-Lionne inquiète et entend Serigne Sokhor qui lui dit :

— Mère, je ne te comprends pas. Pourquoi es-tu en souci pour ce laideron ? Sûrement Bouki en a fait son repas, mou et sans défense comme il est !

— Veux-tu te taire, réplique la lionne, il est le meilleur de vous tous. La force n'est pas tout. Petit-Gouné est le plus intelligent et il vous commandera peut-être un jour.

— Si nous ne l'écorchons pas avant ! s'écrie Serigne-Mougnadi, l'impatient.

L'enfant apparaît alors et Mère-Lionne le gronde sévèrement :

— Où étais-tu ?

— Je me suis attardé à fabriquer cette canne et cette guitare.

Et, pinçant la corde de l'arc, il se met à chanter la chanson mélodieuse de Leuk.

Dès le lendemain, Petit-Gouné grimpe dans un arbre et cache son arc et ses flèches, certain que les lionceaux ne le lui prendront pas, car vous savez que les lions ne grimpent pas aux arbres. Il garde avec lui son bâton qu'il ne va plus quitter.

La vie continue et l'enfant est assez habile pour éviter les provocations de ses frères.

Un soir, alors que les lionceaux s'exercent à la chasse, la lionne rentre dans sa tanière et dit à Petit-Gouné :

— Mon cher petit, j'ai été attaquée par des chasseurs. Regarde cette flèche dans mon flanc. La blessure est peu profonde, mais comme je comprends le langage des hommes, j'ai entendu l'un d'eux dire aux autres : « La flèche est empoisonnée et la lionne mourra dans la nuit ».

Petit-Gouné se met à pleurer silencieusement. Il sait bien que la lionne dit la vérité.

— Cher enfant, reprend la lionne, je sais que tu es le plus raisonnable et le plus intelligent de mes enfants. Je vais partir au fond de la forêt afin d'y mourir loin de tous, comme sont morts mes ancêtres.

» Je te confie mes lionceaux. Dis-leur seulement que je suis partie en voyage ; dans quelques semaines ils m'auront oubliée. »

— Moi, je ne t'oublierai jamais, Mère-Lionne ! Mais j'ai peur de Serigne-Mougnadi et de Serigne-Sokhor, qui sont très méchants avec moi.

— Je le crains ! Défends-toi de ton mieux, car tu es mon préféré.

La lionne disparut dans la nuit et ne revint jamais.



Dès le lendemain, Petit-Gouné se retrouve aux prises avec ses frères turbulents. Les premiers jours passent tant bien que mal. Les lionceaux ne sont pas encore très habiles chasseurs. L'enfant s'arrange en leur absence pour décrocher son arc et, fabriquant des flèches, il abat quelque antilope, que les affamés dévorent les soirs de bredouille. Un soir pourtant, Petit-Gouné n'ayant pu tuer le moindre animal, les lionceaux rentrent affamés, coléreux, dépités, honteux de leur maladresse. Ils s'étonnent de ne rien trouver à manger et s'en prennent au malheureux enfant :

— Crois-tu que nous allons continuer à te protéger, si tu ne nous

sers à rien ? dit Serigne-Mougnadi. Notre mère ne reviendra pas pour te défendre.

— Qu'on en finisse ! rugit Serigne-Sokhor. Dévorons ce misérable pour calmer notre faim !

Comme les deux lionceaux s'approchent, menaçants, Petit-Gouné se voit perdu et il s'écrie : « À moi, bâton de Leuk. » Aussitôt le bâton se plante en terre, soulève Petit-Gouné et grandit, grandit, jusqu'à le mettre hors de danger.

Alors, Serigne-Tinné intervient :

— Pourquoi manger ce petit enfant qui ne calmerait même pas notre appétit, alors qu'il peut chasser pour nous et ramener du gibier ?

» Au contraire, il faut le garder avec nous, car sans lui nous aurions encore moins de nourriture. »

Les deux autres, après quelques grognements, se rangent à cet avis et promettent à Petit-Gouné qu'il aura la vie sauve, sous réserve qu'il aille chaque jour chasser pour leur compte.

L'enfant descend alors de son bâton, qui reprend sa taille normale.

Les semaines passent, et Petit-Gouné, élevé comme les lions, grandit comme eux, devient un jeune adolescent adroit, intelligent et fort. Il arrive sans trop de peine à rapporter quelques proies pour les affamés. De jour en jour pourtant, il se sent plus humilié de servir ainsi, comme un esclave, ces jeunes lions orgueilleux, coléreux et parfois grossiers.

« Si seulement je pouvais consulter Leuk le Rusé », pense l'enfant.

Un jour où les lions avaient été particulièrement exigeants, l'enfant s'assied près de la termitière et se met à chanter la berceuse que lui avait apprise Leuk. Aussitôt il entend un air de flûte lui répondre dans le lointain. Il s'avance, guidé par le son, et arrive au milieu de buissons épineux. Son ami le Lièvre est là, bien caché, qui lui sourit :

— Comme je suis heureux de te voir ! Il faut vraiment que tu m'aides à m'enfuir. J'ai peur que les lions ne m'égorgent pendant mon sommeil. Je n'ai aucune chance de leur échapper, car ils me cherchent dès que je m'absente et ont vite fait de me retrouver.

— J'ai réfléchi à cela, dit Leuk. Il est temps que tu te délivres de tes maîtres et pour cela tu n'as qu'un seul moyen : les abattre ou les soumettre. Je reviens de ton pays. Le Roi est mort sans enfant et l'on annonce partout que son successeur va apparaître miraculeusement. Je pense que c'est le moment pour toi de tenter ta chance.

Leuk remet alors à Petit-Gouné deux flèches noires et une blanche.

— Les flèches noires sont mortelles. Tu vas provoquer tes ennemis et les tuer. Quant à Serigne-Tinné, dont tu me dis qu'il est ton ami, s'il t'attaque à son tour pour défendre ses frères, tu ne feras que le blesser avec ta flèche blanche. Alors, il se soumettra et tu l'emmèneras avec toi.

Leuk donne rendez-vous à l'adolescent au même endroit dans trois

jours.

Le lendemain, Petit-Gouné, au lieu de chasser, reste près de la tanière, s'entraîne à l'arc, se repose et paresse tout le jour.

Lorsque les lions rentrent après une maigre chasse, ils cherchent des yeux le repas auquel le jeune homme les a habitués :

— Que nous as-tu apporté ? demande Serigne-Sokhor.

— Rien ! répond Petit-Gouné. Et il en sera ainsi désormais chaque jour. Je ne veux plus être votre serviteur, alors que je suis plus intelligent que vous trois réunis.

Serigne-Sokhor lance un regard de feu et rugit :

— Je vais te faire payer ton insolence !

L'adolescent s'est adossé à un rocher, pour faire face aux lionceaux et il tient à la main son arc.

— N'approche pas, dit-il calmement. Notre mère la Lionne m'a dit de me défendre si vous m'attaquiez.

— Notre mère la Lionne n'est plus là et je vais te mettre en pièces !

Comme il bondit, Serigne-Sokhor est frappé en plein poitrail par la flèche noire et tombe mort sur le coup.

Serigne-Mougnadi bondit à son tour pour venger son frère. La deuxième flèche noire l'atteint à l'œil et il s'abat aussitôt.

Le troisième hésite un peu, mais avance à son tour en disant :

— Fils de l'homme, il ne sera pas dit que tu as fait reculer un lion.

La flèche blanche part alors et perce le flanc de Serigne-Tinné qui gémit de douleur. Croyant subir le sort de ses frères il se couche à côté d'eux.

— Pourquoi, demande-t-il, as-tu voulu me tuer alors que j'ai toujours pris ta défense ?

— Je n'ai pas voulu te tuer, Serigne-Tinné, la flèche blanche n'est pas mortelle. Je vais, si tu le veux, te soigner et te guérir et nous resterons amis. Mais j'étais obligé de me défendre contre nos frères qui m'auraient certainement abattu.

Petit-Gouné s'approche du lion, prend sa tête entre ses bras, caresse son encolure. Puis il extrait la flèche de son flanc et nettoie la plaie.

Le troisième jour, Serigne-Tinné est guéri et, comprenant que le jeune homme ne lui veut aucun mal, il accepte d'être son ami et de le suivre partout.

— Quittons ces lieux, dit Petit-Gouné, et oublions les méchants. Que désormais rien ne vienne ternir notre amitié fraternelle.

Ils s'en vont tous deux rejoindre Leuk, qui les attend non loin de là comme convenu.

Les présentations faites, le trio se dirige vers le pays de Petit-Gouné.

Après quelques jours de marche, ils arrivent aux portes de la ville dans laquelle on entend une clameur. Le peuple est rassemblé sur une grande place et les Anciens ont beaucoup de peine à calmer cette

foule. Las d'attendre le miracle escompté, les jeunes nobles souhaitent que l'un d'entre eux soit désigné pour succéder au Roi.

C'est alors que Leuk-le-Lièvre fait son entrée, grattant sur son violon une chanson guerrière :

*« Voilà ! Voilà le miracle attendu !
Petit-Gouné enfant de cette ville,
Halèle Bon Gôr
Désigné par le sort
Petit-Gouné est si grand et si fort
Qu'il a fait de Gayendé-le-Lion
Le premier serviteur de sa maison. »*

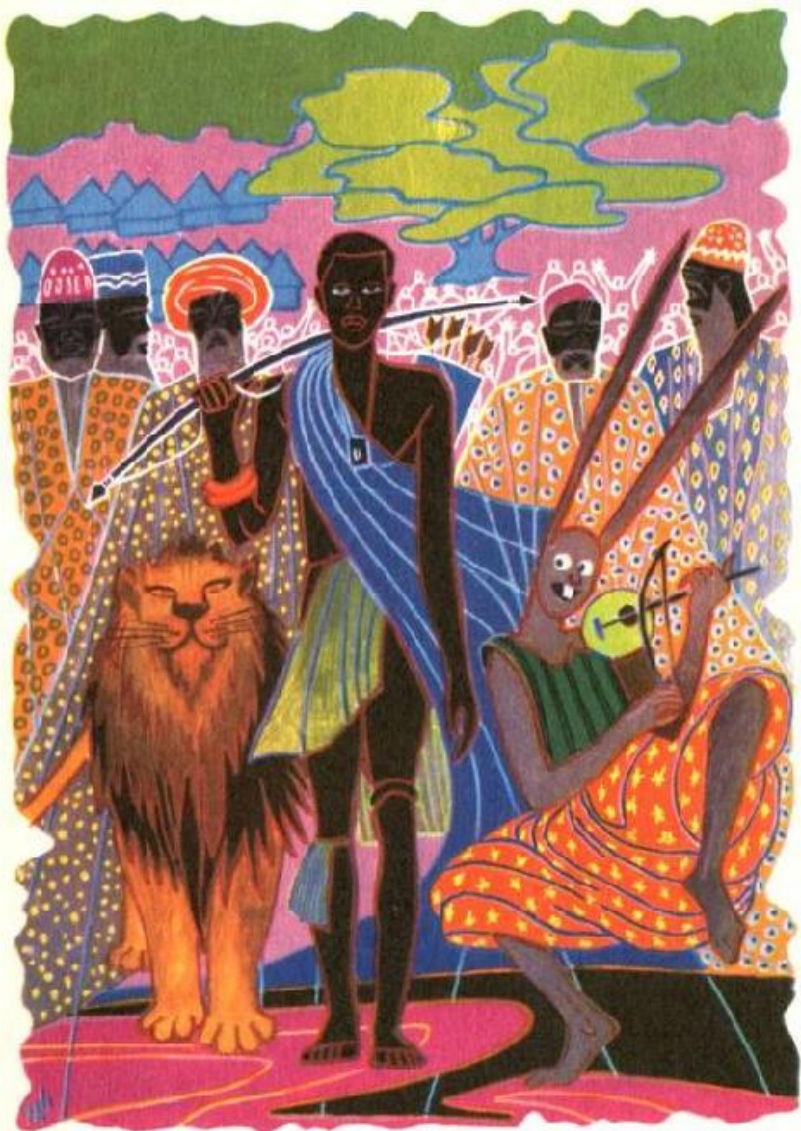
Les gens se regardent, étonnés d'abord, puis se mettent à ricaner :

— Quelle farce, pensent-ils, nous prépare encore le Lièvre ?

Mais l'étonnement fait place à la stupeur, la stupeur fait place au délire, quand on voit arriver un bel adolescent, l'arc à la main, suivi par un superbe lion, plein d'arrogance. Aussitôt une clameur inimaginable monte de la foule :

— Voilà l'envoyé de notre grand Roi défunt ! Vive notre jeune prince !

Les vieillards le saluent avec vénération et le conduisent à la demeure royale. Petit-Gouné prend place sur le trône et Serigne-Tinné se couche noblement à ses pieds.



Les vieillards le saluent avec vénération et le conduisent à la demeure royale.

Alors Leuk s'adresse à la foule.

— Votre Roi, loin d'être un imposteur, est un fils de votre ville. Sa mère l'a confié, alors qu'il était tout enfant, aux génies de la Brousse, pour qu'il se prépare à son Destin. Si sa mère le reconnaît, qu'elle avance vers lui.

Vous pensez que toutes les mères reconnaissent soudain un pareil fils. Mais aucune n'est en mesure d'apporter la moindre preuve.

Enfin, une pauvre paysanne en haillons s'avance et dit :

— Laissez-moi lui chanter la chanson que j'avais faite pour lui lorsqu'il était tout petit.

Et elle se met à chanter la berceuse chère au cœur de Petit-Gouné.

Le Roi, oubliant qu'il est Roi, se lève et se jette en pleurant dans les bras de la pauvre.



Depuis ce jour, Petit-Gouné, sa mère et le Lion vécurent heureux, adorés de tous pour leur bonté et leur vaillance.

Quant à Leuk, malgré les offres du Roi, il repartit courir les savanes car rien pour lui ne pouvait se comparer à la liberté.

Comment Diâr se venge du chacal



L faut que je vous présente d'abord Diâr, l'écureuil. On l'appelle au Sénégal le Rat palmiste, alors qu'il n'est ni rat, ni mangeur de palmistes.

C'est un bel écureuil gris, à la queue touffue, dont le pelage s'égaie de quelques stries blanches du plus bel effet.

Diâr hante les grandes plaines, les herbes, les sables ou les épineux, vivant de graines, logeant dans des terriers cossus. On le voit à toute heure du jour, courant droit devant lui, traînant dans le sable la lourde remorque de sa queue.

Parfois il s'arrête, s'assied, dresse tout son corps, tendant l'oreille. Au moindre bruit il détale, pointant son panache comme une fusée.

Mais en ce temps, Diâr, comme tous les animaux, parlait et vivait comme les autres citoyens de la grande République de la Brousse.

Ce jour-là, il se promenait en compagnie de Till le chacal, personnage peu recommandable et que Diâr, tout comme son cousin Leuk, avait beaucoup de plaisir à tromper.

Donc Diâr et Till cheminaient ensemble pour se rendre à la grande fête annuelle des animaux du Désert. Cette fête se tenait dans le Ferlo, où seuls peuvent subsister ceux qui ne craignent pas la soif et savent se contenter de peu.

Arrivés à proximité du campement des Sables où devait se tenir la Fête, les deux compères s'arrêtent au pied de l'un des rares arbres de la région.

Chacun, tout au long du voyage, avait fourni des provisions. Vous savez que Diâr l'écureuil est connu pour son esprit prudent. Comme

tous ses frères, il entasse des provisions et n'est jamais pris au dépourvu quand arrive la sécheresse ou la mauvaise saison. Diâr avait un grand sac d'arachides et Till était chargé de trouver en cours de route la viande. L'écureuil complétait le menu avec les fruits qu'il était habile à choisir. Mais Chacal mangeait si goulûment que le sac de Diâr était vide, ce qui l'inquiétait beaucoup.

— Till, dit l'écureuil. Je pense qu'il serait prudent de conserver nos provisions pour nous seuls et de ne pas trop les montrer à tous les imprudents affamés qui arriveront les mains vides à notre grande Fête.

— Je pense que cela est sage en effet, dit le chacal, qui prévoit déjà que Diâr va s'endormir chaque nuit, alors que lui, Till le rôdeur, va pouvoir puiser largement dans les réserves.

Justement Till a ramené ce matin un mouton bien gras, dont les deux amis ont mangé une petite part.

— Si tu m'en crois, dit Écureuil, nous allons cacher le reste du mouton.

— Enterrons-le dans le sable ! propose Till.

— Non, car ta cousine Bouki, l'hyène, aurait vite fait de sentir notre repas et de s'en régaler. Mieux vaut le cacher sur cet arbre où nul ne pourra l'atteindre.

— Comment faire ! Je ne grimpe pas aux arbres et tu n'es pas assez fort pour hisser le mouton.

— Rien de plus facile, réplique le malin écureuil, tu coupes de petits morceaux avec ta puissante mâchoire, et moi je les monte sur l'arbre où je les pique sur les épines.

Aussitôt dit que fait. Till se met à cisailler gigots et filet, côtes, foie et rognons. Diâr grimpe sans relâche, installant son garde-manger.

Quand tout est fini, les deux voyageurs se rendent à la fête qui bat son plein. Il y a là Guélème le chameau et tous ses chamelons venus du fond des déserts, Niangor le serpent des sables, et Kakator le caméléon et Bandioli l'autruche aux jambes infatigables.

Après avoir salué tous les amis, dansé au son des tam-tams frénétiques, Diâr épuisé va se coucher. Mais Till, le farouche, qui a surtout regardé, prend le chemin de la cachette. C'est en arrivant sous l'arbre qu'il se dit :

— Sot que je suis ! Comment pourrais-je me régaler de cette viande alors qu'elle est au sommet de ces branches où je ne puis atteindre ?

Force lui fut de se coucher au pied de l'arbre et d'attendre l'arrivée de son compagnon.

À l'aube, Écureuil s'éveille, fait sa toilette, lisse ses moustaches, secoue son plumeau soyeux. Et toc-toc-toc, le voilà qui trotte vers son arbre. Till déjà s'impatiente et salue son arrivée de grognements et de reproches.

L'écureuil monte prestement sur l'arbre, s'installe à la fourche de

deux grosses branches, décroche un beau morceau de viande et se met à grignoter tranquillement.

— Holà ! grogne le chacal. Jette-moi quelques bons morceaux, et n'oublie pas que cette viande m'appartient.

— As-tu oublié comment tu as vidé mon sac d'arachides, à belles dents, sans te soucier de savoir à qui elles appartenaient ? Puisque tu mangeais sans songer au lendemain, c'est sans doute que tu as d'autres moyens de te nourrir. Quant à moi, je ne veux pas mourir de faim pendant mon séjour. Je conserve cette viande en compensation de mes arachides.

Till entre alors dans une rage folle. Il se jette contre le tronc de l'arbre, mordant l'écorce, bavant et rageant.

Mais Diâr termine tranquillement son repas. Lorsque le chacal, mourant de faim, se décide à tenter sa chance sur le maigre gibier des environs, l'écureuil remplit sa besace des meilleurs morceaux et reprend seul le chemin du retour.

Depuis ce jour les rats palmistes fuient les chacals, et c'est pourquoi, dès que l'on voit courir les uns, les autres sont couchés au plus profond de leurs terriers.

Le grand bélier de Bouki



E n'est pas un jour comme les autres pour Bouki. La vorace a volé on ne sait où, mais sûrement loin de son pays, un superbe bélier, gras et dodu, blanc comme l'écume des vagues, l'œil clair, la corne enroulée en double spirale. Vraiment, un bélier pareil, le plus grand des grands, le plus noble des nobles serait fier de l'égorger pour la *Tabaski*. Aussi Bouki fuit-elle à travers la savane, pour mieux dissimuler son larcin, cherchant une retraite sûre pour cuisiner à sa manière ce plat royal. Surtout elle s'éloigne de sa demeure, comptant bien éviter les dents voraces de sa nombreuse famille. Tout en tirant sur la corde, Bouki sent à l'avance le fumet de la viande, devine le goût délicat des entrailles. Elle salive de plaisir, tant préoccupée par ses pensées que, lorsque Leuk-le-Lièvre se plante au milieu du sentier, elle bute sur lui avant d'avoir remarqué sa présence.

— Hé ! là ! cousine, vas-tu vendre ce beau bélier à la foire ? Ou bien le ramènes-tu à Poulo-le-Berger ? Il n'est guère dans tes habitudes de promener un mouton bien vivant, et quel mouton !

L'Hyène reste un moment interloquée. Elle a envie d'envoyer Leuk à tous les diables, mais elle le sait trop dangereux pour se permettre une dispute en ce moment. Mieux vaut ruser avec lui et le mettre dans son jeu. Leuk est un invité de maigre appétit et sa subtilité aidera Bouki à déjouer les envieux. Aussi elle n'hésite pas longtemps.

— Leuk, je pensais justement t'inviter. Ce beau bélier m'a été donné par un ami du *Fouta*, alors que j'étais en voyage. Tu connais ma famille : je désire pour une fois manger un bon morceau, sans avoir à

me défendre de mes enfants qui ont coutume de me laisser les os. Mais je suis heureuse de t'avoir rencontré. Tu connais la brousse mieux que personne, surtout lorsque tombe la nuit. Tu vas me conduire dans le coin le plus retiré et nous ferons entre amis le plus succulent des repas.

Leuk s'empresse d'accepter. Il prend la tête et conduit l'hyène et son béliet, de chemin en chemin, de clairière en clairière, tournant à droite, à gauche, revenant tant et si bien sur ses pas que Bouki est parfaitement perdue.

— Voilà un coin qui me paraît convenir, dit Leuk. Attache le béliet à cet arbre et va ramasser le bois mort pour rôti la bête.

— J'y vais, dit Bouki, mais je ne connais pas ce pays. Afin que je ne me perde pas, tu vas jouer sur ta flûte tant que je serai éloignée.

— Entendu ! dit Leuk en sortant de son sac son pipeau de bambou.

Voilà donc Bouki s'enfonçant dans la forêt. Leuk a choisi un point où le bois mort est rare et difficile à couper. Dès que l'hyène a disparu, Lièvre détache le béliet et tout en jouant sur la flûte, s'éloigne insensiblement de la clairière. Parfois il s'arrête et chante :

*« Leuk, Leuk-Sène est un ami fidèle
il garde le béliet de Bouki
Le beau béliet blanc aux longues cornes. »*

Au loin, la voix de Bouki lui parvient :

— Leuk, où es-tu ? C'est à peine si j'entends ta flûte et je ploie sous le fagot que je porte.

Et Leuk joue toujours du pipeau tout en s'éloignant le plus possible :

— Leuk, ta flûte me semble lointaine. Tu étais pourtant tout près.

Le lièvre attache alors le béliet à un arbre, dans une clairière toute pareille à la précédente et se met à chanter de plus belle.

Bouki, exténuée, pliant sous son énorme fagot, arrive enfin auprès de Leuk. Elle se rassure en voyant son béliet, mais s'étonne de quelques détails :

— Pourquoi as-tu changé de place, ami ?

— Je n'ai pas bougé, répond le lièvre. Regarde la clairière, l'arbre où le béliet est attaché. Regarde au-dessus de nous la voie lactée, cette route du ciel semée d'étoiles ; a-t-elle bougé ? n'est-elle pas toujours sur nos têtes ?

— En effet, convient Bouki ; j'ai trouvé le chemin long à cause de mon fagot.

— As-tu pensé au feu pour allumer notre bois ? demande Leuk.

Et Bouki, désolée, reconnaît avoir oublié qu'il fallait du feu. Comment s'en procurer ?

— Tu vois ce feu de brousse au bout de la plaine. Tu n'as qu'à courir

au plus vite et rapporter un peu de braise ou une branche enflammée, pendant que je surveille le béliet.

Voilà Bouki repartie, au petit trot en direction de la clarté du feu de brousse, non sans avoir bien recommandé à Leuk de jouer sur sa flûte afin de lui permettre de revenir au plus vite.

Dès que l'autre a disparu, le Lièvre recommence sa chanson :

*« Bouki est partie chercher du feu
pour allumer le bois
qui rôtiia le beau béliet de Bouki
Le beau béliet aux yeux verts
bien digne de ma tante Bouki... »*

L'Hyène se réjouit d'avoir invité un aussi gentil compagnon. Mais Leuk ne perd pas son temps. Il détache le béliet et s'éloigne dans la plaine, tout en jouant de temps en temps de la flûte. Lorsque Bouki est sur le chemin du retour, elle tend l'oreille et se lamente :

— Leuk, ami Leuk ! Je n'entends presque plus ta flûte ? Me serais-je encore perdue ?

Et Leuk joue un peu plus fort pour lui redonner courage.

Bientôt Bouki se met à crier :

— Leuk, Leuk-Sène ! La braise me brûle. Je n'en puis plus ! Joue plus fort pour bien me guider.

Le Lièvre alors choisit une clairière semblable aux deux autres, attache le béliet à un arbre, rassemble vite un tas de bois très abondant aux alentours.

Lorsque l'Hyène arrive, épuisée, la peau roussie par la braise qu'elle transporte, Leuk lui dit :

— Tu as mis bien longtemps pour revenir ! Tes oreilles n'entendent plus comme autrefois ?

— Je suis sûre cette fois que tu as changé de place ! Cet arbre n'est pas le même !

— En effet, convient Leuk, j'ai attaché le béliet à cet arbre parce que celui que tu avais choisi n'était guère solide. Mais regarde le tas de bois mort et regarde la voie lactée au-dessus de nos têtes. Ne sommes-nous pas toujours sous le chemin des étoiles ?

— C'est vrai ! J'ai dû m'égarer en route et cette braise me brûlait atrocement. Mais cette fois, allume le feu pendant que j'égorge le béliet. Je meurs de fatigue et de faim.

Alors Leuk se prend la tête entre les pattes, comme s'il réfléchissait profondément :

— Bouki, as-tu pensé au sel ?

— Non ! mais nous mangerons sans sel !

— Réfléchis d'abord, je te prie ! Tu as le plus beau béliet du Fouta,

et tu vas le manger sans sel ? Ce morceau de choix que tu ne retrouveras peut-être jamais, tu accepterais de le rendre insipide ?

Leuk plaide tant et si bien que Bouki une fois encore se laisse fléchir.

— Où vais-je trouver du sel ?

— Tout près d'ici il y a un marigot desséché où le sel s'est déposé. Va vite en ramasser un peu.

Et le même manège recommence : Leuk détache le bélier, reprend sa route en jouant de la flûte. Pourquoi cette fuite, dites-vous ? C'est tout simplement que le Lièvre se rapproche insensiblement de son pays, là où vivent tous ses amis, des milliers de lièvres aux longues oreilles, prêts à l'aider dans ses projets.

Lorsqu'il attache le bélier dans une nouvelle clairière, à un arbre tout semblable aux autres, il est à quelques enjambées de son pays.

Et Bouki, loin encore, se lamente :

— Leuk, cette fois tu as changé de place, c'est certain. Ce marigot était à deux pas. Je suis épuisée et j'entends à peine ta flûte !

— Viens ! Viens par ici, Bouki. Cette fois tu vas pouvoir te reposer. Tu es au bout de tes peines.

Bouki une fois encore s'étonne. Une fois encore Leuk lui montre le chemin des étoiles sur leur tête.

— Les étoiles ont-elles changé de place ? Tu vois bien que je n'ai pas bougé.

Cette fois, après un court repos, Bouki égorge le bélier, le dépouille, l'embroche, allume un grand feu et lorsque la braise est parfaite elle dit au Lièvre :

— Maintenant tu peux partir ! Je n'ai plus besoin de toi. J'ai assez peiné pour profiter seule de ce festin. Va-t'en ou je te brise les reins.

Leuk s'éloigne prudemment, mais il se met à jouer de la flûte et à chanter :

*« Bouki a volé Poulo le Berger
Elle a pris son bélier préféré
Le compagnon fidèle de sa case. »*

— Tais-toi, hurle Bouki ! Maudit animal !
Mais le Lièvre chante de plus belle :

*« Poulo le Berger a averti
l'année Tout le Fouta arrive à son aide
J'entends venir mille cavaliers. »*

Bouki commence à trembler, pendant que le mouton rôtit à petit feu, embaumant tout le sous-bois.

Leuk a joué sur sa flûte le chant de guerre des Lièvres, le chant qui

les fait surgir de la nuit, par tous les sentiers de la savane. Ils sont bientôt des centaines autour de lui. Tous ensemble ils frappent la terre sèche avec les pattes de derrière et le bruit est tel qu'il imite à s'y méprendre la galopade des chevaux.

Leuk se rapproche de Bouki et lui dit d'une voix alarmée :

— Tante Bouki, je viens de voir l'armée des cavaliers du Fouta. Entends-tu le galop de leurs chevaux ? Ils sont des milliers qui viennent venger l'affront que tu leur as fait subir en volant leur bélier sacré !

Bouki, déchirée entre le festin qu'elle abandonne, et la peur qui la fait trembler, renifle une dernière fois le rôti délicieux et s'enfonce dans la nuit, fuyant droit devant elle, poursuivie un moment par le tapage effréné des lièvres.

Leuk alors saisit sa flûte et tous ses amis se rassemblent dans la clairière.

Je vous laisse deviner quelle fête pour Leuk et ses amis, sous la voie lactée, le lumineux chemin des étoiles qui, au-dessus de la clairière, n'avait toujours pas bougé.



TROIS CONTES BREFS

1.- M'BONATE ET LE SERPENT



BONATE la Tortue rencontre un jour le Serpent. La Tortue n'a rien à craindre de lui, car au moindre péril elle rentre dans sa carapace. Le Serpent de son côté ne craint pas non plus cette voyageuse débonnaire, dont la tête ressemble à celle d'un python.

— Cousine, s'écrie Diane le serpent, nous nous croisons souvent et nous semblons nous ignorer. As-tu des griefs contre ceux de mon espèce ?

— Pas du tout, bien au contraire, et pour te le prouver je te convie à venir partager mon repas.

Au jour dit, Serpent arrive chez la Tortue. Au centre de la case un plat appétissant est déposé.

— Allons manger ! dit M'Bonate.

Comme à son habitude, elle s'installe sur le plat qu'elle recouvre complètement et, passant sa petite tête sous elle, la voilà qui mange tranquillement.

Diâne tourne autour du plat, cherchant à atteindre la nourriture.

— Comment veux-tu que je mange avec cette calebasse sur ton plat ?

La Tortue se réjouit du bon tour qu'elle a joué au Serpent.

— Voilà, dit-elle, une invitation qui ne me coûte pas cher.

Quelques jours après le Serpent dit à la Tortue :

— M'Bonate, je tiens à te rendre ton invitation. Viens ce soir prendre ton repas dans ma case.

Arrivée chez le Serpent, la tortue voit un beau plat, mais le serpent s'est enroulé dessus et le couvre entièrement.

— Eh ! proteste la Tortue ! Comment veux-tu que je mange ?

— M'Bonate, dit le Serpent, j'ai tenu à te rendre la politesse jusqu'au bout. Tu avais une calebasse sur ton plat, j'ai mis un couvercle sur le mien.

C'est pourquoi Diâne le serpent et M'Bonate la tortue, bien que vivant dans les mêmes lieux, ne se rencontrent plus jamais.

2.- LA PEAU DE LA GÉNISSE

Il y avait autrefois, dans la région de Podor, un village très riche, peuplé par les plus nobles familles du fleuve Sénégal. Comme ils vivaient dans l'aisance, les jeunes gens de ce village étaient très émancipés et même vaniteux. Ils ne voulaient plus écouter les conseils de sagesse des Anciens, se moquant de leurs habitudes. Les jeunes ne respectaient plus les coutumes les plus sacrées.

Un jour, le fils d'un grand seigneur, qui était le Chef des adolescents et leur âme damnée, les décida tous à quitter le village pour aller, à quelques lieues de là, vivre à leur guise, sans souci des radotages des Anciens. La population, émue, alla trouver le vieux Chef et proposa de ramener les adolescents à la raison par quelque bonne volée de bois dur.

— Laissez, dit le Vieux Chef, c'est l'expérience qui instruit. Qu'ils aillent où il leur plaît d'aller.

Voilà donc nos adolescents libres d'en faire à leur tête. Ils ont emporté vivres et vêtements pour subsister et commencent une vie de loisirs qui les comble d'aise.

Or un jour, le jeune homme qui était leur chef vit une génisse dont le pelage était particulièrement beau :

— Mes amis, dit-il, voilà le costume que je voudrais ! Celui que porte cette génisse.

Ce désir fut satisfait sur-le-champ. On dépeça la pauvre bête et on appliqua sur le jeune homme la peau encore fumante.

Ce déguisement fantaisiste eut un tel succès, que le pauvre vaniteux ne le quitta plus, tant que dura la fête, c'est-à-dire deux jours et deux nuits. Au matin du troisième jour, il dit à ses amis :

— Ôtez-moi cette peau et redonnez-moi mes vêtements de cérémonie.

Mais ôter la peau était un problème. Elle avait séché, rétréci, et collait si bien au malheureux que tous les efforts pour l'arracher demeurèrent vains. Le jeune homme poussait des hurlements de douleur à chaque tentative. D'heure en heure la peau l'enserrait, l'étouffait au point qu'il en perdait le souffle et surtout son humiliation était des plus grandes. Le soir, n'y tenant plus, gémissant et misérable, il dit à ses amis :

— Ramenez-moi au village auprès de mon père.

Il arriva dans ce triste équipage, suivi de ses amis consternés.

Les Anciens étaient réunis sur la place, et le père du jeune homme

fit venir son fils devant lui :

— Père, dit-il, je vous en supplie, délivrez-moi de cette horrible peau dont je ne puis me défaire.

— Comment, dit le père, toi qui sais tout et te moques du radotage des Anciens, tu ne peux résoudre un problème aussi simple ? Mais n'importe quel homme du village te donnera la solution.

Pour mieux humilier son fils, le Père appelle un misérable cordonnier, homme de caste, et le plus méprisé du village :

— Dis à mon fils et à ses amis comment se défaire de cette peau.

— Qu'il aille se jeter dans le fleuve, répondit le cordonnier.

Ainsi fut fait. Au contact de l'eau la peau reprit sa souplesse et ses dimensions primitives et quitta d'elle-même le corps qu'elle emprisonnait.

Le jeune homme devint alors le meilleur des fils et depuis, au Sénégal, on respecte toujours les Anciens.

3.— BOUKI TOMBÉE DANS LA FOSSE

Un soir Bouki flâne, le nez en l'air, humant les odeurs de charognes, lorsqu'elle tombe accidentellement dans un trou profond. Elle essaie vainement de s'en tirer, mais ne peut se hisser sur les parois abruptes. Elle se lamente et appelle à l'aide, tant et si bien qu'une génisse jette un œil compatissant vers Bouki.

— Ma chère amie, implore Bouki, tire-moi de ce mauvais pas, je t'en supplie.

— Je serais bien sotté, répond la génisse. Je sais avec quelle cruauté tu achèves mes sœurs malades, dès qu'elles sont isolées et sans forces. Tu es bien dans cette fosse !

— Tu fais certainement erreur, et tu me confonds avec quelque autre animal. Au contraire, je te défendrais même contre le lion et la panthère s'il le fallait.

La génisse est bête de courte expérience. Elle se laisse fléchir par le beau discours de Bouki.

— Soit, dit-elle, je veux bien t'aider à sortir de là, mais comment faire ?

— C'est simple, dit Bouki, agrippe-toi aux arbustes que voilà et laisse pendre ton arrière-train et ta queue. Je m'y accrocherai et tu es assez forte pour me tirer au-dehors.

La génisse fait comme on le lui ordonne et Bouki saisit la queue ainsi tendue. S'arc-boutant de son mieux, la génisse arrache Bouki à sa fosse. Mais à mesure qu'elle approche de la terre ferme, Bouki se hisse sur le dos de la génisse, lacère ses flancs de ses griffes, lui déchire le dos de ses dents aiguës.

Lorsque, après un effort désespéré, Bouki est ramenée hors du trou, la pauvre génisse est si épuisée que Bouki pense sérieusement à l'achever pour en faire son repas.

Heureusement Leuk-le-Lièvre passe par là et devinant les intentions de Bouki, il s'empresse d'intervenir. La génisse le prend à témoin :

— Ami Leuk, va prévenir le berger, mon Maître, ou même Gayendé le lion, notre Roi. Je viens de sauver cette horrible bête et elle en profite pour me blesser cruellement. Sans toi, j'étais si faible qu'elle m'aurait achevée.

Bouki s'inquiète. Elle sait que le berger ou le lion ne lui donneront pas raison et elle craint l'un à l'égal de l'autre.

— Ami Leuk, dit Bouki d'une voix conciliante, la génisse exagère vraiment. Je vais t'expliquer.

— Bon, répond Leuk, je serai un juge impartial.

Mais pour bien juger, il faut que je sache comment les choses se sont passées. Le plus simple est de recommencer au début et de rejouer votre histoire. Toi, Bouki, redescends dans le trou, et toi, génisse, reprends ta place.

L'hyène, qui calcule déjà comment elle va jouer la victime innocente, descend sottement dans la fosse.

Aussitôt Leuk se met à rire et dit à la génisse :

— Rejoins ton troupeau, que tu n'aurais pas dû quitter. Désormais tu seras plus prudente. Quant à toi, Bouki, tu auras le temps de méditer sur la reconnaissance que tu dois à ceux qui te viennent en aide.

Que pensez-vous du jugement de Leuk ?



Tioker la perdrix et les petits crabes



IOKER LA PERDRIX, vous l'avez sans doute remarqué, ne se promène que seule, avec ses enfants. Les autres oiseaux ne l'accompagnent guère et elle n'a pas beaucoup d'amis. Farouche, furtive, elle arpente la brousse, l'œil aux aguets, l'air hautain et méprisant. Sa réputation n'est pas bonne, bien qu'elle soit inoffensive. C'est que le crabe lui a fait autour des marigots une réputation qui s'est répandue à toute la plaine. Vous allez voir qu'elle l'avait bien méritée.

Un jour Tioker et Crabe cheminaient ensemble sur un sentier, car le crabe de terre s'aventure très loin de l'eau. Crabe avait avec lui sa nombreuse famille, quinze jolis crabillons vifs et joueurs, qui suivaient en courant, en avant, en arrière, mais surtout de côté comme les crabes aiment à marcher.

La chaleur était accablante et pour se rafraîchir les crabes disparaissaient dans le sable humide, ressortaient entre les pattes de Tioker, à son grand effroi, en projetant un petit volcan de terre humide.

Au bout d'un moment, Tioker dit à Père-Crabe :

— Crabe, mon ami, ma langue se colle à mon bec et j'ai vraiment la pépie. Comment pourrais-je boire ?

— Rien de plus simple, dit Crabe. Un de mes fils va creuser le sable humide pour toi, et tu pourras boire au fond du trou. Tu me rattraperas d'un coup d'ailes.

Le petit crabe, qui adore faire des trous, ne se fait pas prier. Il ouvre sa pince en forme de canif, et fr... fr... fr... fait aller ses pattes comme

un moulin à vent. Le trou se creuse, s'agrandit et l'eau commence à filtrer.

Tioker la perdrix a tellement soif que ploc, elle plonge le bec dans le trou dès qu'elle voit l'eau, puis elle relève la tête pour déglutir. Et ploc, ploc, elle replonge rapidement le bec, sans regarder, tant et si bien que d'un coup malheureux, elle brise la carapace du petit crabe et le tue.

Tioker ne se tracasse pas pour autant :

— Bah ! se dit-elle, il lui en reste encore quatorze. D'ailleurs, pendant que j'y suis, pourquoi ne pas le déguster maintenant qu'il est mort ? Et la perdrix en trois coups de bec avale les restes du petit crabe.

— Tiens ! se dit-elle. Ce jeune crabe est excellent. Craquant comme une sauterelle, avec un goût délicieux de graine bien mûre. Et sa chair est des plus moelleuses, surtout celle de la pince.

D'un coup d'ailes, Tioker rejoint le Père Crabe.

— Te voilà rafraîchie, demande-t-il à sa compagne. Mon fils t'a donné satisfaction ?

— Beaucoup de satisfaction ! répond la perdrix. Et elle ne mentait pas.

Au bout d'un moment, Tioker tire encore la langue et Père-Crabe dit à un de ses fils :

— Creuse un trou pour notre compagne afin qu'elle se désaltère.

Et le petit crabe creuse, et la perdrix boit une fois, deux fois, puis toc ! elle ne peut s'empêcher de piquer son bienfaiteur et, en trois coups de bec, de l'avaler.

Elle a bien quelques remords, mais elle se dit :

— Bah ! il en reste encore treize ! Et de plus ces petites bêtes sont malfaisantes. D'ailleurs elles sont délicieuses !

Et d'un coup d'ailes, Tioker rejoint à nouveau Père-Crabe.

Mais dès qu'elle a fait quelques pas, la goulue repense au goût parfait, à la carapace succulente, à la chair moelleuse des petits crabes et elle fait semblant de tirer la langue.

Père-Crabe compatissant dit chaque fois à un de ses enfants :

— Creuse un trou pour Marne Tioker, notre amie !

Et chaque fois la goulue ne peut s'empêcher de croquer l'innocent.

— Bah ! dit-elle, il en reste encore douze ! Il en reste encore onze ! Il en reste encore dix ! Encore neuf. Encore huit. Puis cinq. Puis trois.

— Arrête-toi, perdrix ! Père-Crabe va s'apercevoir de ta duplicité !

Mais comment oublier ce bon goût de la coquille, ce moelleux de la chair ?

Et toc ! elle croque le dernier !

Père-Crabe ne tarde pas à s'apercevoir que ses enfants ne suivent plus. Il s'inquiète.

— Ils se seront amusés en route, dit la perdrix.

Mais elle a un air bizarre et le jabot si gonflé que Père-Crabe est pris de soupçons. Et quand Père-Crabe est en colère, il ne fait pas bon lui résister. Il saisit Tioker par l'aile avec son énorme pince et lui dit :

— Retournons voir ce qu'ils font ! Je les ai laissés avec toi, j'entends que tu m'aides à les retrouver.

Au premier trou, il ne reste que quelques débris de pattes. Au deuxième le doute n'est plus permis.

Ainsi Père-Crabe refait le macabre pèlerinage et à chaque trou il dit :

— Maudite bête ! Tu as dévoré mon enfant. Je t'arracherai autant de plumes que ce trou peut en contenir !

Au quinzième trou, la perdrix n'a plus une seule plume et une perdrix toute nue, imaginez ce que cela peut être. Au lieu de la tuer, Père-Crabe lui dit :

— Pars ! Je te renvoie ainsi chez toi. Que l'on sache partout comment tu reconnais les bienfaits et combien tu es cruelle sous ton faux air innocent.

Tioker s'en revient chez elle. Mais tous les oiseaux s'enfuient en la voyant.

Ses propres enfants ne veulent pas la reconnaître.

La nuit elle a si froid qu'elle est obligée de creuser le sable ou la cendre des charbonnières pour y blottir son ventre frileux.

C'est pourquoi depuis, les perdrix se couchent toujours en creusant un nid dans la terre.

C'est parce que, depuis des siècles, elles songent aux trous qu'avaient creusés les petits crabes et chaque nuit le sommeil des perdrix est peuplé de terribles remords.



Leuk le lièvre trouve à qui parler



DANS ses longues randonnées Leuk le lièvre rencontre les compagnons les plus divers. Souvent il fait route avec le porc-épic. Les deux compères s'entendent fort bien pour tromper les autres et ne cherchent guère à s'opposer. Vous allez comprendre pourquoi, lorsque je vous aurai conté comment ils ont failli périr pour avoir voulu jouer au plus rusé.

Leuk se rendait aux funérailles d'un parent lorsqu'il rencontre en route Porc-Épic :

— Accompagne-moi, dit Leuk, la route sera moins longue avec un bon compagnon comme toi et tu profiteras du repas prévu en l'honneur de mon cousin défunt.

Porc-Épic n'est pas très sociable et la moindre contrariété lui fait dresser les dangereuses flèches acérées qu'il porte sur le dos. Mais il apprécie la compagnie de Leuk, solitaire comme lui et joyeux compagnon. Il accepte donc et l'accompagne pour ce lointain voyage.

À la nuit nos deux pèlerins arrivent au village. On leur offre aussitôt une case pour se reposer et dormir.

Au grand étonnement de Porc-Épic, lorsqu'on leur demande leur nom, Leuk répond :

— Mon compagnon est Porc-Épic, et moi je suis « l'Étranger ».

À l'heure du repas, comme le veut l'hospitalité sénégalaise, une fillette apporte un beau plat de couscous :

— Ma mère m'a dit d'apporter le plat de l'Étranger.

— Très bien, dit Leuk, ce plat est pour moi et il se met en devoir de le manger.

Au bout d'un moment on apporte un deuxième plat, plus gros et plus succulent encore que le premier :

— Ma mère m'a dit d'apporter le plat pour l'Étranger.

Et Leuk s'empare du plat.

Porc-Épic commence à se hérissier. Il demande :

— Es-tu bien sûr que l'on n'ait pas dit que ce plat était pour moi ?

— Ma mère m'a dit qu'il était pour l'Étranger.

Porc-Épic comprend alors que Leuk lui a joué un tour à sa façon, en disant qu'il s'appelait « l'Étranger ». Tout naturellement, les familles envoient un plat pour chacun des « étrangers » au village. Mais grâce au stratagème de Leuk ils lui sont tous destinés. Porc-Épic est de taille à rendre au Lièvre œil pour œil et dent pour dent. Il n'insiste plus et se couche dans un coin, sans manger. Leuk savoure, en même temps que les plats, la bonne farce qu'il vient de réussir et pousse la plaisanterie jusqu'à plaindre Porc-Épic :

— Mon pauvre ami ! Je ne comprends pas pourquoi l'on n'apporte rien pour toi ! Aurais-tu fait quelque affront aux villageois ?

Porc-Épic, roulé comme un oursin, ne répond pas et fait semblant de dormir paisiblement.

Leuk, alourdi par la nourriture, ne tarde pas à sombrer dans un sommeil ponctué de ronflements sonores.

Son compagnon se déroule alors silencieusement, prend le sac et le bâton de Leuk, ouvre la porte et disparaît dans la nuit. Il va dans les champs de manioc et de patates, déterrants racines et tubercules avec le bâton de Leuk, saccageant les récoltes, emplissant son sac, tout en satisfaisant sa faim.

Puis, avec les mêmes précautions, Porc-Épic rejoint la case, repose bâton et sac sous le lit de Leuk, à l'endroit même où il les avait pris. Il se recouche alors tranquillement, si bien que, lorsque le jour commence à poindre, Porc-Épic dort tranquillement, cependant que Lièvre ronfle dans la bonne fraîcheur du matin.

Les premiers villageois qui vont aux champs, poussent des cris horrifiés en voyant leurs récoltes dévastées. Jamais dans le village un acte aussi abominable n'a encore été commis. Les Anciens se réunissent et le plus sage dit :

— Personne, chez nous, ne peut avoir commis ce méfait. Force nous est de soupçonner les étrangers que nous avons reçus au village.

» Allons nous assurer qu'ils n'ont pas quitté leur chambre cette nuit. »

Les villageois frappent à la porte et pénètrent dans la case de nos deux compères :

— Étrangers, disent-ils, nos champs ont été dévastés pendant la nuit. Nous recherchons le coupable et c'est pourquoi nous venons vérifier chaque maison du village.

Porc-Épic s'indigne aussitôt :

— Comment accuser ceux que vous avez reçus chez vous ? Vous les méprisez donc beaucoup si vous les supposez capables d'un tel forfait ? Fouillez la case, si vous le voulez, mais je ne resterai pas une minute de plus dans un lieu aussi inhospitalier !

Le Chef du village hésite, prêt à s'excuser, quand il aperçoit sous le lit de Leuk, le sac et le bâton.

— Auquel de vous deux appartiennent cette canne et cette besace ?

— À moi, dit Leuk sans hésiter.

— Alors saisissez-vous de lui, s'écrie le vieillard, voilà notre voleur !

Cependant qu'on maîtrise et ligote le pauvre lièvre, le Chef montre le bâton encore plein de terre, et le sac bourré de patates douces fraîchement arrachées.

Porc-Épic se retire discrètement et prend sans plus attendre le chemin du retour.

Leuk est aussitôt amené devant les juges qui n'ont pas de peine à le confondre, malgré ses protestations :

— Qu'on lui donne cent coups de bâton, dit le juge, et qu'il disparaisse à jamais de ce village, s'il lui reste encore des jambes.

Et pan, pan, pan, les coups se mettent à pleuvoir sur le malheureux qui gémit. Il comprend que Porc-Épic s'est bien vengé et, le maudissant, il continue de protester :

— Ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste ! Je ne dois recevoir que cinquante coups, car Porc-Épic était mon complice. Il méritait la moitié de la peine !

— Il a peut-être raison, dit un juge. Mais Porc-Épic est déjà loin. Que l'on donne cent nouveaux coups à Leuk pour le compte de Porc-Épic. À charge pour Leuk de les lui rendre si jamais il le retrouve !

Et toc, et toc ! Les coups pleuvent de plus belle sur le Lièvre qui n'a jamais connu pareille humiliation.

Je vous laisse imaginer dans quel état nos villageois rendent au Lièvre une liberté dont il ne sait que faire, tant il est fourbu, claudicant, assommé, brisé, plus mort que vif.

Pourtant, après quelque repos sous la fraîcheur des feuillages où il s'est blotti, Leuk pense à son maudit compagnon. L'idée de se venger lui redonne des forces et il décide de rattraper Porc-Épic.

Au prix d'un effort extrême il le rejoint enfin et, se dissimulant, le dépasse d'un quart de lieue. Là, il reprend la route jusqu'à ce qu'il croise des forgerons :

— Bonjour, mes amis, dit Leuk, je suis un de vos frères, forgeron d'un pays lointain. Je veux vous faire un cadeau pour marquer mon passage parmi vous.

— Sois remercié, noble étranger, disent les forgerons. Mais où se trouve le cadeau dont tu parles, puisque tu marches sans bagages ?

— Mon apprenti me suit à un quart de lieue. Il porte sur lui les flèches que j'ai forgées pour vous. Prenez-les toutes, je vous les donne. Et s'il vous résiste, arrachez-les-lui de force et dites-lui : « C'est Leuk le lièvre, ton maître, qui nous a donné toutes ses flèches ! »

Et Leuk reprend sa route, remercié par les forgerons.

Lorsque le Porc-Épic arrive à son tour, les forgerons l'interpellent et l'arrêtent :

— Voilà l'apprenti, s'écrient-ils. Ton Maître Leuk nous fait cadeau de ses flèches !

Et malgré les cris de Porc-Épic, les forgerons qui sont de rudes compagnons, arrachent tous les piquants de la bestiole, la laissant nue et méconnaissable.

Le malheureux Porc-Épic comprend que Lièvre vient de se venger. Aussi il se remet courageusement en route, décidé à ne pas se laisser faire. Soulagé de son lourd vêtement, il trotte allègrement, cependant que Leuk, épuisé par l'effort qu'il vient de faire, ne tarde pas à s'asseoir au bord de la route.

Porc-Épic passe sans que Leuk le reconnaisse, tant il est devenu insignifiant et ridicule, dépouillé de son panache de piquants.

Mais Porc-Épic n'a pas pour autant perdu sa cervelle. Il arrive chez les tisserands, occupés à faire aller leurs métiers. Il les salue courtoisement, certain de ne pas être reconnu :

— Salut, Amis Tisserands ! Que la Paix soit avec vous !

— La paix seulement ! répondent les tisserands.

— Je suis un de vos frères, tisserand d'un pays lointain, et je veux vous faire un cadeau en gage de bonne amitié.

— Merci à toi, mon frère ! Mais quel cadeau peux-tu nous faire, alors que tu es nu comme un ver.

— Mon apprenti vient derrière moi et il porte sur sa tête deux navettes. Je vous les donne. Prenez-les-lui et ne craignez pas de tirer car je les ai solidement attachées.

Et Porc-Épic continue son chemin, vivement remercié par les tisserands.

Après un court repos, Leuk reprend sa marche, la tête basse, mais réconforté à l'idée du sort qu'a dû subir Porc-Épic. C'est ainsi qu'il arrive chez les tisserands qui l'entourent et sans se soucier de ses protestations, cric-crac, lui arrachent les navettes qu'il porte sur la tête, c'est-à-dire, vous l'avez deviné, les belles et longues oreilles dont Leuk est si fier !

Humilié et honteux le lièvre presse le pas, pour échapper aux regards des passants.

Au crépuscule, il rencontre son compagnon d'infortune, nu comme un ver et tremblant de froid. Il le reconnaît et sa première idée est de se jeter sur lui. Mais il a trop honte de sa tête rasée par les tisserands.

Les deux malheureux se regardent et ne peuvent retenir leurs rires, tant chacun trouve l'autre ridicule !

— Mon pauvre ami, dit Porc-Épic, nous voilà bien avancés d'avoir voulu jouer au plus rusé. Alors que nous aurions pu nous unir pour être heureux, nous nous sommes entre-déchirés.

— C'est vrai, dit Leuk, nous nous sommes montrés bien stupides. Cachons-nous sous ces buissons. Je te réchaufferai et tu panseras mes plaies.

Mais leurs malheurs n'étaient pas finis. Des chasseurs qui passaient près de là s'approchent. Lièvre, qui n'a plus d'oreilles, ne les entend pas à temps. Il se sauve dans leurs jambes et reçoit une nuée de flèches qui heureusement ne l'atteignent pas toutes. Porc-Épic ne bouge pas, mais les chiens le découvrent et comme il n'a plus d'épines, ils sont bien près de le mettre à mal. À peine a-t-il le temps de disparaître dans un terrier.

Le lendemain, avec la prudence que l'on devine, Porc-Épic sort de son trou et retrouve Leuk gémissant, couvert de flèches qui le meurtrissent. Par chance, ces flèches sont celles de Porc-Épic qui les arrache une à une et les remet en place sur son dos.

Ainsi protégé il retourne chez les tisserands et leur rachète les oreilles de Leuk, dont d'ailleurs ils n'avaient que faire.

Il fallut un grand mois aux deux compères pour panser, qui ses piquants, qui ses oreilles, et retrouver l'aspect et la vigueur d'autrefois.

Mais depuis, Leuk et Porc-Épic ne se disputent plus jamais.

Ils cherchent, chacun de leur côté, des victimes faciles et ce qu'ils protègent le plus au monde, vous l'avez deviné :

L'un ses belles épines et l'autre ses longues oreilles.



Le partage de Leuk



OUKI L'HYÈNE aimait à rôder aux alentours du palais de Gayendé le lion. Souvent elle récoltait quelque bribe du repas, les os ou les débris des pièces de gibier apportées par les courtisans. Elle se gardait d'approcher trop, craignant jusqu'à l'ombre de Gayendé.

Un jour Bouki rencontre Till le chacal, son cousin, et lui dit :

— Toi qui es plus petit que moi, tu devrais m'accompagner autour de la demeure royale. Tu pourras t'approcher plus près du lieu où se déroulent les grands festins. Je t'indiquerai les meilleurs coins et nous partagerons la pitance.

Till, comme sa cousine, ne prend même pas la peine de réfléchir si on lui parle d'un repas possible. Il accepte donc aussitôt et nos deux goulus commencent le soir même à errer autour de la demeure du Roi.

Pendant quelques jours l'affaire marche assez bien et Till, tel un chien domestique, arrive parfois jusque entre les convives. Il devient si familier qu'un jour Gayendé lui-même le voit et l'interpelle.

Till, tremblant, prend son air le plus humble et répond :

— Oncle Gayendé, je rêve depuis longtemps d'entrer à ton service. Je suis habile à dépecer le gibier. Je te servirai, toi et tes invités. Je ne demande en échange que quelques tripailles, peaux ou bas morceaux, dont je me nourris habituellement.

— Soit ! dit Gayendé, je ne vois pas d'obstacle à cela. Tu seras mon valet de table et tout ce qui sera hors des plats t'appartiendra.

Till commence alors une vie monotone et tranquille. Dépeçant bœufs, moutons et antilopes, il se réserve les entrailles et les débris.

Son zèle est exemplaire. Chaque soir il réussit à porter à Bouki, sa cousine, une part de son repas. Mais Bouki n'est pas contente.

— C'est grâce à moi, cousin Till, que tu es devenu le serviteur de Gayendé. Tu dois me payer des bons conseils que je t'ai donnés. Apporte-moi de quoi nourrir ma famille.

— Cousine Bouki, je ne puis faire plus. Pourquoi te nourrirais-je alors que tu ne travailles pas ? Si je conserve mon emploi, c'est grâce à ma bonne conduite. Je ne veux pas trahir la confiance de Gayendé.

— Alors, dis-lui que je suis sans emploi et que je veux bien me mettre à son service aux mêmes conditions que toi.

Till reste perplexe. Il craint que Bouki, par sa voracité et sa grossièreté, ne vienne jeter le trouble dans le palais de Gayendé. Cependant il sait que s'il refuse d'intercéder en sa faveur elle trouvera le moyen de ternir sa réputation auprès du Roi.

Après quelque hésitation, le Chacal accepte donc de parler au lion.

— Oncle Gayendé, dit-il, tu vois avec quel zèle je te sers, mais le service est très lourd pour moi seul, surtout lorsque tu reçois tes nombreux amis. Ma cousine Bouki est encore plus habile que moi à dépecer le gibier. Si tu le permets, je la prends avec moi.

— Soit ! dit Gayendé, mais je n'aime pas beaucoup cette vorace dans ma maison. Je la place sous ta responsabilité et tu veilles à ce qu'elle ne me vole pas.

Till rapporte la nouvelle à Bouki et lui fait beaucoup de recommandations.

— Surtout ne touche pas à la viande ! Tu peux prendre tout le reste de l'animal, mais pas la viande qui est réservée au Roi et à ses amis.

Les premiers jours tout se passe bien. Bouki se repaît d'entrailles, de peau et d'os, heureuse encore d'être chaque jour à pareille fête.

Pourtant, vous vous doutez que l'hypocrite ne peut tenir longtemps. À force de transporter ces beaux quartiers de viande rouge, l'envie lui prend d'y goûter.

D'abord elle commence à détacher des morceaux comme par maladresse. Ensuite elle laisse de plus en plus de chair autour des os. Enfin, un soir, elle commence à croquer une cuisse et lancée sur cette mauvaise pente, la goutonne dévore chaque jour sa part de viande.

Till ne tarde pas à s'en apercevoir et lui en fait l'observation :

— N'oublie pas, répond Bouki, que Gayendé te tient pour responsable de ma conduite. Si tu me fais prendre, la colère du Lion sera telle que tu seras le premier à en supporter les conséquences.

Till sait bien qu'elle a raison et il passe ses jours à trembler, dissimulant de son mieux les larcins de Bouki.

Le Roi cependant, certains jours, s'inquiète de ne pas voir sa table aussi bien garnie que de coutume et soupçonne ses domestiques.

Il appelle le Chacal, le sermonne et le menace si bien, que Till finit

par avouer avec prudence, qu'il soupçonne Bouki d'être la coupable.

Gayendé décide alors, non point de se venger, car un Roi ne se venge pas, mais de punir la coupable et s'il le faut son complice.

À quelque temps de là, Gayendé reçoit quelques courtisans chargés de le distraire. Parmi eux Golo le singe et Leuk le lièvre sont au premier rang, faisant mille tours et racontant de belles histoires.

Gayendé est de fort belle humeur. Aiguillonné par le récit des mille ruses de Leuk, il repense à ses serviteurs, et surtout à Bouki la Vorace. Il les appelle aussitôt.

Till s'avance, l'oreille au vent ; Bouki le suit, les yeux fuyants, l'air coupable avant même d'être accusée.

— Voici mes deux meilleurs serviteurs, dit Gayendé à ses courtisans. Ils n'ont pas leurs pareils pour dépecer ma viande et servir mes repas. J'ai décidé de choisir aujourd'hui quel est le plus habile.

L'assistance applaudit courtoisement et Bouki reprend courage devant ce beau compliment. Son inquiétude revient lorsque Gayendé ajoute :

— Leuk le lièvre, dont chacun connaît l'intelligence, va choisir les épreuves du concours. Certainement son choix sera des plus heureux.

Leuk s'approche du Roi et appelle Bouki. On venait d'apporter la chasse du matin : un bœuf superbe, un gros bélier, et une très petite antilope.

— Bouki, demande Leuk, tu vas nous dire comment partager ce gibier entre nous trois : Gayendé notre Roi, toi-même Bouki sa servante, et moi Leuk le lièvre, chanteur ambulante.

Bouki ne prend guère le temps de la réflexion.

— Je donne le Bœuf à mon Roi. Je prends pour moi le Bélier et à toi, qui es le plus petit, je te laisse...

Mais elle n'a pas le temps d'achever. La patte du Lion s'abat sur elle et lui brise les dents dont les éclats volent de toutes parts aux pieds de Leuk.

Bouki, hurlant de douleur, se réfugie dans l'assistance, gémissante et honteuse. Mais elle attend le tour de Till et sa réponse.

Le Chacal s'avance à son tour et Leuk l'interpelle :

— Nous attendons ta réponse, Till. J'espère qu'elle sera meilleure que celle de ta cousine.

Imaginez le pauvre Till devant le Lion. Lui qui, par nature, est déjà instable, ne cesse de bouger les pattes, les oreilles, la queue, réfléchissant, hésitant. Enfin il se décide :

— Oncle Gayendé, je pense qu'il est juste que tu aies la plus belle part ! Aussi je te donnerais le bœuf. Le bélier irait à Leuk, parce qu'il est ton invité et je garderais pour moi la plus petite part.



Le chacal s'avance à son tour.

Till a juste le temps de baisser la tête lorsque passe la griffe de Gayendé. Il s'en tire en y laissant une oreille qui, coupée au ras de la tête, vient s'aplatir aux pieds de Leuk.

Alors Gayendé, encore plein de colère, s'écrie :

— Voilà ce que valent mes serviteurs ! Mais, Leuk, toi qui poses si bien les questions, sans doute as-tu aussi une réponse ? Je serais heureux de l'entendre.

Leuk n'avait pas prévu cela. Un peu surpris il s'avance devant le Lion. Quelques courtisans ricanent. Bouki et Till se réjouissent.

« Ah ! Ah ! pensent-ils. Voilà enfin une compensation à nos malheurs. Souhaitons que Leuk y laisse les deux oreilles ! »

Vous savez que la cervelle de Leuk travaille très vite ; aussi, presque sans hésiter, il s'incline devant Gayendé et répond :

— Oncle Gayendé, mon bon Roi, je pense que le Bœuf est pour toi puisque tu es le plus noble d'entre nous. Le Bélier, je te l'accorde également car tu es le plus puissant Seigneur de la Brousse. Cette petite antilope, je pense qu'elle te revient aussi car tu es le plus juste et le meilleur des monarques.

Gayendé redresse la tête, heureux et satisfait. Regardant Leuk avec tendresse il lui dit :

— Je vois que tu es vraiment le plus intelligent de mes sujets. Mais, dis-moi, quels sont les Maîtres qui t'ont enseigné à si bien partager ?

Leuk le lièvre alors s'incline et répond :

— Sire, les deux Maîtres qui m'ont inspiré ma réponse, j'ai reçu ici même leur enseignement ce sont les dents de l'hyène et l'oreille du chacal !

Gayendé rit encore, dit-on, de cette bonne histoire.

Le conte ne dit pas si les dents de Bouki et l'oreille de Till ont repoussé.

Depuis vous pouvez voir, dans la brousse, Till le chacal perpétuellement inquiet. Et Bouki l'hyène, si vous l'avez entendue ricaner, vous savez alors que son rire n'est pas gai, comme celui d'Oncle-Gayendé, le puissant roi de la Brousse.

Quant à Leuk, comptez sur lui pour protéger en toutes circonstances ses longues et précieuses oreilles.



Bouki, Leuk et l'Âne savant



UTREFOIS, dans notre vieux Sénégal, les travailleurs étaient divisés en castes, dont chacune avait ses coutumes, ses droits et ses interdits. Parmi ces castes qui subsistent encore sous certains aspects, celle des Laobés est l'une des plus sympathiques. Les Laobés sont les artisans du bois ; à partir de l'arbre qu'ils abattent avec adresse, ils fabriquent tout ce qui est en bois ; le manche de l'outil, comme le pilon et le mortier, la statuette comme le tabouret ou la tablette à repasser les étoffes. Si bien qu'il n'est pas une famille qui n'ait à faire aux Laobés, pas un geste journalier où l'objet fabriqué par eux n'intervienne. À courir la forêt, à étudier les veines du bois, à décorer avec patience leurs œuvres, les Laobés deviennent forcément pacifiques, doux, réfléchis et tranquilles.

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que Bouki, l'infâme Bouki l'hyène, les ait choisis pour victimes ?

Rassurez-vous, ce n'est pas aux Laobés eux-mêmes qu'elle s'est attaquée, car elle connaît l'adresse de leur hache et la vigueur de leurs bras, mais à leurs meilleurs compagnons, les petits ânes gris qui toujours les accompagnent. Les petits ânes des Laobés sont les plus jolis du monde. Tout petits, ils ont un pelage gris-perle avec au milieu du flanc une bande noire luisante. Ils transportent le bois et les objets fabriqués. Peut-être aussi, compagnons silencieux, ont-ils des conversations secrètes avec leurs maîtres.

Or donc, voilà qu'un matin, il manque un âne dans le village des Laobés. On ne s'inquiète pas encore : un âne peut se perdre, mourir de maladie ou de vieillesse. Mais la nuit suivante un autre âne disparaît

et ainsi chaque jour de la semaine. Inutile de vous dire que les Laobés s'interrogent.

Mais, comme je vous l'ai dit, ils sont gens pacifiques et fatalistes. Ils continuent leur vie habituelle, vont et viennent, parlant de leurs malheurs en se rencontrant sur les sentiers qui mènent au bois. Tant et si bien que Leuk le lièvre, qui laisse toujours traîner ses oreilles entre les euphorbes, entend le récit de cette malédiction nouvelle : la disparition des petits ânes gris.

Vous savez que Leuk a pour les ânes une affection particulière, à cause de leurs longues oreilles semblables aux siennes. Leuk aime aussi les Laobés, hommes pacifiques entre tous.

« Voilà, se dit-il, une histoire qui ne me paraît pas claire. Mes pauvres amis – et il pense à la fois aux ânes et aux Laobés – mes pauvres amis vont laisser courir l'auteur de ces méfaits. Je vais essayer de les aider. »

Leuk va donc trouver les Laobés et leur offre ses services.

Dès la nuit suivante, il surveille les abords du village où les ânes ont coutume de dormir, debout sur leurs quatre pattes, prêts à braire en regardant la lune. Cette surveillance est un plaisir pour Leuk, toujours éveillé, actif toute la nuit et somnolent le jour dans sa retraite.

Au milieu de la nuit, Leuk entrevoit une ombre silencieuse. Il ne peut se tromper sur la silhouette de Bouki, haute de l'avant, basse du derrière. La vorace avance sans bruit vers un petit ânon endormi et crac, elle l'égorge, le charge sur son dos et s'en va.

Leuk la suit silencieusement. Bouki arrive à sa demeure, bien cachée sous le couvert de la forêt. Elle dépose l'ânon dans la cour au milieu des cris joyeux de ses enfants.

« Laissons celui-ci pour demain, dit Bouki. Il nous reste encore de la viande des jours précédents. Les ânes des Laobés ne dureront pas toujours et je m'étonne même qu'ils ne les protègent pas plus ! »

Leuk s'en retourne au village et raconte ce qu'il a vu et entendu. Les Laobés sont furieux :

— Comment ! Cette sale bête est la coupable, alors que nous pensions tous qu'un mauvais génie de la forêt nous enlevait nos ânes pour se venger des coups portés à ses arbres.

— Allons tout de suite l'assommer à coups de gourdins !

— Calmez-vous, amis Laobés, dit Leuk. Vos gourdins ne serviraient à rien, car Bouki s'enfuirait à votre approche. Écoutez-moi plutôt.

Et Leuk expose minutieusement son plan. Il faut d'abord rassembler les ânes entre les cases, au centre du village et monter bonne garde. Bouki n'approchera pas. Pour se saisir de Bouki, c'est une autre affaire. Il faut faire confiance à Leuk qui a un plan secret.

— Ce qu'il me faudrait seulement, dit-il, c'est un âne savant, un âne intelligent qui puisse jouer le rôle que j'ai imaginé.

— On dit qu'au village des Forgerons, il existe un âne sorcier. Peut-être nous le prêtera-t-on ?

Leuk se met en route avec les anciens du village. Ils se rendent au village des Forgerons. Effectivement, ils ont un âne remarquable, qui comprend tout ce qu'on lui dit. Mais ils hésitent à le prêter, car ils le considèrent comme un des leurs, tant il est intelligent. Devant l'insistance de Leuk, ils consentent pourtant à le céder.

Leuk emmène donc l'âne, qui est grand et fort, ce qui convient particulièrement, vous allez comprendre pourquoi.

Le lièvre parle très bien la langue des ânes et il explique à son compagnon ce qu'il attend de lui.

— Cela me paraît dangereux, dit l'âne savant, mais pour venger mes petits frères je veux bien accepter le risque. Je te donne mon accord.

À la nuit tombée, tous les ânes des Laobés sont rentrés dans le village et des hommes montent la garde un peu partout.

Leuk et l'âne savant disparaissent, sans que l'on sache où ils sont partis.

Bouki arrive comme d'habitude aux abords du village et s'apprête à faire sa chasse coutumière.

Quelle surprise ! Pas un seul âne en vue. Elle a beau rôder, tourner, dresser les oreilles, écarquiller les yeux, seule lui parvient l'odeur des ânes.

Elle s'enhardit, s'avance vers le village, mais son regard perçant décèle les silhouettes des gardiens.

Pas un arbre, pas une clôture qui n'abrite quelque solide gourdin prêt à frapper.

Bouki se cache dans un buisson, espérant toujours que les hommes se lasseront, qu'un âne s'échappera, mais la garde est parfaite.

L'Hyène voit avec inquiétude la nuit s'avancer. Le ventre creux, la rage au cœur, l'écume aux lèvres, elle se dirige vers sa case en pestant contre sa famille :

— Et dire que mes gloutons de fils ont achevé toute la viande, malgré mes conseils. Et maintenant je n'ai rien à me mettre moi-même sous la dent ! Mais je vais donner des ordres, et désormais ils ne mangeront qu'une petite part de ma chasse.

Bouki arrive près de sa case. Ses enfants dorment et tout est obscur. À peine un faible rayon de lune éclaire-t-il la cour.

En franchissant la clôture, Bouki ne peut réprimer un cri d'étonnement. Est-ce bien vrai ? La faim et la fatigue ne lui donnent-elles pas quelque mirage ?

Là, devant elle, au milieu de la cour, un bel âne mort est étendu. Et quel âne ! Énorme, dodu à souhait, luisant et magnifique.

Les petits de Bouki, entendant leur mère arriver, se précipitent dans la cour et restent stupéfaits :

— Comment as-tu pu porter pareil fardeau !

Bouki prend avantage de la situation et raconte à ses enfants son exploit. Mais elle ne manque pas d'ajouter :

— Que personne d'autre que moi ne touche à cet âne. J'ai eu assez de mal à le porter et vous avez tous trop mangé la nuit dernière. J'ai besoin de reprendre des forces pour demain après un tel effort.

Imaginez les cris des enfants qui tous veulent leur part. Bouki a bien du mal à les contenir, car ils sont déjà grands et forts.

À ce moment on entend une voix venue du champ voisin :

*« Le gros âne gris
est seulement à Bouki
C'est elle qui l'a chassé.
C'est elle qui l'a tué.
C'est elle qui l'a porté.
C'est elle qui doit le manger ! »*

— Qui es-tu, demande Bouki, toi qui parles si bien, avec tant de sagesse et de talent ?

— Je suis le génie des Bois, répond la voix. J'ai voulu récompenser Bouki pour sa hardiesse et sa force. Attention, Bouki, ne laisse pas tes petits toucher à l'âne. Toi seule dois le dévorer en entier.

Vous avez compris, bien sûr, que le génie des Bois n'est autre que l'ami Leuk caché dans les hautes herbes et que la chasse miraculeuse, c'est notre âne savant qui fait le mort à la perfection.

Leuk a peur qu'un enfant de Bouki morde le faux cadavre et découvre ainsi le stratagème. Aussi il s'empresse de prodiguer ses conseils.

— Bouki, j'ai accordé hier à Gayendé le lion lui-même un bœuf parmi les plus beaux. Tu es la deuxième à profiter de mes largesses. Mais attention à tes petits. Gayendé, pour manger seul son bœuf, s'est fait attacher sur son dos, ainsi il l'a dévoré sans que personne n'y puisse toucher, ni la lionne, ni les lionceaux. Quand il n'est plus rien resté du bœuf, les liens se sont défaits d'eux-mêmes. Je te conseille d'en faire autant.

Bouki, de plus en plus affamée, est disposée à suivre un aussi bon conseil. Elle fait rentrer tous ses enfants, boucle les portes de la case et ne conserve avec elle que la plus douce de ses filles.

Comme l'a conseillé Leuk, elle se fait attacher sur le dos de l'âne par sa fille restée avec elle.

— Bon ! se dit-elle, flairant le cou encore chaud de l'âne, voilà une belle nuit qui s'annonce.

Mais, à peine le dernier nœud bien serré, hop, voilà notre âne qui se lève, sort de la cour, et détale à vive allure dans la nuit.

Leuk trotte à distance, sans se découvrir. Vous devinez la direction que prend l'âne : il fonce vers le village des Laobés.

L'aube n'est pas encore apparue que les villageois stupéfaits voient arriver cet étrange équipage.

On détache Bouki, on l'amarre solidement entre deux piquets au centre de la place.

Et il n'est pas un homme, pas une femme, pas un enfant, qui n'arrive pour asséner quelques coups à l'ignoble bête.

Les petits ânes gris ne lui ménagent ni leurs ruades, ni leurs coups de dents.

L'âne savant, vous le pensez, est reparti chargé de sacs de mil et les Laobés lui ont fabriqué la plus belle mangeoire qui se puisse imaginer.

Leuk, depuis ce jour, vit autour du village des Laobés où on laisse traîner pour lui quelques épis.

Quant à Bouki, l'échine basse, elle ne se hasarde guère à proximité de ces lieux dont elle garde le plus cuisant souvenir.

Le champ de Landing



L y a bien, bien longtemps, au fond de la Casamance, vivait un pauvre paysan du nom de Landing, qui n'avait pas de terres à cultiver.

Il ne restait, loin du village, qu'une forêt broussailleuse encore libre, mais on la disait propriété des génies et des djinns, qui interdisaient à quiconque d'y pénétrer.

Landing, poussé par la misère et le désespoir, rassemble un jour ses amis et leur dit :

— Je vais aller débrousser la forêt des Djinns, afin d'avoir un champ pour nourrir ma famille, et ne plus vivre de votre charité. Quelqu'un veut-il venir m'aider ?

— Nous ne t'aiderons pas à faire cette folie. Les génies de la forêt n'ont jamais permis à qui que ce soit de toucher à leurs biens. Ils te feront mourir, toi et les tiens. Nous préférons te nourrir, plutôt que de t'aider dans ce projet insensé.

— Eh bien ! j'irai seul avec mon jeune fils, dit cet homme courageux. Je préfère mourir en me battant, que de vivre dans la honte !

Dès le lendemain Landing tient sa promesse. Il prend son coupe-coupe, sa cognée et sa *daba* et le voilà parti vers la forêt.

À peine donne-t-il résolument le premier coup de hache, qu'il voit apparaître une sorte de petit diable, moitié rouge, moitié noir, avec sur le front une corne d'antilope et, traînant derrière lui, une queue semblable à celle d'un singe.

— Que viens-tu faire ici ? demande le Djinn.

— Je viens débrousser un morceau de cette forêt, pour avoir un champ capable de nourrir ma famille.

— Sais-tu que cette forêt nous appartient ?

— Oui, je le sais, mais il n'y a plus aucune terre disponible, et c'est ma seule chance de ne pas mourir de faim.

— Nous connaissons beaucoup d'autres manières de te faire mourir.

— Tant pis ! J'aurai au moins essayé de lutter.

Le diable reste un moment interdit devant un tel aplomb, puis il dit :

— Ton courage me plaît. Tu es le premier homme que je vois nous affronter avec cette crânerie. Je te laisse ta chance. Mais nous ne te laisserons jamais agir seul. Nous t'aiderons dans tout ce que tu feras.

Aussitôt une nuée de diables surgit de tous les points de la forêt. Il en sort des termitières, des arbres creux, des trous de rats, des feuilles et des sources.

À peine Landing a-t-il donné un coup de hache que cent diables donnent cent coups de haches, faisant voler cent éclats. Et les arbres sont abattus, débités. Le soir Landing fait un gros fagot qu'il charge sur sa tête pour l'apporter à sa femme. En arrivant près de sa case, il trouve cent fagots déjà empilés.

Ses amis l'attendent et sont obligés de croire son récit, devant cette preuve de l'aide apportée par les diables. Mais le plus vieux ne partage pas la joie des autres :

— Landing, les Diables sont ainsi appelés parce qu'ils connaissent toutes les diableries. Peut-être s'amuse-t-ils de toi. Tiens-toi sur tes gardes. Tant que le mil n'est pas récolté, ce n'est pas pour toi que les diables travaillent.

Le lendemain, l'homme repart au champ. Il ne voit personne et se met au travail. Il prend sa daba et arrache les broussailles. Aussitôt cent petits diables, armés de cent dabas, se mettent à débroussailler à qui mieux mieux, si bien que le soir le champ n'est plus qu'un amas de branches et de racines.

Landing se réjouit à nouveau devant ses amis de plus en plus étonnés. Seul l'Ancien répète son conseil de la veille :

— Tant que ton mil n'est pas au grenier, tu risques de travailler pour les diables. Qui a le diable pour ami ne doit dormir que d'un œil.

Le jour suivant, l'homme fait un tas de broussailles et y met le feu, afin d'enrichir le sol avec les cendres.

Comme les jours précédents, cent diables se précipitent avec leurs fourches, et bientôt cent tas de broussailles sont devenus cent foyers, tant et si bien que le soir le champ est dénudé, couvert d'une couche de cendre, prêt à la culture.

Landing a le plus beau champ du village et rit dans sa barbe de la peur éprouvée par ses amis. Mais le Vieux Sage ne désarme pas :

— Landing, mon ami, quand le mil sera dans ton grenier, je

reconnaîtrai mes torts. Mais seulement quand le mil sera dans ton grenier.

À quelques jours de là, les premières pluies viennent annoncer le début des semailles.

Landing rejoint son champ, suivi de sa femme portant sur la tête une immense calebasse de graines. Landing fait un trou, sa femme y jette trois graines. Aussitôt cent diables surgissent, suivis de cent diablesses. Et chaque fois que Landing fait un trou, chaque fois que sa femme jette trois graines, cent diables font aussitôt cent trous et cent diablesses y jettent des graines.

En une heure le champ est semé et Landing revient avant tout le monde au village.

— J'ai cent domestiques dans mon champ. L'an prochain j'étendrai mes cultures.

— Landing, mon ami, dit l'Ancien, attend d'avoir mangé le mil de cette année avant d'annoncer ce que tu feras l'année prochaine !

Cependant les pluies se succèdent, le mil germe, pousse à merveille. Qu'il s'agisse de sarcler, ou de désherber, dès que Landing donne un coup de pioche, cent diables surgissent et sarclent ou désherbent à qui mieux mieux.

La confiance de l'heureux paysan est totale.

« Ces Djinnns, dit-il, sont de bons génies et je ferai tout pour qu'on les honore davantage. »

Mais toujours le Vieux Sage répète en écho :

— Tant que le mil n'est pas au grenier, il est trop tôt pour remercier.

Le temps est enfin venu où le panache des épis fait courber les têtes alourdies de chaque tige. Les oiseaux envahissent le champ. Landing envoie son jeune fils pour protéger la récolte. Perché sur un mirador, l'enfant fabrique une fronde et pan, lâche une première pierre sur les oiseaux.

Instantanément les cent diables apparaissent, chacun appelle ses dix enfants si bien que mille diabolins, tirant sur mille frondes, abattent en quelques minutes tous les oiseaux du pays, protégeant ainsi les épis de Landing.

Les jours suivants, tous les oiseaux étant morts, l'enfant s'ennuie, et comme tout enfant qui s'ennuie, il songe à confectionner une flûte. Il coupe une belle tige de mil et choisissant la partie la plus droite, il en fait une flûte à trois tons et la porte à sa bouche pour jouer.

Vous devinez la suite.

Cent diables, cent diablesses et leurs mille diabolins se jettent sur le champ, coupent les tiges pour en faire des flûtes et commencent, au milieu du champ ravagé, le plus diabolique concert qui se puisse entendre.



Au milieu du champ ravagé, le plus diabolique concert qui se puisse entendre...

Alerté par ce vacarme infernal, Landing et les villageois arrivent au champ. Devant un tel spectacle, le paysan comprend l'erreur de son fils :

— Maudit enfant ! s'écrie-t-il, tu as perdu toute notre récolte.

Il prend un bâton et se met à frapper son fils. Aussitôt cent diables avec leurs cent bâtons tapent à qui mieux mieux sur l'enfant.

Les villageois veulent intervenir, mais aussitôt le champ est transformé en brasier. Chacun a juste le temps de se sauver. Diables, diablesses et diabolins disparaissent et l'on n'entend plus qu'un lointain son de flûte.

Quant à Landing, sur le chemin du retour, portant son fils à demi mort, il lui semble entendre les sages paroles de l'Ancien :

— Landing, tant que le mil n'est pas au grenier, tu ne sais pas pour qui travaillent les Diables !

C'est pourquoi vous trouvez encore en Casamance des forêts qui n'ont jamais été défrichées.

Pour les cultiver, il faudrait avoir les Diables de son côté.

Mais qui traite avec les Diables n'a pas besoin de cultiver.

Leuk guérit le Fils du Lion



L y avait grande consternation autour de l'ancre de Gayendé le lion. Les courtisans entraient et sortaient avec des mines consternées. Till le chacal, en blouse d'infirmier, s'affairait, sautillant de sa démarche inquiète. Lèpe-Lèpe le papillon voletait de l'un à l'autre, apportant la mauvaise nouvelle :

— Le fils du Roi est malade ! Le fils du Roi va mourir !

Même Leber, l'hippopotame, était sorti des profondeurs de son fleuve pour venir aux nouvelles. Diamala, la girafe, connue pour son expérience et sa sagesse, avait été appelée en consultation.

Le fils aîné de Gayendé, Maître incontesté de la brousse, celui qui devait lui succéder, était au plus mal. Il dépérissait chaque jour sans que rien ne puisse le guérir. On avait fait venir les plus grands sorciers de la Gambie et même de Guinée, mais aucun n'avait pu conjurer le mauvais sort.

Inutile de vous dire que le Roi était d'une humeur exécrationnelle. Sous le moindre prétexte ses rugissements faisaient trembler la savane et sa griffe partait avec facilité vers les imprudents. Aussi, lorsque l'on annonça que le Roi tiendrait une grande assemblée pour chercher un remède efficace à la langueur de son fils, tous les animaux de la brousse furent-ils saisis d'inquiétude.

Bouki l'hyène, la plus lâche des bêtes de la savane, la plus méchante aussi, se promit de faire toutes les bassesses nécessaires pour s'attirer les faveurs de Gayendé.

Le grand jour venu, le Lion s'assied sur son trône doré. Près de lui se

tiennent ses lieutenants : Téné la panthère, Sègue le léopard, Marne Gneye l'éléphant... À distance respectueuse se blottit M'Bill la biche tremblante.

Le Lion demande à chacun s'il connaît un remède pour la maladie de langueur. Bouki s'aperçoit alors que Leuk le lièvre est absent. Aussitôt elle pense que l'occasion est excellente de lui jouer un mauvais tour et de se venger enfin de ses ruses :

— Oncle Gayendé, dit Bouki d'un ton courtois qui ne lui est guère habituel, as-tu remarqué l'absence de Leuk ? Cet insolent ne s'est même pas dérangé alors que ton fils est mourant...

Hodiok, l'écureuil, intervient timidement :

— Leuk était en voyage dans les plaines du Sine. Il est certainement en route...

— Pas du tout, réplique Bouki. Il s'est bien gardé de venir. Car il connaît tout comme moi le remède qui peut sauver le malade...

— Parle, Bouki, rugit Gayendé, si tu ne veux pas que je t'arrache les oreilles. Qu'avons-nous besoin de Leuk, puisque toi-même connais le remède ?

— C'est que, dit Bouki en s'étranglant de peur, nous avons besoin de lui.

» Nous étions ensemble la nuit dernière lorsque nous avons rencontré un vieux sorcier infirme. Comme il se disait grand guérisseur, je lui ai aussitôt demandé comment soigner le fils du Roi. Le remède qu'il a ordonné est des plus simples : il suffit de lui appliquer sur le front du sang de lièvre encore chaud ! Tu comprends maintenant pourquoi Leuk s'est bien gardé de venir à cette assemblée ! »

— Vite !... rugit Gayendé, que tout ce qui court, vole ou rampe dans la brousse, parte à la recherche de Leuk et qu'il me soit amené.

Mais Hodiok n'avait pas perdu son temps. Vite il avait envoyé Vègne la mouche, à la recherche de Leuk. Et Vègne l'avait trouvé, endormi sous un buisson, comme tous les lièvres pendant le jour.

Vègne avait bourdonné dans son oreille :

— Vite, vite, ami Leuk... Viens à la grande assemblée du Roi... La sinistre Bouki est en train de te trahir...

Si bien qu'à l'instant où les animaux allaient se mettre en chasse, voici notre ami Leuk, son petit sac à l'épaule, qui se présente devant Gayendé :

— Que se passe-t-il ? demande Leuk...

— Vite, vite, s'écrie Bouki, égorgeons cet animal et sauvons le fils du Roi.

— Un instant, dit Gayendé... Je veux d'abord savoir pourquoi ce misérable arrive si tard alors qu'il savait comment guérir mon enfant.

— Sire, répond doucement le Lièvre, j'ai dû faire un détour chez le

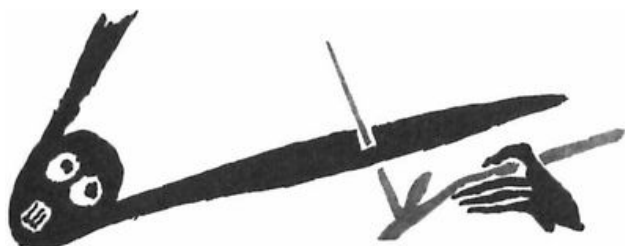
vieux Sorcier dont vous a parlé Bouki, afin de m'assurer de la manière dont il fallait appliquer le remède. Je suis maintenant bien renseigné et j'ajoute que Bouki ne vous a pas tout dit.

— Explique-toi ! rugit Gayendé.

— Sire, il est vrai, comme l'a dit Bouki, qu'il faut utiliser le sang frais du Lièvre, mais quelques gouttes suffisent. Seulement, ce qui est important, et qu'a bien sûr oublié l'affreuse bête, c'est qu'il faut d'abord enduire le front du lionceau avec la cervelle fumante de l'Hyène, simplement arrosée du sang du Lièvre.

Aussitôt les animaux, qui tous détestent Bouki, se jettent sur elle, l'assomment proprement ; Leber l'hippopotame lui fait éclater la tête d'un coup de pied. Till le chacal retire la cervelle. Alors Leuk, pompeusement et avec un courage dont nul ne le croyait capable, prend une longue épine et se pique l'oreille de part en part, arrosant de son sang la cervelle de Bouki.

Est-ce le hasard ? Est-ce parce que le remède était bon ? Est-ce parce que la mort de l'Hyène avait apaisé les Dieux ? En tout cas, le fils de Gayendé guérit et Leuk devint son meilleur ami. Depuis ce jour on n'a jamais vu un Lion s'attaquer à un Lièvre.



Bouki rossée par les aveugles



E toutes les victimes de Leuk, le Lièvre sénégalais, Bouki l'hyène est la plus stupide, la plus antipathique. Bouki a été rossée tant de fois, tant de fois les bâtons des villageois se sont abattus sur elle, que son arrière-train est plus bas que le reste de son corps, et qu'elle avance furtivement, toujours prête à recevoir les coups que lui valent ses nombreux méfaits.

Comment, me direz-vous, ne se méfie-t-elle pas du Lièvre, alors qu'il a réussi tant de fois à la tromper ? C'est d'abord parce que Bouki est si vorace, si goulue, toujours si affamée, qu'elle est prête à suivre quiconque lui parle de mangeaille. C'est aussi, ne l'oubliez pas, parce que Leuk est le plus rusé des rusés et qu'il varie à l'infini ses stratagèmes.

Un jour donc, Leuk se promène au crépuscule, à l'heure où la brise du soir courbe vers lui les longues graminées savoureuses et, silencieux comme d'ordinaire, il tend ses longues oreilles, épiant le moindre bruit.

Soudain il aperçoit un aveugle tâtant de son bâton le flanc d'un énorme baobab et il l'entend qui murmure : « Baobab, ouvre-toi ! » Le baobab s'ouvre, l'aveugle disparaît par l'ouverture. Leuk tend les oreilles et il entend du fond de l'arbre la voix qui reprend : « Baobab, referme-toi ! », et le baobab se referme.

Je vous ai dit que Leuk est craintif, mais il est aussi curieux, et la curiosité l'emporte souvent sur la peur. Il reste donc en observation à proximité du baobab, debout sur une termitière, encore hésitant mais dévoré de curiosité. Dès que la nuit est tombée, Leuk, son bâton à la

main, se dirige vers le baobab. Il le touche prudemment du bout de sa canne en disant : « Baobab ! ouvre-toi ! » Et voilà le gros arbre qui s'entrouvre. Leuk se glisse dans l'entrée et que voit-il ? Autour d'une grande natte neuf aveugles, petits et grands, mangent dans un immense plat un excellent couscous dont l'odeur lui fait frissonner les moustaches.

Le Chef des aveugles dit :

« Prends place, mon frère, et apaise ta faim »

Leuk se ressaisit et dit dans un souffle :

— Baobab, referme-toi !

Le baobab se referme. Leuk s'assied discrètement et satisfait son appétit.

Le repas fini, un aveugle se lève, frappe l'arbre de son bâton :

— Baobab, ouvre-toi !

Les aveugles sortent un à un. Leuk se glisse parmi eux et disparaît dans la brousse.

Or, un vent de sable ayant desséché le pays, ce n'était partout que sécheresse et désolation. Les hommes et les animaux erraient à la recherche d'eau et de nourriture, maigres, faméliques, efflanqués.

Leuk chaque soir rejoignait les aveugles, mangeait discrètement, s'éclipsait sans un mot. Si bien qu'il restait vif, alerte, joyeux, le poil luisant, la moustache agressive, l'œil vif, le jarret puissant, au milieu d'un peuple décharné, triste et sans force.

Ce qui devait arriver, arriva. Bouki l'hyène, Bouki la vorace, souffrait plus que toute autre de la famine générale. Voyant le lièvre si heureux, elle le soupçonne de manger secrètement :

— Leuk, mon bon ami, aie pitié de ma famille. Dis-moi ton secret pour rester en si belle condition.

Leuk n'est pas insensible à la pitié. Au fond, se dit-il, il y a bien chez les aveugles de la nourriture pour Bouki ! Cela ne me coûte rien et je puis l'en faire profiter.

Donc le soir venu Leuk va chercher Bouki et lui dit :

— Je vais te faire partager le repas des aveugles. Mais, attention ! ne dis pas un mot, sois discrète et silencieuse, sinon ils s'apercevront de notre présence.

— Sois tranquille, répond Bouki, j'ai assez faim pour pouvoir manger plusieurs heures sans parler. Allons vite !

Leuk eut beaucoup de peine à faire patienter l'Hyène jusqu'à la nuit.

Voici nos deux compères devant l'arbre :

— « Baobab, ouvre-toi ! » murmure Leuk aussi bas qu'il peut. Mais si Bouki est stupide, elle n'est pas sourde.

Bouki s'installe auprès de Leuk, mange lentement sous les regards du Lièvre qui modère sa voracité.

Tout se passe bien et à l'issue du repas, le baobab s'ouvre sur ses

occupants. Bouki s'en prend alors à Leuk !

— Tu ne me laisses pas manger à ma faim. J'aurais pu manger deux fois plus et les aveugles ne se seraient rendu compte de rien !

— Bouki, répond Leuk, ta gourmandise te perdra. N'oublie pas que les aveugles sont subtils et que la moindre faute peut les alerter. Écoute-moi. Mange à leur rythme, en silence et discrètement.

Or, un soir, Leuk étant parti voir son cousin le Rat-Palmiste, dans une plantation de rôniers du Baol, Bouki se retrouve seule. Mais Bouki, comme je vous l'ai dit, a l'oreille fine.

Elle arrive donc devant le baobab et dit de sa voix rugueuse :

— « Baobab, ouvre-toi ! »

Le baobab hésite un peu, puis il s'ouvre précautionneusement.

Bouki entre, pose son bâton, s'installe près du plat.

Mais Leuk n'est plus là pour modérer la bête famélique et vorace. Et Bouki plonge sans arrêt dans le plat, grattant ses griffes sur le fond, et clap, clap, on entend claquer ses mâchoires, et gloum-glou, on entend sa gorge déglutir. Le Père-Aveugle tend l'oreille et murmure à son voisin :

— Il y a un étranger parmi nous !

Et il donne l'ordre d'arrêter le repas.

Mais vous pensez, bien que Bouki est trop lancée pour obéir. Et de gratter, et de mastiquer et d'avalier, en se disant :

— Qui peut me voir, puisque tous sont aveugles ?

Mais les aveugles, comme on le sait, entendent clair. Ils ont vite fait de sauter sur les gourdins et pif, paf, sur la gloutonne, qui s'étrangle en fuyant vers la porte.

— Baobab, ouvre-toi ! hurle Bouki.

Le baobab s'ouvre, mais comme elle s'y engage, le Père-Aveugle commande :

— Baobab, referme-toi !

Et Bouki reste coincée dans la fente, la tête dehors mais le derrière à l'intérieur. Et les aveugles de taper de bon cœur, guidés par les gémissements de l'Hyène.

Heureusement Leuk, rentré de voyage, entend les lugubres hurlements. Bouki délivrée s'en va, la fesse encore plus basse et plus triste que de coutume.

Quant à Leuk, il n'a pas manqué de se réjouir de l'aventure de Bouki, sa victime préférée.

Mais ni l'un, ni l'autre ne sont plus jamais revenus chez les aveugles.



Les fausses funérailles de Bouki



CETTE année-là Bouki l'hyène, contrairement à ses habitudes, a décidé de cultiver un champ, comme tous ses voisins. Mais elle ne connaît pas grand-chose aux travaux de la terre, aussi va-t-elle trouver Leuk le lièvre, Leuk le savant et lui dit :

— Si tu veux m'aider à choisir le terrain, me conseiller sur les travaux et les cultures, je suis décidée à labourer, semer, planter, cultiver le plus beau champ du village. J'en ai assez d'être obligée de quémander ou de voler quand vient le temps des récoltes.

— Voilà une très bonne idée, cousine Bouki. Il est heureux que tu te décides à faire comme tout le monde. Si tu veux je puis t'aider, à condition que tu fasses les gros travaux. Naturellement j'aurai la moitié de la récolte.

— Si tu veux, répond l'Hyène, le travail ne m'effraie pas et j'ai besoin de tes conseils.

Quand arrive la saison favorable, c'est-à-dire un peu avant les pluies, Leuk vient chercher Bouki. Il l'emmène dans une vaste plaine et lui dit :

— Ici la terre est à qui l'exploite. Tu peux cultiver un champ, aussi grand soit-il. Cette semaine tu vas défricher, couper les buissons, les mettre en tas et les brûler. Moi je répandrai la cendre afin d'engraisser le sol.

Bouki se met avec ardeur au travail et le champ des deux amis est le mieux débroussaillé, le mieux labouré, le plus uni, le plus net de tous les champs du village. Dès que tombe la première pluie, Bouki et Leuk, plantent du *manioc* et des *patates douces*, sèment l'arachide et le

gombo.

Et leur champ est le mieux planté, celui qui reçoit les meilleures graines, les meilleures boutures, les plus beaux tubercules.

Aussi, le mois suivant, le champ des deux amis fait-il l'admiration de tout le pays. On vient voir les plants de manioc dont les hautes tiges sont bien alignées. Les patates recouvrent le sable de leurs tiges rampantes. Les courges commencent à se nouer à l'abri des énormes feuilles. L'arachide semée en lignes est soigneusement désherbée. Bouki, fière de son champ, pense à la récolte prochaine et aux bons repas qu'elle va faire. Leuk de son côté commence à songer aux précautions qu'il devra prendre quand arrivera le difficile moment du partage.

Les pluies se succèdent, puis s'espacent. Sous une chaleur pesante, *l'hivernage* touche à sa fin. On récolte d'abord les gombos et Bouki n'attache guère d'importance à la cueillette. Les courges ne posent guère de problèmes et même l'arachide est partagée sans que de graves conflits surgissent.

Mais il reste en terre les patates et surtout les belles racines du manioc. Bouki toujours vorace songe à ces centaines de racines et de tubercules et commence à trouver injuste le partage prévu :

— Leuk, dit-elle, tu n'as fait que parler et trotter, alors que je défrichais et labourais. Ce n'est pas la cendre que tu as répandue qui t'a beaucoup fatigué ! Aussi je pense que la plus grosse part de la récolte restante doit me revenir !

— Pas du tout, dit Leuk ! Sans moi tu n'aurais rien récolté et mes conseils valent mieux que ton travail. C'est au contraire moi qui devrais avoir plus de la moitié du manioc.

Enfin jour après jour, les discussions deviennent plus orageuses, la surveillance plus active, chacun cherchant à duper l'autre. Bouki, vous le savez, n'est pas des plus subtiles, pourtant elle imagine une ruse qui faillit bien réussir.

Alors que le champ était près d'être récolté, l'Hyène arrive un soir à sa case, se tordant de douleur. Ses enfants s'inquiètent et se pressent autour d'elle :

— Mes pauvres enfants, dit-elle, mes chers orphelins, je vais mourir ! J'ai mangé la charogne d'une bête empoisonnée. Un chasseur a dû la tuer avec une flèche enduite de poison. Je sens ma vie s'en aller.

Les petits de l'Hyène se mettent à pleurer, et Bouki continue de plus belle, se tordant et gémissant.

— Si je meurs avant que mon ami Leuk n'arrive, dites-lui que je lui donne la récolte de manioc. Je sais qu'il ne vous oubliera pas. Je n'y mets qu'une condition, c'est que l'on m'enterre dans notre champ où j'ai tant travaillé.

Leuk apprend en rentrant au village que Bouki est mourante, empoisonnée par une bête dévorée dans la journée. Cette nouvelle ne l'étonne pas trop. Il connaît la voracité de Bouki et son peu de précautions dès qu'il s'agit de manger. Déjà il escompte en son esprit tout le bénéfice qu'il tirera de cette mort providentielle.

Aussi est-ce l'oreille basse, l'air contrit, mais le cœur léger qu'il va faire une visite à son associée.

Dès qu'il entre dans la cour, il comprend, en voyant le village assemblé, que Bouki est partie pour l'autre monde.

Il entre, gémissant et pleurant :

— Bouki, mon associée, ma chère compagne ! Toi qui as tant travaillé pour notre champ commun ! Quel grand malheur ! Tu n'auras pas pu voir cette récolte qui aurait dû être la tienne, et que je me préparais à te laisser en entier.

Les enfants de Bouki disent à Leuk les dernières volontés de la défunte et le chargent de ses funérailles.

Le Lièvre, vous le pensez, dans son champ ou ailleurs, ne rêve que de mettre Bouki sous terre, et d'attendre en paix, cette fois, que son manioc soit gonflé de chair et de suc.

Il expédie donc la cérémonie, creuse un trou juste suffisant à la bordure du champ. Leuk cette nuit-là dort tranquillement, certain que son associée ne cherche pas à lui voler sa récolte.

Bouki, vous l'avez deviné, n'est pas plus morte que Leuk, ou que Golo le singe, ou que M'Bam-Alla le Phacochère qui, de jour et de nuit, pillent les champs des villageois.

Dès que la nuit tombe et pendant que Leuk dort tranquillement, Bouki sort de sa tombe, secoue le sable, éternue, crache, se frotte les yeux et commence à se régaler de manioc. Elle prend soin d'arracher les plants de-ci de-là, afin de brouiller sa piste.

À l'aube elle rejoint son trou qu'elle aménage afin de pouvoir respirer à l'aide d'une tige creuse de gros-mil.

Leuk, comme chaque jour, inspecte son champ. « J'ai le temps, pense-t-il. Maintenant que cette sale bête est morte, rien ne me presse de récolter. » Il voit bien, par-ci par-là, un plant qui manque. Mais il se peut que la bouture soit morte, ou que quelque malheureux affamé se soit servi. Après tout, Leuk peut être généreux, maintenant que tout est pour lui. Les nuits suivantes le même manège recommence et la défunte Hyène se régale des plus belles racines. Comme toujours la gloutonne ne peut se retenir : elle dévore et engloutit, tant et si bien que Leuk s'inquiète des ravages continuels et songe à surprendre le maraudeur qui, décidément, exagère.

La nuit suivante Leuk se glisse sous les feuillages des patates et surveille attentivement. Quel n'est pas son étonnement quand il voit apparaître Bouki, celle-là même qu'il a enterrée depuis une semaine,

Bouki l'hyène qui se régale, déterrante patates et manioc. Leuk retient sa colère et ne se montre pas, bien décidé à se venger. Lui, le rusé, être ainsi ridiculisé par cette bête stupide et puante ! Leuk s'assure que Bouki a rejoint sa tombe provisoire et rentre chez lui.

Le lendemain il se procure la peau d'un singe rouge, la bourre de paille, lui donne l'apparence d'un vrai singe bien vivant. Il fixe son épouvantail sur un piquet des plus solides. Il plante le tout dans le champ non loin du tombeau de Bouki. Après s'être assuré que le piquet est solidement enfoncé, il enduit de glu la peau du faux singe et, satisfait, rentre se coucher.

Ce soir-là, Bouki inquiète et affamée sort dès que le crépuscule commence à répandre ses ombres. Elle s'apprête à commencer sa récolte nocturne, lorsqu'elle sursaute en apercevant le singe, debout dans le champ et qui semble l'observer et même la défier.

Bouki ne tient pas à être vue, mais pensant que ce voleur vient lui prendre son manioc, elle s'approche et l'interpelle :

— Misérable Golo ! J'interdis à toute ta famille de voleurs de pénétrer dans ce champ qui est le mien ! Tu vas détalé au plus vite !

Mais le singe, impassible, debout sur ses pattes de derrière, ne bouge pas plus qu'une statue.

Bouki exaspérée s'approche. L'autre ne bouge pas :

— Je n'ai jamais vu singe aussi insolent que toi ! Mais tu vas le regretter.

Pan ! Bouki donne un coup de pied. Stupéfaction ! Son pied reste collé sur l'animal.

— Comment, hurle-t-elle, maudit Golo, tu te permets de me saisir la patte ?

Et pan ! Bouki lui donne une gifle. Et la voilà prise à nouveau.

Et pan ! Et pan ! Les quatre pattes de Bouki sont immobilisées. Folle de rage la bête saisit la gorge du singe dans sa puissante mâchoire. Alors elle comprend la ruse en sentant sous ses dents la paille et la glu. Trop tard. Elle ne peut même plus ouvrir la bouche, à peine peut-elle respirer. Toute la nuit elle gémit et halète, collée à ce maudit épouvantail.

Vous pensez qu'à la première lueur de l'aube notre ami Leuk est debout.

Il éveille ses voisins et leur dit :

— Venez avec moi ! Je récolte aujourd'hui mon champ. Nous allons faire une grande fête avec ceux qui viendront m'aider !

C'est ainsi que Leuk et ses amis arrivent dans le champ et découvrent Bouki dans sa triste position.

— Dieu ! s'écrie Leuk, regardez le cadavre de Bouki emporté par un Diable. Le jour les a surpris et ils sont immobilisés là.

— Cela ne m'étonne pas, dit M'Bill la biche, que cette sale bête soit

enlevée par les Diables.

— Que faire ? demande la tortue. Nous ne pouvons laisser ainsi ces esprits malfaisants aux abords du village.

— Il faut les brûler ! dit Leuk.

Aussitôt paille et branches mortes s'entassent aux pieds de Bouki qui n'a plus la force de gémir, la langue collée, les narines obstruées de paille. Chacun apporte de bon cœur sa contribution au bûcher et Leuk plus que tout autre qui murmure à l'oreille de Bouki :

« Tu crois que l'on peut tromper Leuk ? »

« Tu sauras que Leuk est le plus rusé. »

« Leuk-Sène n'a jamais trouvé son maître ! »

Il place lui-même un tison dans la paille et souffle jusqu'à ce qu'une belle flamme vienne roussir le poil de Bouki.

Alors, folle de douleur, Bouki rassemble ses dernières forces, secoue sa tête, tire sur ses pattes et, comme le feu fait fondre la glu, elle réussit à se dégager au milieu des flammes et fonce vers le *marigot* tout proche où elle se précipite.

Les spectateurs effrayés s'enfuient vers le village. Leuk le lièvre fait tranquillement sa récolte, entassant manioc et patates, certain que Bouki, même ressuscitée, ne viendra pas réclamer sa part.

C'est depuis ce jour que Bouki a le corps parsemé de taches calcinées : ce sont les traces où le feu l'a noircie.

Depuis ce jour également elle a décidé de ne plus cultiver la terre, plus jamais, et surtout pas avec Leuk le lièvre, malgré l'excellence de ses conseils.



Samba-le-Vaillant



N avait rarement vu de l'Océan au Boundou, du Fouta au Baol, jeune Peulh plus beau et plus fier que Samba. Depuis son enfance il faisait le désespoir et la fierté de sa mère, tant il aimait à braver le danger, à défier et combattre les animaux, toujours prêt à prendre le parti des faibles contre les forts.

À peine est-il devenu un bel adolescent, que Samba juge son petit village indigne des exploits dont il rêve. Il dit adieu à sa mère et s'en va à l'aventure à travers le Sénégal.

On raconte qu'un jour, Téné la panthère s'apprêtait à fondre sur lui du haut d'un arbre ; Samba saisit une branche, courbe le tronc de l'arbre qui, subitement lâché, se détend comme une fronde et projette la panthère dans un marigot profond. Une autre fois, il arrête par les cornes un taureau furieux qui menaçait des bergers et l'oblige à s'agenouiller devant lui.

Mais sa grande aventure commence dans ce village du Boundou oriental, où il rencontre un misérable vieillard à demi nu, que de cruels jeunes gens lapidaient en se moquant de sa maigreur et de ses loques.

Samba prend son bâton et charge résolument les jeunes insolents pourtant supérieurs en nombre. À peine les a-t-il chassés que les hommes du village arrivent à leur tour, solidement armés de gourdins et même de sabres.

Samba leur dit :

— Nous allons voir si vous êtes aussi lâches que vos fils qui s'attaquent à ce pauvre infirme. Je suis prêt à vous combattre l'un

après l'autre, avec mon seul bâton.

— Nous le voudrions bien, répondit un villageois, mais nous n'aurons pas la chance de te combattre tous, car le premier qui t'affrontera saura te donner à réfléchir et t'ôter l'envie de raconter tes exploits.

— Qu'il approche ! dit Samba.

Et le combat le plus extraordinaire commence. L'adversaire de Samba est un colosse aux muscles énormes, muni d'une hache terrifiante. Samba l'attend le sourire aux lèvres. L'autre lève sa hache et donne un coup à fendre le roc. Mais Samba fait juste l'écart nécessaire pour l'éviter. Le géant s'énervé, écume, frappe ! Un coup à gauche, un coup à droite. Samba, léger comme un oiseau, évite chaque coup avec une aisance déconcertante. La rage de son adversaire est telle qu'il finit par planter sa hache dans le tronc d'un arbre, si profondément qu'il ne peut la dégager. Samba alors, d'un coup précis, lui brise les poignets en disant :

— À quoi te sert ta force ? Avec ou sans bras tu ne seras ni plus, ni moins dangereux !

Aussitôt un autre combattant surgit, muni d'un sabre tournoyant, que Samba évite, se baissant et sautant avec une grâce d'antilope.

L'on entend le sifflement du métal, ponctué par les hop ! ironiques de Samba qui se joue de son adversaire. Sur un coup rageur et violent, le sabre échappe à la main du villageois et va décapiter tout un rang de spectateurs :

— Merci, mon Frère, dit Samba. Tu me simplifies le travail !

L'un après l'autre, Samba ridiculise, meurtrit, assomme plus de trente adversaires.

— Arrêtez, dit l'un d'eux. Ce n'est pas un homme, c'est un diable déguisé.

Et chacun s'enfuit, sauf naturellement ceux qui ne sont plus en état de se servir de leurs jambes.

Samba rejoint alors le vieillard et le soutenant par le bras, le reconduit jusqu'à sa case.

— Entre, dit le vieillard, et repose-toi.

À peine entré, l'infirme redevient un fort bel homme, paré de somptueux vêtements. Samba s'étonne d'un tel miracle :

— Je suis le génie de la Brousse et des Eaux. Je voulais simplement éprouver ton bon cœur et ton courage. Je suis fier que le Sénégal ait un fils aussi bon et aussi vaillant. Comme je suis certain que tu n'en feras pas un mauvais usage, je te donne cette sagaie. Il te suffit de lui dire : « Sagaie, fais ton devoir ! » et la sagaie te protégera.

Après avoir donné à Samba vivres, vêtements neufs et un superbe cheval, le génie se transforme cette fois en vieille femme et s'en va d'un pas traînant.

Samba quitte le pays dans son nouvel équipage et se dirige vers le lac de Guiers où l'on prétend que l'homme court les plus grands dangers, cette zone étant infestée de fauves.

Sur les rives du lac, il entre dans un gros village et demande :

— Comment s'appelle ce village ?

— C'est le « Village de la Soif ».

Le village de la Soif ! avec de l'eau jusqu'à l'horizon !

Samba insiste pour qu'on lui apporte de l'eau. Comme une jeune fille lui tend unealebasse avec, dans le fond, quelques gouttes d'un liquide boueux et rougeâtre, il s'en étonne à nouveau :

— Comment ? dit-il. Au près d'un aussi vaste lac d'eau claire, c'est tout ce que tu offres au voyageur assoiffé ?

— Hélas, dit la jeune fille, je voudrais bien, noble étranger, t'offrir une boisson digne de toi. Mais il n'est pas possible d'avoir de l'eau. Un monstrueux caïman interdit l'accès du lac.

— Et que font les hommes de ce village ? Pourquoi n'attaquent-ils pas ce caïman ?

— Ce n'est pas possible, répond la jeune fille. Nulle arme ne peut le détruire. Le monstre permet que l'on prenne son eau, seulement lorsqu'on lui sacrifie une jeune fille. C'est pourquoi nous épuisons jusqu'à la dernière goutte. Mais cette eau que tu as bue est la dernière et demain l'une d'entre nous sera livrée au monstre, pour que survive le village.

Samba descend de cheval et demande au père de la jeune fille de lui accorder l'hospitalité pour la nuit.

Chacun s'empresse d'accorder à Samba cette faveur. On lui offre la meilleure chambre. On le comble des meilleurs plats, car rien ne manque dans ce village, sauf l'eau.

Au crépuscule, Samba quitte silencieusement le carré et s'approche des rives du lac. Il s'avance fièrement pour étancher sa soif.

À peine a-t-il touché l'eau qu'un grondement effrayant, parti du fond du lac, s'amplifie en vagues énormes.

Propulsé par une force terrible, le Caïman géant surgit devant Samba. Sa gueule, capable d'écraser plusieurs bœufs, s'ouvre et se referme en un claquement de tonnerre. Ses yeux phosphorescents émettent une lueur terrifiante. D'une voix semblable au grondement de l'orage, le monstre s'écrie :

— Étranger, ne sais-tu pas que ces eaux m'appartiennent et que nul ne peut y porter seulement les lèvres, sans que je l'y autorise ? Demain le village doit me livrer une jeune fille. Dès la cérémonie terminée tu pourras te désaltérer avec les autres.

Samba avait repris tout son aplomb. Il commence par essayer d'attirer le monstre hors de l'eau, sachant bien que le caïman est plus vulnérable lorsqu'il est sur terre. Mais l'autre ne se laisse pas

manœuvrer ; il se contente de flotter, à quelques centimètres de la rive. Son dos immense, sa queue agitée de soubresauts, ses pattes écartées, toutes les parties de son corps sont tendues, prêtes à l'action, et il espère que Samba va commettre l'imprudence d'entrer dans l'eau.

Samba, le vaillant Samba, s'approche en effet crânement :

— Maudit Caïman, je t'ordonne de disparaître et de laisser en paix les gens de ce village !

Et comme le Caïman ouvre la gueule pour l'engloutir, Samba lève la sagaie donnée par le vieillard et s'écrie :

« Sagaie, fais ton devoir ! »

La sagaie part en sifflant, évite la gueule du monstre, et vient le frapper au cœur, s'enfonçant profondément après avoir fait sauter l'écaille la plus solide. Le Caïman referme ses mâchoires, son œil de feu s'éteint lentement, sa queue a encore un dernier battement convulsif, puis il reste sans bouger, flottant, inerte, entre les nénuphars et les roseaux. Samba ramasse l'écaille arrachée et s'en retourne tranquillement au village où il s'endort jusqu'au matin.

À l'aube, il est éveillé par les tam-tams lugubres, les chants des hommes, les gémissements des femmes. Une fois encore le village manque d'eau et il faut désigner la jeune fille qui sera sacrifiée.

Le sacrifice commence selon le cérémonial habituel. Les vieilles femmes ont choisi, d'après des signes secrets, la jeune fille qui sera livrée au monstre du marigot. La malheureuse avance, entourée de pleureuses gémissantes. Elle-même semble calme et résignée. Le cortège arrive au bord du lac. À une dizaine de mètres, le monstre est là, immobile, qui semble attendre sa victime. Celle-ci avance alors dans l'eau, le visage inondé de larmes, mais avec un tranquille courage.

Devant les villageois angoissés, elle approche jusqu'à toucher le caïman mais celui-ci ne fait pas un mouvement pour s'en saisir. Alors les vieilles femmes se mettent à gémir :

— Hélas ! Le Dieu des Eaux ne veut pas de celle que nous lui offrons ! il nous faut choisir une jeune fille de plus haute naissance.

Mais les suivantes laissent le monstre indifférent, tant et si bien que la fille du Roi elle-même doit être conduite au sacrifice.

Imaginez les cris et les lamentations pendant qu'elle avance à la rencontre du Caïman. Comme celui-ci ne réagit toujours pas, la plus vieille des femmes l'interpelle et le supplie :

— Maître des Eaux, nous t'offrons ce que nous avons de plus cher et de plus beau : la propre fille de notre Roi ! Nous feras-tu l'offense de ne pas l'accepter ?

La fille du Roi s'approche encore, saisit la patte du Caïman et s'aperçoit qu'il est mort :

— Miracle ! s'écrie-t-on de toutes parts, notre ennemi le Caïman

géant est mort.

Hommes, femmes, enfants se jettent à l'eau, entourent l'immense carcasse hissent, après des efforts inouïs, le monstre défunt sur l'herbe de la rive.

C'est alors que le Roi voit la sagaie qui a percé profondément la bête, lui faisant éclater le cœur :

— Que le Vaillant qui a osé affronter notre ennemi commun se fasse connaître. Quel qu'il soit, je lui accorde en mariage ma fille bien-aimée, qu'il a sauvée d'une mort affreuse !

— Oui ! Oui ! s'écrient les jeunes filles. Que notre héros se présente et vienne retirer cette lance !

Après quelques hésitations, et dans le silence général, un jeune noble s'approche et dit :

— Cette sagaie est la mienne, et je vais la reprendre.

Il s'approche au milieu des cris de joie, mais il ne peut arracher la sagaie :

— Celui qui a eu la force de planter cette arme doit être capable de l'arracher. Tu as menti ! tu n'es pas le vainqueur du Caïman !

Plusieurs jeunes gens tentent leur chance, ainsi que les plus rudes chasseurs du village, mais toujours sans succès.

— Je pense, dit le Roi, que si l'un d'entre vous avait été capable d'un tel exploit, il nous aurait depuis longtemps délivrés de ce terrible Caïman. Celui qui l'a tué est sûrement étranger au village.

C'est alors que la jeune fille repense au jeune cavalier qui la veille lui a demandé de l'eau :

— Sire, dit-elle, mon père a hébergé hier soir un jeune étranger. Je pense qu'il dort encore.

— Que l'on aille le chercher, dit le Roi.

Samba arrive, sur son beau cheval blanc, l'allure fière et noble. Il met pied à terre et vient s'incliner modestement devant le Roi.

— Veux-tu, dit le Roi, arracher l'arme qui a tué le Caïman géant !

Samba s'approche et sans effort apparent retire la sagaie. Un sang noir s'écoule par la plaie béante, faite au flanc du monstre.

Le roi se tourne vers la foule et demande :

— Êtes-vous d'accord pour que ce jeune homme reçoive la récompense promise ?

Un noble alors s'avance :

— Sire, avant de donner votre fille à un étranger, il faudrait prouver qu'il est bien le vainqueur du monstre. Le fait qu'il a retiré l'arme n'est pas une preuve suffisante.

— En effet, répond Samba. Vous avez tous remarqué qu'à l'endroit où la bête a reçu la sagaie, il manque une écaille. Sire, celui qui possède cette écaille est-il le vainqueur ?

— Je le crois, dit le Roi.

Alors Samba s'approche de son cheval, et sort d'une sacoche l'écaille qu'il va replacer exactement sur le corps du Caïman.

Une immense clameur de joie s'élève.

La fille du roi vient mettre un genou en terre devant Samba.

Depuis ce jour, chacun a pu boire à sa soif sur les rives du lac de Guiers et Samba, devenu roi sous le nom de Samba le Vaillant, fit longtemps retentir le pays du bruit de ses nombreux exploits.

Leuk va vendre sa sœur



CETTE année-là, le Baol avait particulièrement souffert des intempéries. Les récoltes avaient dû être semées plusieurs fois en raison de l'arrêt des pluies. Trop frêles encore, elles avaient été éprouvées lorsqu'un véritable déluge s'était abattu sur elles.

L'arachide et le mil étaient rares. L'herbe même avait fait défaut et les troupeaux décimés par la maladie faisaient vraiment pitié.

Au milieu de ce désastre, Leuk lui-même ne sait plus comment subsister. Quant à Bouki, elle erre, famélique, autour des villages, recevant plus de coups que de nourriture.

Liés par cette commune misère, Leuk et Bouki se retrouvent chaque soir, et il leur arrive même de partager leur maigre pitance.

Un soir Leuk rencontre la mouche maçonne, cette guêpe toujours active qui ne risque point de mourir de faim puisqu'elle se nourrit de terre :

— Gouri, mon amie, toi qui fais de longs voyages à travers les airs, sais-tu si tout le pays est aussi mal pourvu que nous ?

— Bz ! Bz ! répond Gouri, on dit que la vallée du Fleuve regorge de mil et de maïs, et que les troupeaux y prospèrent comme des termites. À tel point que les cultivateurs manquent d'esclaves pour les récoltes.

Ces mots pénètrent dans les longues oreilles de Leuk et n'en sortent plus. Toute la journée il réfléchit à ce problème. Le soir venu, il rencontre Bouki et lui dit :

— J'ai besoin d'un compagnon hardi pour entreprendre un long voyage vers un pays d'abondance et de joie. La route sera longue et pénible, mais la récompense magnifique.

— Je suis prêt à te suivre, répond Bouki, car nulle part nous ne serons plus misérables qu'en ce pays. Quel est ton plan ?

— Gouri, la guêpe, m'apprend que le Fouta regorge de maïs et de mil. Allons chercher des provisions qui nous permettront de passer la saison sèche.

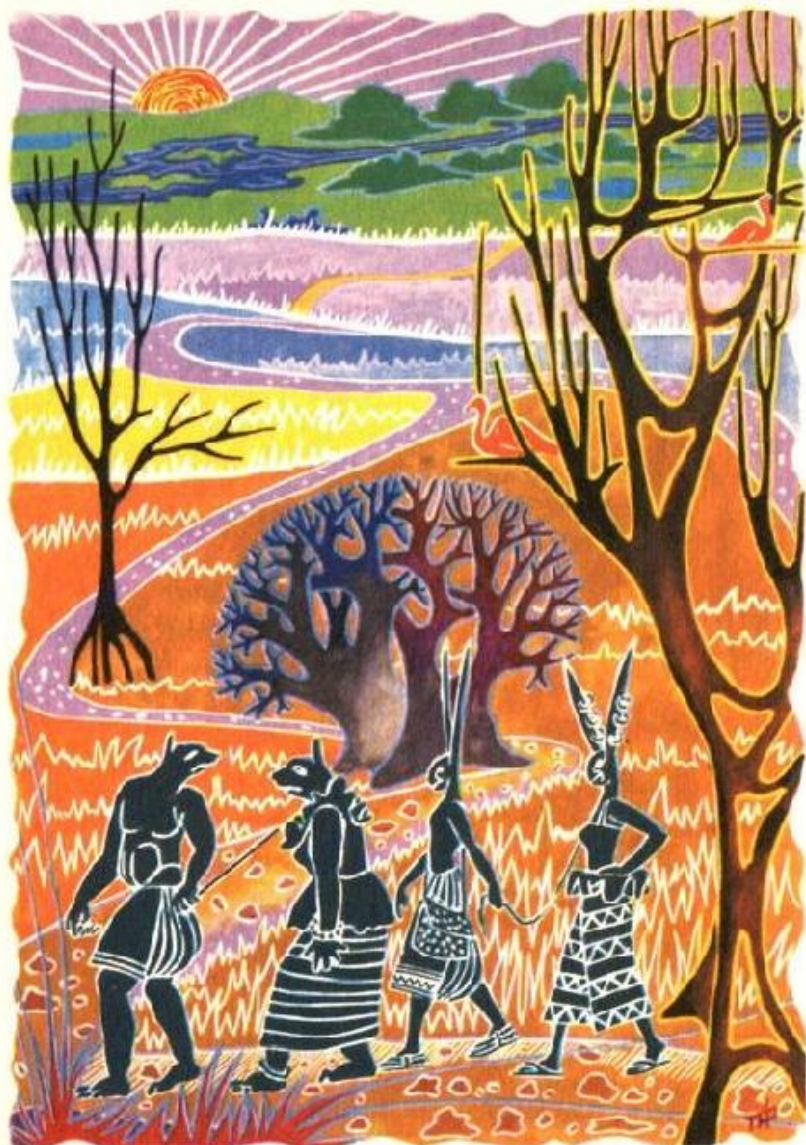
— Comment ferons-nous, demande Bouki pour nous procurer ces marchandises ? nous n'avons rien à donner en échange !

Mais Leuk avait prévu cette objection. Il propose alors à Bouki que chacun d'eux emmène sa sœur, qui sera vendue comme esclave, puisque les domestiques manquent et que l'abondance règne partout.

Bouki sait combien Leuk aime sa sœur, jeune, belle et presque aussi rusée que lui. Cette proposition l'étonne d'abord mais le persuade également de la bonne foi de Leuk.

Quant à Bouki, sa sœur est laide, hargneuse et stupide, et il ne l'a jamais aimée beaucoup. Le sacrifice ne sera pas grand ! D'ailleurs Bouki vendrait sa propre mère pour un peu de nourriture.

Dès le lendemain, la petite troupe se met en route. Les deux victimes sont attachées l'une à l'autre et la sœur de Leuk se lamente. Mais Leuk la rabroue avec une énergie dont Bouki elle-même s'étonne.



Dès le lendemain, la petite troupe se met en route.

Après des jours et des nuits de marche, vivant maigrement au hasard de la route, la caravane arrive à une journée du fleuve. Des voyageurs qui reviennent vantent les richesses de la Grande Foire qui se tient à quelques lieues de là. Leuk et Bouki écoutent avec l'intérêt que vous pensez la description de ces victuailles tant espérées.

— Campons ici, dit Leuk, de façon que nos sœurs arrivent bien reposées à la foire et que nous en tirions un bon prix. Mais je crois prudent de les attacher solidement à un arbre, afin qu'elles ne s'évadent pas au dernier moment.

Les deux sœurs sont solidement ficelées et Leuk et Bouki s'en vont tranquillement dormir.

À l'aube, Bouki frémissante d'impatience s'empresse d'éveiller tout le monde. Dès qu'elle arrive vers les prisonniers, elle se met à hurler :

— Leuk, ta sœur s'est échappée ! Elle a coupé ses liens ! Quel malheur...

Leuk se précipite, injurie la sœur de Bouki :

— Pourquoi ne nous as-tu pas avertis, maudite bête ! Tu mériterais cent coups de bâton pour ta complicité !

— Je dormais, dit la sœur de l'hyène, et je n'ai rien entendu.

Bouki s'apprête à rosser la malheureuse.

— Ne la touche pas, rétorque Leuk. Elle est maintenant notre seule chance et il ne faut pas l'abîmer !

C'est en ce piteux équipage que nos compères arrivent sur le champ de Foire.

Faut-il dire que devant tant de victuailles accumulées, la ruse de Leuk et la gloutonnerie de Bouki résistèrent à la tentation de manger sans bourse délier ? Certainement pas ! Mais la chose sérieuse était de vendre la sœur de Bouki, et c'était une piètre marchandise.

Bouki tente d'abord sa chance. Seuls les plus misérables paysans s'intéressent à la jeune Bouki et le soir, les choses n'ont guère avancé.

— Laisse-moi le soin de vendre ta sœur, dit Leuk. Sans doute, ta mauvaise réputation empêche les Maîtres de se présenter.

Leuk se met à arpenter le marché, traînant après lui la jeune Bouki. Il ne s'adresse qu'aux marchands les plus riches :

— N'avez-vous pas besoin d'une domestique ?

— Bien sûr que si, Leuk ! Mais nous ne donnerions pas cher de cette servante efflanquée et sournoise que tu nous proposes.

— Je ne vous l'offre pas ! Celle-là, je ne la donnerais même pas pour un royaume ! C'est ma propre esclave. Elle n'a pas sa pareille pour nettoyer la maison, puisqu'elle se nourrit des ordures. Ainsi je n'ai même pas besoin de lui fournir un repas. Et pour l'encourager, dix coups de bâtons par jour sont la meilleure récompense qu'elle souhaite.

Rapidement le bruit se répand de cette servante admirable que Leuk

le lièvre a ramenée d'une lointaine contrée. Les offes affluent et les plus grandes familles du Fouta en font une question de prestige. Tous veulent arracher à Leuk une esclave d'un tel prix.

C'est ainsi qu'au soir du troisième jour, Leuk cède enfin sa servante contre dix ânes chargés de mil avec en prime un superbe bélier bien gras.

Bouki est ravie de l'aubaine et n'a pas la moindre pensée pour sa malheureuse sœur. Leuk conseille vivement le départ, car il ne tient pas à ce que le généreux acheteur expérimente avant le soir les bonnes dispositions de la fameuse servante.

Sur le chemin du retour, la caravane fait halte près de l'endroit où la sœur de Leuk s'était évadée. Bouki ne se prive pas, vous vous en doutez, et son sommeil est lourd, son réveil pénible.

Leuk lui dit :

— Si tu veux, tu peux te reposer demain matin. Je me mettrai en route avant le jour avec nos provisions et tu auras vite fait de nous rattraper.

« Bonne idée », pense Bouki, rien n'est plus monotone que de suivre ces ânes bien trop lents !

L'aube n'a pas encore blanchi la cime des tamariniers, que Leuk et sa troupe sont en route. Arrivé à un carrefour, Leuk lance ses ânes au trot sur une piste secondaire, les frappant à grands coups de gourdin, et au passage il coupe la queue du dernier. Puis il continue sa route avec le bélier, jusqu'à ce qu'il arrive à une énorme termitière. Là il pique la queue de l'âne au centre de la termitière, attache le bélier sous un arbre et se couche tranquillement.

Au bout de quelques heures, alors que le soleil est déjà haut dans le ciel, Bouki arrive au petit trot. Leuk se jette alors à terre, pleurant et gémissant, se frappant le front contre la termitière.

— Qu'arrive-t-il ? interroge Bouki. Vite ! ce sont des voleurs, n'est-ce pas ? Je n'aurais pas dû te laisser partir seul !

— Hélas ! Hélas ! Pauvre Leuk ! Pauvre Bouki ! C'est un incompréhensible malheur. Ce maudit marchand était sûrement magicien. Comme j'arrivais ici les ânes qui marchaient en file se sont dirigés sur cette termitière qui s'est aussitôt ouverte. Ils y sont entrés l'un après l'autre. Le temps de me précipiter, la termitière s'est refermée sur le dernier âne, emprisonnant même sa queue que tu peux voir encore dépasser.

— Alors, dit Bouki, tirons dessus, peut-être tirerons-nous le dernier âne.

— J'ai essayé, dit Leuk, mais je ne suis pas assez fort.

Bouki saisit la queue de l'âne, tire de toutes ses forces et patatras, la pauvre bête va s'assommer contre un arbre, car la queue, vous vous en doutez, ne tenait que très faiblement.

Leuk soigne et console Bouki. Tous deux décident de repartir à la Foire, afin de corriger le maudit marchand et de lui reprendre la servante :

— Si tu m'en crois, dit Leuk, nous allons d'abord rôtir le béliet qui nous reste et le manger afin d'arriver plein de forces sur le champ de Foire.

Bouki ne résiste jamais à ce genre de propositions. Le béliet est proprement égorgé, embroché et mis à rôtir.

— Bouki, dit Leuk, je constate que depuis notre départ tu n'as pas fait la moindre toilette et surtout que depuis l'absence de ta sœur ta crinière n'est jamais coiffée.

— Il est vrai que nous devrions faire quelques préparatifs pour honorer le repas royal que nous allons faire.

La sottie bête tombe ainsi dans le piège tendu par Leuk le subtil.

Bouki se place sous un arbre, Leuk saute sur une branche solide et se met en devoir de la coiffer. Tout en la distrayant par son bavardage, il s'arrange si bien qu'il tresse la crinière de l'Hyène autour de la branche, tant et tant que lorsqu'elle saute à terre, la pauvre Bouki se trouve pendue par sa coiffure au plus solide des caillécédrats. Leuk hume la bonne odeur du rôti, s'en approche, le découpe et commence à manger de bon appétit.

À ce moment, sa sœur apparaît, poussant les ânes chargés de mil. Bouki, en constatant que le dernier a la queue coupée, devine son infortune. Mais elle a beau trembler de rage, chaque mouvement qu'elle fait lui arrache des rugissements de douleur. Leuk et sa sœur se délectent de bonne viande, chargent les restes du repas sur les ânes et reprennent leur route, non sans avoir creusé une fosse sous les pieds de Bouki, afin qu'elle reste pendue par la crinière. La sœur de Leuk pousse même la malignité jusqu'à remplir la fosse avec les braises qui avaient si bien rôti le mouton.

Comme vous le devinez, Leuk lui-même avait délivré sa sœur qu'il n'avait jamais eu l'intention de vendre comme esclave. Elle avait attendu le retour de la caravane et c'est vers elle que le lièvre avait expédié les ânes chargés de mil.

Bouki resta deux jours dans cette mauvaise posture, les pattes et le postérieur roussis par la braise, le crâne et la nuque en capilotade. Les animaux qui passaient ricanaient en la voyant et chacun lui lançait quelques injures :

— Je ne sais qui t'a mis en cet état, disait l'un, mais il a bien fait.

— C'est encore une punition bien douce, disait un autre, comparée à tous tes forfaits.

Bouki geignait, suppliait, totalement épuisé.

Enfin Mor Mak le termitte vint à passer. Mor Mak est le plus paisible des habitants du Sénégal et n'a rien à reprocher à Bouki. Il écoute les

lamentations de l'Hyène, monte à l'arbre et travaillant toute la nuit creuse la branche à laquelle la bête est suspendue. Au matin la branche casse enfin et Bouki épuisée, rôtie, assommée, rassemble ses dernières forces pour reprendre sa route :

— Mor Mak ! dit Bouki, je porterai désormais à tes semblables et à toi-même la plus grande amitié. Ma maison sera la tienne et j'espère te rendre au centuple ce que tu as fait pour moi. Quant à ce maudit Leuk, je promets de me venger de lui, comme il se doit. Aussi rusé soit-il je le ferai mourir pour cette offense !

Mais Bouki mentait doublement.

D'abord jamais hyène n'a eu la moindre reconnaissance envers quiconque ; ensuite, pour se venger de Leuk, il fallait un esprit plus délié que celui de Bouki !

En attendant, Leuk, sa jeune sœur, ses ânes, son mil et sa viande, avaient fait à leur retour une entrée fort remarquée et les amis que lui valait sa nouvelle fortune étaient prêts à le servir.

Quand Bouki arrive à son tour, efflanquée, hirsute, misérable, tout le Baol se moqua d'elle :

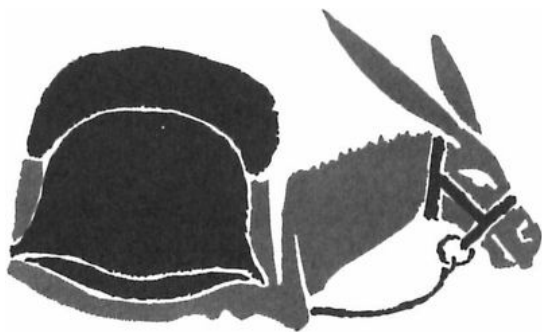
« Bouki a voulu imiter Leuk-le-Lièvre.

Mais de sa sœur elle n'a même pas tiré une chèvre.

Que manquait-il à Bouki ?

Sans doute il lui manquait un peu d'esprit. »

L'Hyène humiliée rejoignit son antre, en attendant des jours meilleurs.



Leuk prisonnier de Bouki



VOUS vous souvenez comment notre compère Leuk avait dupé Bouki en la laissant pendue par la crinière à un arbre de la forêt. Vous vous souvenez aussi que Mor Makh le termite l'avait délivrée.

Leuk n'ignorait pas les promesses faites à Mor Makh par Bouki : « Si toi-même ou tes frères viennent me voir, ma maison sera la leur ! » Aussi, un jour, Lièvre imagine de jouer un nouveau tour à la sottie bête.

Il va d'abord dans le marigot où il trempe son poil autant qu'il peut, puis il se roule dans la boue et la terre, jusqu'à n'être plus qu'un bloc rougeâtre, absolument méconnaissable. Il se fait deux antennes avec des branches flexibles et dessine autour de son corps des anneaux successifs. Ainsi déguisé il arrive chez Bouki et se présente humblement.

— Je te suis envoyé par Mor Makh. Je suis un termite de la forêt en voyage au Sénégal. Mon ami m'a dit que chez toi je trouverais sûrement asile.

Bouki regrette déjà sa promesse, mais n'ose pas se dédire :

— Sois le bienvenu. Bien que jamais je n'aie vu termite d'une taille semblable, les amis de Mor Makh sont les miens. Voici ta chambre.

Bouki apporte également de la nourriture et dit à ses enfants :

— Soyez gentils avec notre ami et veillez à ce qu'il ne manque de rien en mon absence.

Leuk ne se fait pas faute d'être exigeant et les jeunes Bouki arrivent à peine à satisfaire son appétit. Le soir venu, Leuk s'endort

paisiblement, bien décidé à profiter au maximum de l'hospitalité involontaire de Bouki.

Dans la nuit, éclate une terrible tornade comme cela arrive subitement au Sénégal en période d'hivernage. Éclairs, tonnerre, ponctuent sans arrêt des trombes d'eau qui se déversent sur le village, transformant les rues en rivières et la plaine en un véritable bourbier.

La case de Leuk n'est pas des meilleures et le chaume, arraché par plaques, laisse passer des torrents de pluie. Les murs de *banco* se fendillent, prêts à céder. Le pauvre Lièvre a beau fuir, de recoin en recoin, il ne reste plus un seul point sec, tant et si bien que son beau déguisement s'effrite, fond, laissant à ses pieds une traînée gluante. Surtout, surtout, ses deux longues oreilles sont maintenant bien visibles. Mais Leuk, trop occupé à chercher un abri, ne songe guère à ce problème. Lorsque la pluie cesse subitement, Leuk, transi et rompu, s'endort tant bien que mal dans l'angle le plus abrité.

À l'aube Bouki dit à son fils :

— Va voir si notre invité n'a pas trop souffert cette nuit.

Le jeune Bouki s'approche et par une lézarde qui s'est ouverte dans le *banco*, il voit le bizarre dormeur accroupi.

Vite il revient vers sa mère et lui dit :

— Notre invité s'est endormi. Mais il ne ressemble plus du tout à ce qu'il était hier soir.

Il a maintenant deux oreilles, à moins qu'il n'ait mis un bonnet pour dormir.

— Deux oreilles ! Quelle étrange chose ! Que me dis-tu là ?

Bouki observe à son tour le dormeur et ne s'interroge pas longtemps.

— Ah ! Cette fois je te tiens, maudite bestiole, et je jure que tu vas souffrir et me payer au centuple ce que tu m'as fait !

Toute la famille rassemblée fonce dans la chambre du Lièvre et voilà notre pauvre Leuk ficelé comme un fagot avant d'avoir repris conscience. Quelques cruches d'eau achèvent de lui rendre son aspect naturel.

On le transporte sans ménagement dans la case la plus solide, soigneusement close et bien surveillée.

— Hélas, gémit Leuk, cette maudite pluie a tout perdu ! J'aurais dû me contenter du repas d'hier soir et rejoindre mon logis. Mes pauvres enfants, vous n'avez plus de père !

Et du dehors Bouki ricane :

— Cette fois, tes astuces ne te serviront à rien ! Si je ne t'ai pas encore assommé, c'est que je veux réfléchir à la façon de te faire mourir. Compte sur moi pour te choisir la fin la plus atroce !

Dans le chaume de la case où était enfermé Leuk, Sallyr le grillon avait établi domicile. Il écoutait ces propos et se demandait comment il pourrait délivrer son ami Leuk. Malheureusement, Sallyr n'a que son

chant pour toute arme, et il lui aurait fallu des mois pour ronger la paille du toit. Il ne peut guère espérer délivrer le Lièvre. Au moins vait-il adoucir ses dernières heures.

Sallyr se met donc à chanter et avance entre les tiges de chaume jusqu'à toucher le prisonnier.

— Mon pauvre ami, dit-il, comment toi, si rusé, as-tu pu te laisser prendre aussi sottement ? Malheureusement je ne puis rien faire pour toi !

Mais Leuk a toujours l'esprit en mouvement et la présence de ce petit compagnon lui redonne espoir.

— Tu peux m'aider beaucoup, ami Grillon. Voici ce que tu vas faire. Installe-toi sur la case de Bouki, sans qu'elle te voie, et écoute attentivement ce qu'elle décide. Tu me renseigneras aussitôt. Et surtout note tous les détails et retiens-toi de chanter malgré le beau soleil qui brille.

Sallyr court vers la case de l'Hyène et s'installe sous le toit.

Bouki tient justement conseil avec sa famille :

— Comment allons-nous faire mourir ce maudit animal ?

— Bastonnons-le tous jusqu'à ce qu'il meure ! dit l'un.

— Au premier coup de bâton il ne sentirait plus rien ! réplique Bouki.

— Pendons-le par les oreilles, comme il t'a fait à toi-même.

— Non ! Quelqu'un viendrait le délivrer et il s'en tirerait encore.

— Brûlons-le dans un grand feu.

— Ce serait dommage, car je compte bien manger son cadavre.

Enfin la discussion se prolonge sans que Bouki soit satisfaite des solutions proposées.

— Allons manger ! dit-elle. Rien ne presse et nous avons encore la soirée devant nous.

Mais Sallyr est un personnage inconstant, à la tête légère, et il se met à chanter.

— Tiens ! Tiens ! dit Bouki en levant la tête. Sallyr est là pour nous espionner. Écrasez-moi cette bestiole.

On assiège le chaume et les enfants de Bouki mènent grand tapage.

Leuk tend l'oreille et il entend le malheureux Sallyr supplier :

— Ne me tue pas, Bouki. C'est pour t'aider que j'étais là. Je me moque bien de ce maudit Lièvre !

— Si tu veux m'aider, murmure Bouki, rien n'est plus simple. Va demander à Leuk, qui ne se méfiera pas de toi, quelle est la mort la plus atroce pour lui, la chose qu'il craint le plus au monde.

— Je vais l'espionner d'abord, car il ne cesse de geindre et de se lamenter et il va certainement parler à haute voix.

Sallyr regagne alors la case de Leuk, sous les yeux attentifs de l'Hyène. Il ne peut pas lui parler car Bouki le surveille. Mais le rusé

oreillard a tout entendu et il se met à gémir :

— Pauvre Leuk ! Tu ne reverras plus tes enfants ! Bouki m'a seulement promis de me faire mourir. Si encore elle me fait mourir par bastonnade, je n'aurai guère à souffrir. Si elle me pend, elle ne fera que me rendre ce que je lui ai fait ! Si elle me brûle, mon poil me protégera. Pourvu qu'elle ne me réserve pas le supplice le plus atroce pour un lièvre ! Je n'ose même pas y penser. J'espère que Bouki ne sait pas que la rosée nous est néfaste et que son seul contact nous ronge comme un acide. Je frémis en pensant qu'elle pourrait me faire mourir ainsi !

Sallyr, qui a très bien compris le manège, s'empresse d'aller répéter à Bouki ce qu'il a entendu. Mais pour duper encore plus la mauvaise bête, il ajoute :

— Bouki, le meilleur moyen est de demander à Leuk comment il veut mourir. Tu sais à quel point il est menteur. Chaque fois qu'il te dira « non », c'est qu'il pensera « oui ». Mais s'il te dit « oui », c'est que justement il craint cette mort entre toutes.

Vous savez que la voix de Sallyr est stridente et il ne fait rien au contraire pour la diminuer. Les longues oreilles du Lièvre enregistrent et méditent ces paroles.

Bouki et ses enfants passent une partie de la nuit à injurier Leuk, à l'effrayer avec les armes les plus diverses, mais leur plan est fait.

« Ah ! rusé compère, pense Bouki, tu vas mourir dans d'atroces souffrances ! Ah ! Bouki ne sait pas que la rosée est mortelle pour les lièvres ! Tu vas avoir une belle surprise ! »

Un peu avant l'aube, Bouki et ses fils entrent dans la case, délivrent le prisonnier de ses liens et le maintenant et l'encadrant solidement, se dirigent vers la brousse.

— Leuk, murmure mielleusement Bouki, tu vas mourir. Mais pour que tu emportes en enfer la meilleure opinion de moi, je vais te faire choisir ta mort.

— Veux-tu mourir sur place sous nos bâtons à l'instant même ?

— Non ! Non ! Je t'en supplie, évite-moi cette mort atroce.

Bouki ricane intérieurement :

« S'il me répond non, c'est qu'il souhaite mourir ainsi ! »

— Je vais réfléchir, car mes enfants ont leur mot à dire.

— Non ! Non ! disent les enfants. Cherchons autre chose.

— Au fait, reprend Bouki, je pourrais te pendre par les oreilles et te laisser mourir.

— Non ! Non ! gémit Leuk. Tu sais combien mes oreilles sont sensibles ! Aie pitié de moi.

— Ne fais pas cela, disent les enfants, quelqu'un le délivrerait. Brûlons-le plutôt.

— Aïe ! Aïe ! hurle le Lièvre. Non ! pas de feu je vous en supplie !

« Sallyr ne m'a pas trompé, pense Bouki. Le rusé compère gémit et hurle dans l'espoir que je tomberai dans le piège et lui éviterai ainsi le supplice dont il a peur. Je vais bien voir ce qu'il va répondre maintenant. »

— Leuk, j'ai décidé finalement de te réserver une mort digne de toi. Tu vois cette prairie, toute blanche de rosée, je vais t'y jeter au milieu et t'abandonner à ton sort.

Leuk, en parfait comédien, réprime d'abord un frisson, comme s'il était pris de panique, puis faisant un visible effort il dit :

— Oui ! Oui ! Bouki. Je préfère cette mort à toute autre et te remercie de ta bonté.

— Ah ! Ah ! ricane l'Hyène, tu crois me prendre avec tes ruses ! Tu espères, en répondant oui, que je choisirai un autre supplice. Eh bien, non. Je sais que tu ne crains rien tant que la rosée !

On empoigne Leuk par les quatre pattes, et alors seulement il se met à hurler, comme s'il était très effrayé. Hop ! Le voilà projeté au milieu de la prairie.

Il se redresse promptement sur ses pattes, salue courtoisement Bouki :

— Que la matinée te soit douce !

Et il décampe à travers la prairie en faisant voltiger autour de lui les gouttes de rosée, qui, dans l'éclat du soleil levant, laissent à sa suite une traînée lumineuse.

Quant à Bouki, ses enfants ont juste le temps de fuir pour éviter sa folie meurtrière.

Leuk, le chasseur et le caïman



VOUS savez que les Bassaris sont des chasseurs habiles et courageux. Juchés sur leurs falaises depuis des millénaires, ils aiment à courir la brousse, défiant le lion et la panthère.

Il y a de cela bien longtemps, un chasseur Bassari rencontre, au milieu de la savane, un gros caïman. Son étonnement est grand, vous le devinez, car la Gambie coule à une dizaine de kilomètres de là, et la plaine est des plus arides. L'animal est poussiéreux, larmoyant, épuisé. Le chasseur a pitié de lui et demande :

— Père Caïman, que fais-tu dans ce pays ? Pourquoi as-tu quitté le fleuve pour venir dans le domaine du Koba et du Lion ?

Le Caïman, qui ne veut pas avouer qu'il a sottement poursuivi une gazelle blessée dont il escomptait faire son repas, explique laborieusement qu'il a été trompé par un vautour. Celui-ci lui ayant assuré qu'un immense marigot se trouvait de ce côté-ci de la plaine, il s'était mis en route. Il comprenait maintenant son erreur et les charognards, espérant sa mort, commençaient à décrire des cercles au-dessus de lui.

— Frère chasseur, dit enfin le Caïman, je sais que tu es notre ennemi. Mais si tu me portes jusqu'à la rivière, je te promets que tu n'auras plus rien à craindre de ma famille lorsque tu viendras chasser l'Hippopotame ou le Buffle.

Le chasseur pense qu'une telle amitié n'est pas négligeable et qu'il pourra voguer tranquillement sur sa mince pirogue, sans craindre l'assaut des dangereux habitants de la Gambie.

— Bon, dit le chasseur, je veux bien essayer de t'aider. Mais pour

plus de commodité, je vais te suspendre à un bâton, afin de pouvoir te porter sur une aussi longue distance.

Le Caïman est donc attaché par les pattes à une branche assez forte. Par précaution le chasseur fixe également la mâchoire et la queue, particulièrement dangereuses. Trottant, soufflant, suant, changeant d'épaule, le pauvre homme arrive enfin au bord de l'eau. Il détache alors l'animal qui lui dit aussitôt :

— Ami chasseur, mes membres sont si fatigués par tes liens que je suis comme paralysé. Si tu pouvais me porter dans l'eau, cela m'aiderait beaucoup.

L'homme charge comme il peut l'énorme bête et rentre dans l'eau peu profonde.

— Avance encore un peu, dit le Caïman, que l'eau soit assez profonde pour me porter.

Sans méfiance le chasseur avance jusqu'à ce qu'il soit près de perdre pied.

À ce moment, le Père Caïman retrouve toute sa vigueur. Sa queue se met à battre l'eau et il attaque son bienfaiteur avec vivacité. Le pauvre homme lutte désespérément. Heureusement il a gardé avec lui le bâton qui l'accompagne toujours. Comme le Caïman ouvre une gueule immense, l'habile chasseur lui plante son bâton entre les mâchoires et l'enfonce rudement. L'animal ne peut plus refermer la gueule et l'homme le maîtrise tout en appelant à l'aide.

Leuk le lièvre, qui passait par là, entend des cris.

« Tiens ! se dit-il, un chasseur qui appelle ! voilà qui est assez extraordinaire. Allons voir ce qui se passe ! »

Il faut vous dire qu'en ce temps-là, Leuk ne craignait guère les vrais chasseurs, qui ne s'amusaient pas à poursuivre une aussi piètre bestiole.

Leuk arrive au bord du fleuve et voit ce spectacle peu habituel : un homme les mollets dans l'eau, remorquant un caïman la gueule ouverte, par un bâton courbé comme une anse de panier.

Dès que la bête est à terre, suffoquant et râlant, le chasseur dit à Leuk :

— Toi dont la sagesse est connue, je vais te faire juge de ce qui nous divise.

— Soit, dit Leuk, mais Père Caïman y consent-il ?

Père Caïman laisse exhaler un râle qui peut être une approbation.

— Ôte-lui ce bâton, dit Leuk, qu'il puisse parler lorsque son tour viendra.

Le chasseur, avec beaucoup de difficultés, enlève le bâton qui calait les mâchoires de Père Caïman. La gueule se referme mollement, mais la bête a perdu toute agressivité.

— Je t'écoute ! dit Leuk au chasseur.

L'homme raconte alors, en détail, comment il a rencontré Père Caïman agonisant et l'alliance qu'ils ont conclue. Il explique par quel moyen il a porté l'animal attaché sur sa perche, pendant des kilomètres sous un soleil brûlant. Il dit enfin comment l'hypocrite l'a attiré dans l'eau pour l'attaquer plus à son aise, en récompense de ses loyaux services.

— À toi maintenant, Père Caïman !

Père Caïman se lance alors dans des explications confuses :

— Comment peux-tu croire cet homme, ami Leuk ? Tu sais bien qu'il est l'ennemi de tous les animaux. En réalité, j'étais si épuisé que j'ai imaginé ce moyen de sauver ma vie, lorsque j'ai rencontré ce cruel chasseur.

» C'est lui qui a profité de ma faiblesse pour me ficeler et m'emporter. »

— Pourquoi alors, rétorque le chasseur, t'aurais-je remis dans ton fleuve au lieu de te porter au village ?

— Sans doute parce que j'étais rouge de poussière et que tu voulais me présenter à mon avantage, propre et luisant, comme si tu m'avais abattu en pleine force.

— Alors je n'avais nul besoin de te détacher.

Leuk, assis sur une termitière, remue les oreilles, ce qui est le signe de la réflexion chez les lièvres.

Il se dit qu'en donnant raison au Caïman il se fait un ennemi du chasseur et de ses enfants qui le chasseront des abords du village où il fait bon vivre.

Mais s'il donne raison à l'homme, le Caïman aura beau jeu d'alerter les animaux contre ce traître à leur espèce.

Que faire !

Leuk fait signe qu'il va parler. Il prend un air réfléchi et inquiet à la fois.

— Mes amis, dit-il, j'avoue que je ne vois pas très clair en cette affaire et je souhaite rendre un jugement impartial. Le plus simple à mon sens est de tout reprendre au début, afin que je sache exactement comment les choses se sont passées. Toi, chasseur, rattache Père Caïman sur sa perche. La fraîcheur arrive. Il te sera moins pénible de le rapporter à l'endroit précis où tu l'as rencontré. Ainsi, je pourrai mieux juger votre affaire.

Le chasseur hésite un peu, car l'effort demandé est bien rude. Mais il tient à montrer sa bonne foi.

Père Caïman, lui, pense qu'une fois sur place, il pourra jouer la comédie et convaincre Leuk. D'autant plus qu'il ne se fatiguera guère sur le dos du chasseur. L'idée de l'entendre à nouveau peiner et souffler n'est d'ailleurs pas pour lui déplaire.

Les partenaires étant tombés d'accord, on ficelle Père Caïman, on le

charge, et, Leuk trotinant derrière, la caravane reprend le chemin de la brousse.

Après trois heures de marche, comme le soleil se couche, le chasseur dit :

— Nous y voilà !

— Très bien ! dit Leuk. Détachons Père Caïman.

Dès que la bête est sur ses pattes. Leuk lui demande :

— Est-ce bien là que tu as rencontré le chasseur ?

— Oui, répond Père Caïman, c'est bien ici. Mais comme je te le disais...

— C'est bon ! tranche Leuk. Nous n'allons pas recommencer la discussion. Je ne veux pas savoir qui a eu tort ou raison. Nous voilà revenus au point où a commencé votre querelle. Ne la recommençons pas. Considérons qu'elle n'a pas eu lieu.

» Toi, Chasseur, rentre au village et toi, Père Caïman, rejoins la rivière ! »

Le chasseur prend son bâton et s'en va en souriant. Il se console de rentrer bredouille. En pensant à l'esprit de Leuk, il ne regrette même pas le double trajet accompli avec son lourd fardeau.

Quant au lourdaud de Caïman, il songe à ce long chemin poussiéreux et regrette sa méchanceté.

Leuk, une fois de plus, Leuk le subtil a rendu un jugement à sa manière. À son tribunal il ne peut y avoir que des perdants.

Et Leuk rit dans ses moustaches en s'éloignant dans la nuit complice.

Fanta



L'existe dans la région de Boundou, entre le Sénégal et la Falémé, un coin enchanté que les habitants appellent le petit paradis. À l'aube de leur mariage, les jeunes filles vont y formuler des vœux pour le bonheur de leur foyer, pour une vieille femme heureuse au milieu d'enfants nombreux et travailleurs ; les jeunes gens, après la circoncision, y vont demander au génie du lieu de faire d'eux des hommes puissants. L'air y est très doux. À longueur de journée, les oiseaux y chantent. Pour initier leurs petits aux secrets des hommes, ils se racontent les vieilles histoires depuis le commencement du Monde. Mais dès qu'apparaît un étranger, oiseaux au plumage étincelant, ruisseaux au flot d'argent, bois au dôme imposant, tous arrêtent leur concert et l'interrogent.

« Fanta ! Fanta ! Ô noble étranger, où est la belle Fanta ? Dis-nous qu'est devenue la belle Fanta. »

Parfois, le voyageur intrigué, s'asseyant sur la racine d'un arbre, au doyen des oiseaux demande l'histoire de Fanta.

« Il y a longtemps, bien longtemps, vivait là-bas, au pied de cette colline, une belle jeune fille du nom de Fanta. À dix-huit ans, elle était d'une beauté dont le ciel était jaloux. Les étoiles pâlissaient sous son regard. Quand elle souriait, les reflets de ses dents éblouissaient.

Du levant au couchant, les jeunes gens ne juraient que par son nom. Pour satisfaire le désir de la voir, beaucoup de sang avait coulé, bien des combats s'étaient engagés. Tous les jours, les demandes en mariage affluaient. Des régions les plus lointaines, des caravanes arrivaient, chargées d'or, d'argent, de bijoux rares et précieux. Les

plus grands chefs offraient des esclaves, leur couronne même, mais rien ne faisait fléchir la belle Fanta qui, dédaignant toutes ces richesses, voulait un mari exceptionnel, un mari sans la moindre cicatrice, et pas un ne remplissait la condition.

Pendant plus de sept lunes, Fanta n'arrivait pas à se marier. Ses parents désespéraient de voir tant de jeunesse et de beauté se faner.

Un jour cependant, c'était un vendredi, un messenger se présenta dans le village et annonça qu'au moment où le soleil tournerait le dos au grand baobab, un Samba Linguère viendrait tenter sa chance.

Il arriverait avec sa suite, capable d'anéantir toutes les armées de la terre réunies.

La nouvelle se répandit. Le village entier fut en effervescence. Dans la maison de Fanta, des centaines d'esclaves, par groupes de deux, le torse luisant sous les torrides rayons du soleil, les jarrets tendus, le dos courbé en arc, les mains en feu, les yeux rouges de fatigue, pilaient, pilaient le mil devant servir à la préparation du couscous.

Un ! deux ! le pilon volait, retombait et remontait. Simultanément les esclaves frappaient dans les mortiers d'où s'échappait une fine poudre blanchâtre que les poules venaient becqueter. Un ! deux ! La voix millénaire du pilon dans le mortier, cette tendre mélodie qui soutient le berger isolé dans la brousse pendant plusieurs jours, cet espoir du vieux paysan qui, du matin au soir sans une seule protestation, gratte infatigablement la terre, cette douce mélodie emplissait tout le village. D'innombrables troupeaux de bœufs furent égorgés et, attirés par l'odeur de la viande, des vautours, les grands vautours du Boundou, les terribles mangeurs d'hommes du Guidimaka, tous étaient là et attendaient, très haut dans le ciel, le moment où les carcasses d'animaux jonchant le sol les inviteraient à prendre part à la ripaille. Pour recevoir dignement ces hôtes de marque, rien n'avait été négligé : lait, gingembre, noix de kola dalva, cure-dents, tout était prévu.

Tout à coup l'horizon s'obscurcit et dans un cliquetis de lances, de sabres, de haches et d'éperons, la troupe annoncée apparut. Les hommes avançaient, serrés, botte contre botte, épaule contre épaule, étrier contre étrier. Dans leurs grands burnous blancs qui flottaient au vent, ils étaient superbes et impressionnants.

Leur chef, homme d'une étrange beauté, avait dans le regard quelque chose de tendre et de mélancolique, d'attirant et de saisissant, de féroce et d'humain. Il se présenta au père de notre héroïne qui le reçut avec toute sa suite. Il y avait à manger, il y avait à boire, il y avait des femmes et de jeunes guerriers, il y avait aussi de la gaieté.

Cette nuit fut presque comme toutes les nuits du Sénégal. Des myriades d'étoiles scintillaient dans le firmament et pendant que la lune, pirogue d'argent fin, voguait dans l'azur, les chants épiques des

griots et les sons mélodieux des guitares emplissaient la brousse et montaient vers le ciel.

Un coq chanta, un autre lui répondit, de faibles coups de pilons résonnèrent dans le lointain : l'aube naissait.

L'épreuve allait commencer.

Samba, entièrement nu, fut introduit devant cinq juges, dans une chambre éclairée par mille torches. Ses pieds, ses jambes, ses cuisses, son torse, ses bras, sa tête, tout fut examiné avec le plus grand soin. Son corps ne portait aucune cicatrice : il était digne de Fanta.

Une heure après, le mariage était célébré, les réjouissances avaient repris et de nouveau le village était en fête.

Pendant une semaine, Fanta connut le plus grand bonheur. Pour la combler, son mari avait mis à sa disposition de nombreux esclaves qui lui évitaient le moindre effort physique. Désirait-elle sortir ? Aussitôt des bras vigoureux la soulevaient ; marcher ? Les serviteurs se couchaient sur son chemin pour lui tresser avec leur corps un tapis moelleux et éviter à ses pieds adorés le dur contact avec le sol. Dormir ? Elle était éventée par de gracieuses jeunes filles, tandis que d'autres chassaient les mouches, afin que leur bourdonnement ne trouble pas le sommeil de leur maîtresse.

Ainsi, tissés de fils de soie et d'or, les jours coulaient, délicieux pour Fanta.

Vers le soir du huitième jour, Samba manifesta le désir de partir avec sa femme. Le départ fut fixé au lendemain.

Alors que tout le monde partageait l'allégresse générale, Fama, la mère de Fanta, restait soucieuse. Tout ce faste, ces apprêts, cette hâte, faisaient naître chez elle beaucoup d'inquiétude. Elle aimait sa fille et savait que cet amour n'était pas réciproque. Comment pouvait-on encore avoir de l'affection pour une mère inquiète, seulement capable de donner des conseils ?

Le départ approchait. Pour la première fois, dans le cœur de la fière Fanta, naquit un peu de mélancolie. Allait-elle quitter ses parents qui l'adoraient, ses esclaves qui la servaient à genoux, ses mortiers, ses calebasses, tous ces objets qui, pendant dix-huit ans, avaient égayé son enfance ? Lui fallait-il donc dire adieu à ce vieux canari où pendant tant d'années, elle avait puisé de l'eau fraîche, à ce cher pilon, tout démolí, dont la voix avait tant de fois lutté contre l'ennui ?

Au dernier moment, Fanta songea à sa mère. Elle courut dans la chambre, où la vieille la retint pour quelques recommandations.

— Mon enfant, lui dit-elle, ce n'est pas de gaîté de cœur que je te vois partir avec cet inconnu. Sa beauté, sa suite, son corps sans cicatrices ne sont pas naturels. Je sais que tu es décidée à partir, pars donc, je te confie à Dieu. Mais auparavant va à l'écurie : il y a cinq chevaux. Tape trois fois sur la croupe de chacun d'eux et emporte avec

toi celui qui aura henni, car les mânes de tes ancêtres te l'auront choisi pour guide.

Fanta courut à l'écurie. Elle alla droit sur Rassol, frappa trois fois sur la croupe de l'animal qui ne bougea pas. Rafet, le beau coursier au pelage luisant, Wakhal, la noble bête qui sauva son maître à la bataille de Sénoudébou, Likma, qui ne se nourrit que de lait et de sucre, tous imitèrent Rassol. Il ne restait que Sokhna, vieille jument à la peau galeuse, aux yeux larmoyants, et qui ne tenait debout que par miracle. Dès que Fanta la toucha, elle hennit. « Comment ? pensa la jeune femme. Jamais je ne partirai avec cette vieille haridelle, juste bonne à servir de pâture aux vautours. »

Furieuse, elle alla trouver sa mère et lui dit :

— Maman, aucun cheval n'a henni.

— En es-tu bien sûre, mon enfant ?

— Seule, la vieille Sokhna a henni, mais...

— Tes ancêtres le veulent ainsi, emmène-la, tu ne le regretteras pas.

— Soit, répliqua vertement Fanta, mais ce n'est pas par amour pour sa vieille carcasse.

Après avoir détaché la jument, elle rejoignit son mari. Le cortège l'attendait. Samba la prit, piqua des deux et l'escorte suivit. Le martèlement des sabots sur le sol dominait les pleurs, les lamentations du village entier. En quelques secondes, tous les cavaliers avaient disparu derrière l'horizon.

Seule, sa crinière ondoyant au vent, la vieille jument suivait péniblement la troupe.

Depuis longtemps, ils chevauchaient à travers la brousse. L'enthousiasme et les cris du départ avaient fait place à un silence de mort qui planait sur tout, saisissant jusqu'aux entrailles.

Fanta se retourna et constatant que le nombre des suivants avait sensiblement diminué, demanda à son mari :

— Où sont passés ceux qui nous accompagnaient ?

Le cavalier serra plus fort sa monture mais pas un mot ne sortit de sa bouche.

— Samba, où sont passés ceux qui nous accompagnaient ? reprit Fanta. Une voix qu'elle n'avait jusqu'alors pas entendue, tant elle ressemblait au tonnerre, lui répondit :

— Ils ont accompli leur mission et sont redevenus ce qu'ils étaient.

Intriguée, Fanta se tut, mais, sa curiosité éveillée, elle se retourna pour percer le mystère.

Devant eux, la brousse était claire, mais à mesure qu'ils avançaient, elle devenait, derrière eux, une forêt très dense.

La jeune femme vit les derniers chevaux devenir de grands arbres et les beaux cavaliers de nombreux arbustes.

Les sabots du cheval martelaient le sol, bruit funèbre qui semblait

répéter : tu mourras, Fanta, tu mourras !

Les grands arbres allongeaient leurs terribles branches à travers lesquelles le vent jouait un air sinistre. Toute la nature semblait se recueillir pour assister à la fin d'une belle et fière jeune fille.

Le cheval galopait toujours sous l'impulsion de son silencieux cavalier.

Dans le ciel les étoiles s'étaient éteintes, la lune avait disparu, la nuit avait enveloppé toutes choses de son lourd manteau.

Le cheval galopait toujours.

L'aube naquit ; le soleil se leva, mais pas un oiseau ne chantait. Les ruisseaux coulaient sans bruit. Un silence impressionnant pesait sur tout.

Seul, le bruit funèbre des sabots du cheval qui galopait toujours, gardant avec son cavalier la solution de l'énigme.

Très loin, bien loin derrière, la vieille jument suivait.

Alors Fanta mesura la grandeur de son imprudence. Entre les mains de quel méchant génie était-elle tombée ? Qu'avait-elle fait de mal pour mériter une telle punition ? Seule dans la forêt avec son terrible mari, qu'allait-elle devenir ? Pendant qu'elle raisonnait ainsi, son regard, malgré elle, s'était fixé sur le bras qui tenait les rênes du cheval. Ce bras contre lequel elle aimait se frotter tant son contact était doux, se couvrait de poils, de gros poils longs et raides, d'où s'échappait une forte odeur de fauve. À l'extrémité des doigts devenus plus courts, naissaient et se développaient, avec une effrayante rapidité, de puissantes griffes, capables d'égorger net un bœuf en pleine force : le beau bras était devenu une patte. Fanta eut peur. Ses dents claquaient. Une sueur froide coulait le long de son dos. Il lui était impossible de sortir de sa gorge serrée le moindre son. Elle aurait tout donné en ce moment pour revoir les toits chéris de son village, la douce petite maison qui la tenait à l'abri de tout ennui.

Fanta leva la tête pour trouver une consolation, un espoir, un peu d'amitié dans le regard de son mari et ce qu'elle vit acheva de l'abattre.

Du beau visage de Samba, il ne restait qu'une gueule, une gueule qui laissait voir, dans un retroussis des babines, une terrifiante rangée de crocs meurtriers. Au milieu de ce visage, qui n'avait plus rien d'humain, brillaient deux yeux, deux trous de l'enfer d'où s'échappaient, par moments, des jets de flammes.

Contre son corps, Fanta ne sentait plus le contact d'une étoffe, mais une poitrine velue, chaude et sur sa nuque, une haleine brûlante, précipitée. Une force prodigieuse l'arracha de son cheval. Elle eut l'impression de tourner dans l'air. Croyant sa dernière heure arrivée, elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, il n'y avait plus devant elle qu'un lion, un lion magnifique.

Fanta avait épousé un lion !

— Ma femme, lui dit l'animal, je t'apprendrai à jouer à l'enfant gâtée. Chez toi, tu étais une princesse, ici, tu seras une esclave. Chez toi, tu faisais la difficile ; des êtres comme toi te parlaient à genoux ; ici, c'est toi qui te mettras à terre, mangeras de la viande crue, dormiras sur le sol nu ; les épines de la brousse habiteront tes pieds et je te donnerai la mort quand il me plaira.

« Vois-tu cette grotte ? Va t'y installer avec ta jument. »

Docile, Fanta enleva ses beaux habits et regagna, avec Sokhna, l'endroit qui lui avait été désigné. Dans la grotte, la belle enfant donna libre cours à son chagrin. Longtemps elle pleura. Touchée, la vieille jument, la compatissante jument, lui dit :

— Ne pleure plus, ô maîtresse. Notre situation est difficile, mais si tu me fais confiance, nous nous en tirerons. Il s'agit, pour le moment, d'endormir la méfiance de ton mari. Sois gentille avec lui, sois douce, caressante et respectueuse.

— Je ferai tout ce que tu voudras, répondit Fanta. Je t'obéirai aveuglément.

Depuis quelques jours, grâce à la confiance qu'elle avait en sa jument, la jeune femme reprenait courage. Tous les matins, le lion allait à la chasse et en rentrant le soir, il chantait :

— C'est moi, le roi de la brousse, devant qui hommes et bêtes s'inclinent. Je suis le plus puissant de la terre. J'ai dans mon logis la plus belle femme du royaume et c'est vers elle que je vole, vole, vole.

Fanta répondait :

— Ô maître de la brousse immense, maître des hommes et des animaux, maître de tout ce qui vit, maître de mon cœur, ta petite femme languit de te revoir, allonge tes foulées, allonge tes foulées !

Ainsi la vie s'écoulait, Samba ramenait de la viande et son humeur était fonction du fruit de ses chasses. Avec la sécheresse, le gibier se faisait de plus en plus rare. Le lion battait la brousse entière pour ramener un maigre petit lapin qu'il dévorait tout seul pour punir Fanta parce que, prétextait-il, la grotte n'était pas balayée, parce qu'il y avait des puces qui l'empêchaient de dormir...

Un matin, dès que Samba partit, la jument appela Fanta et lui dit :

— Ton mari, ce soir, rentrera bredouille. Il me tuera et demain ce sera ton tour.

— Que faire ? Mon Dieu, que faire ? Je suis perdue !

— Ce n'est pas le moment des lamentations, coupa Sokhna. Dépose trois crachats, un sous la natte, un dans la cour, et le dernier, derrière la palissade.

» Prends ces trois œufs qui sont dans le petit sac, selle-moi et fuyons.

» Surtout, quoi qu'il arrive, fais-moi confiance et ne me frappe jamais du talon. »

Aussitôt dit, aussitôt fait et les voilà parties.

Comme l'avait prévu Sokhna, le lion ce jour-là rentra bredouille. Il fonça vers la grotte où il arriva en trombe.

— Fanta ! cria-t-il.

— Na ! répondit le crachat qui était sous la natte.

Il regarda : personne.

— Fanta ! appela-t-il de nouveau.

Le crachat qui était dans la cour répondit. Il y bondit. Rien.

« Ce n'est pas possible, pensa-t-il. Elle ne peut pas me quitter juste au moment où j'avais le plus besoin d'elle. » Il rassembla ses forces et dans un cri où l'inquiétude se mêlait à la colère, tonna :

— Fanta !

Le crachat qui était derrière la palissade répondit.

Il s'y rua : toujours personne.

Alors, il comprit que sa femme, après s'être jouée de lui, avait pris la fuite. Fou de déception, il partit comme une flèche en répétant : Malheur à toi, sorcier, esprit ou démon qui as incité ma femme à la fuite, car ma vengeance sera terrible ! On ne se moque pas impunément du roi de la brousse.

Plus rapide que le vent, plus rapide même que l'éclair, il avalait la distance.

Vers l'aube du deuxième jour, il aperçut les fuyards. La satisfaction de la vengeance lui donna des ailes. Il fit un bond et se trouva à trois pas de sa femme.

Suivant les instructions de Sokhna, Fanta lança derrière elle un œuf. Aussitôt, une vaste mer aux grandes vagues écumantes les sépara de la bête féroce. Hardiment, le lion s'y jeta à la nage. Pendant trois jours, il eut à lutter contre la fureur des flots, les caprices de cette masse d'eau miraculeuse, tour à tour bouillante comme l'eau d'une marmite sur le feu, glacée comme une matinée d'hiver à Dalaba, tantôt glauque comme le fond d'une mare, tantôt d'un reflet éblouissant. Enfin, le lion franchit l'obstacle et la poursuite reprit.

Maudissant cette mer qui l'avait tant retardé, Samba filait toujours vers le but visé.

Encore une fois, il aperçut les fuyards et Fanta l'aperçut.

Le deuxième œuf donna naissance à une immense forêt aux arbres géants et dont les lianes étaient si enchevêtrées qu'il était impossible à un lièvre de s'y glisser.

Pendant que, de l'autre côté, Fanta ne formait plus avec sa jument qu'un seul être filant vers le salut, le lion s'attaqua à ce qui le séparait de sa proie.

Fou de rage et de colère, il bondissait sur les arbres, déracinait, dans un fracas effroyable, les géants de la forêt, mordait, griffait les lianes, insensible à la douleur. « On ne se moque pas impunément du roi de

la brousse. »

La forêt trouée, il reprit sa course. Ses pieds ne touchaient plus le sol.

Pour la troisième fois, il aperçut les fuyards. Pour la troisième fois Fanta l'aperçut. Son cœur battait à rompre les os de sa poitrine.

— Ne crains rien, ô maîtresse, lui disait la jument. Quand Samba sera tout près, jette le dernier œuf, mais rappelle-toi, quoi qu'il arrive, ne me frappe jamais du talon.

Fanta jeta le troisième œuf et, subitement derrière elle, les ténèbres devinrent si profondes qu'il était impossible de voir la paume de la main.

Devant le lion, se dressa un être extraordinaire dont la tête touchait le ciel et dont les yeux, comme deux phares extrêmement puissants, déchiraient l'obscurité. Dans un grondement de tonnerre, le géant avançait, renversant tout sur son passage. Le sol tremblait sous ses pas. Tout près de Samba, il cria si fort que l'on pensa au craquement du ciel s'abattant sur la terre.

Tout ce qui vit fut pris d'une grande panique. Par bandes criardes, les oiseaux désertèrent leurs nids pour des lieux plus cléments. Le grand boa lui-même, brutalement arraché à son lourd sommeil, détendit précipitamment ses anneaux d'or et d'argent et par grandes ondulations, disparut sous les arbres.

Le géant se jeta sur le lion et une terrible lutte s'engagea.

Samba n'était pas un lion ordinaire. Dans ses veines, coulait le sang de N'Ganate, la bête aux sept têtes, celui de Doné qui abattait les arbres en soufflant sur leur tronc, de Fakourou, l'ancêtre des chasseurs aux ruses légendaires. Faisant appel à tous ses aïeux, il terrassa le géant et le laissant sans vie, continua sa course.

« On ne se moque pas impunément du roi de la brousse. » Après plusieurs jours de poursuite, de nouveau, il aperçut les fuyards et leur cria :

— J'ai eu raison de la grande mer aux vagues écumantes, j'ai percé le cœur de la forêt, plus dur qu'un roc, j'ai tué le monstre dont la tête touchait le ciel ; à présent, ô Fanta, bijou parmi les femmes, même Dieu ne pourra m'empêcher de t'écraser comme une motte de terre.

« Rappelle-toi, lui répétait Sokhna, quoi qu'il arrive ne me frappe jamais sur les flancs. »

La poursuite continuait. Les toits des cases du village de Fanta pointaient à l'horizon ; elle reconnaissait le grand baobab sous lequel les jeunes filles de son âge se réunissaient et dansaient au rythme endiablé du tam-tam ; elle percevait le cher bruit des pilons, mais en même temps le souffle rauque de son mari. Elle se retourna, le lion se ramassait pour le bond final. Fanta perdit la tête et donna un terrible coup de talon à l'animal. La jument poussa un grand cri, un cri

d'homme blessé à mort, se cabra et, emportant avec elle sa cavalière, disparut dans les nues.

Le lion fut si étonné qu'il se figea dans le geste qu'il faisait pour saisir les fugitifs..., et c'est aujourd'hui la grande montagne qui toutes les nuits gémit et pleure, mais trouve sa consolation dans la consternation où elle plonge les voyageurs auxquels elle raconte son histoire.

Fanta reviendra-t-elle un jour ?

Quand l'étranger arrive dans ce coin de paradis aux confins du Sénégal et de la Falémé, les oiseaux, les bois et les ruisseaux, témoins de cette scène, ne cessent de lui demander : Fanta ! Fanta ! où est la belle Fanta ?

(Recueilli par IBRAHIMA BA)



PROVERBES

Que cela plaise ou non à la chèvre, la vache a plus de lait qu'elle.

« Pousse-le, qu'il aille boire ! ». C'est qu'il n'a pas soif.

C'est quand l'oiseau est familier qu'il est plus facile à prendre.

Qui saute dans le feu, il lui reste un saut à faire.

Si l'on te dit : « Qui saute ce bâton perdra sa mère ! », fais-en le tour, et dis que c'est faux.

Si ton compagnon de lit te donne un coup de pied, rends-le-lui, sinon il pensera que tu as la jambe trop courte.

Si ton Chef t'offre sa natte, n'en occupe qu'un petit bout.

C'est quand il est caché, que le serpent prolifère.

Qui aime le miel ne doit pas avoir peur des abeilles.

Si le lièvre déguste des pommes'Cajou, il doit remercier le Singe qui les a fait tomber.

Qui laboure au soleil, mangera à l'ombre.

Celui qui tient ta farine, tient aussi ta dignité.

Le perdreau acquiert de l'expérience en voyant plumer le poulet.

Si tu te fâches contre la nuit, tu te feras mal aux orteils.

Même si le lièvre est ton ennemi, tu dois admettre qu'il court vite.

Les mains ont besoin l'une de l'autre pour être propres.

L'oiseau qui n'a jamais volé, s'il s'envole voudra faire le tour du pays.

Pour moucher le dromadaire, il faut atteindre son nez.

Celui qui cherche un chameau n'a pas à soulever une calebasse.

Qui patiente, l'ombre l'atteindra.

Ce qui est agréable au lézard l'est aussi au margouillat.

Si longue que soit la queue du Singe, il sursaute quand on la touche.

Le couteau trop aiguisé déchire son étui.

La cuisine est plus vieille que la mosquée.

Quand le feu prend à ta barbe et à celle de ton père, tu éteins d'abord la tienne.

Ne te laisse pas lécher par qui peut t'avalier.

Qui a cent hommes à commander doit avoir cent bâtons différents.

Le plus poltron ne peut dire à ses fesses de passer devant.

Celui qui te recommande ta mère, se moque de toi.

À chaque oiseau, son nid est le plus beau.

Qui dit : « Je peux » n'a pas tort.

Qui dit : « Je ne peux pas ! » n'a pas tort.

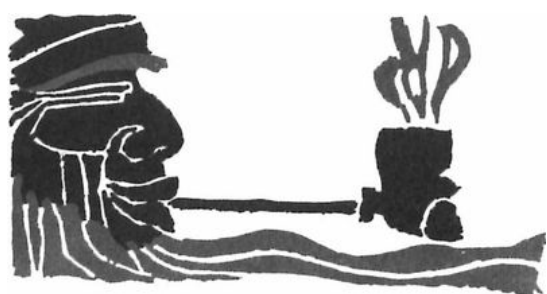
À tort celui qui dit : « Je peux ! », alors qu'il ne peut pas.

Si l'intelligence se vendait, qui oserait en acheter ?

Le vieil homme est une aiguille qui recoud ; la vieille femme est un couteau qui sépare.

Si tu es décidé à te noyer, choisis l'endroit le plus profond de la rivière.

Ne plus avoir vaut mieux que n'avoir jamais eu.



CHANT DU FLEUVE

Dans le calme du soir,
Quand la poussière des bœufs rentrant au M'Baldé,
m'aveugle ;
Quand l'arbre a perdu son hôte chantant ;
Quand, las du labeur monotone,
La daba sur l'épaule,
Les hommes rejoignent leur case,
J'aime, ô Griot, que ta musique visite mon oreille.
Lorsque mes pieds nus tremblent dans le sable froid,
Et que la pirogue de lumière vogue dans le ciel ;
Lorsque ma jeune sœur chante le Lélé,
Ce chant d'amour et de courage,
Alors j'aime, ô Griot, que ta musique
Emplisse mon cerveau, ronge mes entrailles,
Que ta musique fasse bouillonner mon sang,
Que ta musique fasse éclater mon cœur.
Pourtant je ne puis expliquer ce que dit cette musique :
Nul ne saura jamais la traduire.
Il faut avoir grandi dans sa chaleur
Pour, qu'à son appel, répondent toutes les voix du sang.
Berceuse de mon enfance,
Chant primordial de mon adolescence,
Hymne de combat de mon âge d'homme,
Si je devais mourir loin des rives natales,
Loin de tout ce que j'ai connu,
De tout ce que j'ai aimé,
Alors
Qu'il me soit permis de t'entendre encore une fois,
Rien qu'une fois
Avant de fermer les yeux.

(Recueilli par Ibrahima Ba)
(Adaptation : A. TERRISSE)

COMPLAINTE POUR UNE FEMME PEULHE

Éhé ! Éhé !
Éhé ! Éhé !

Maintenant que notre amitié n'est plus que soupirs, je regrette
de t'avoir connu

Si j'avais su ! Si j'avais su !

Une personne de bonne âme ne devrait pas se lier,
Une bonne âme est comme une bonne mariée : elle ne peut
durer longtemps.
Femme Peulhe nommée Roky le griot te dit au revoir. Femme
Peulhe, issue d'une gourde d'or, le griot te dit au revoir. Femme
de belle main, perle de la noblesse, femme entre les femmes,
Le griot te dit au revoir.
Le griot part pour Bayote ;
Les enfants de Bayote s'enfuient dans la nuit,
Dans la nuit obscure la marche est difficile
Mais seulement à ceux qui n'ont pas au cœur un beau souvenir.
Moi, je porte l'image de ma noble peulhe,
Les dents blanches,
La lèvre noire,
La poitrine haute,
Et sur le cou trois pythons luisants.
L'Hippopotame du Grand Fleuve, l'Hippopotame sacré de nos
pères est tombé.
Ma Coumba, issue d'une gourde d'or, n'est plus.

(Recueilli par Ibrahirna Ba)
(Adaptation : A. TERRISSE)

CHANT DE COMBAT

Voilà que sous nos yeux des frères s'affrontent.
Voilà que les mains qui les ont caressés les encouragent.
Voilà que nous, leurs mères, attisons leur ardeur.
Pourtant, je vous le dis, dans nos cœurs il n'y a pas de haine.
Nous ne sommes qu'Amour.
Nous ne sommes que pureté.
Fils de Yaye Coura,
Sors vainqueur de ce combat.
Si tu étais terrassé, Fils de Coura,
Comment pourrions-nous porter cette nouvelle à Yaye ?
Pour toi nous avons composé les plus beaux chants,
Nous avons fait revivre Lat Dior,
Nous avons ressuscité Meissa Tende.
Pour toi nos mains teintes de henné,
Nos mains préparées pour la Fête
Ont accepté de se salir,
D'accomplir les tâches les plus humbles.
Pour toi nous avons sorti nos vêtements,
Nos étoffes les plus légères
Que le moindre souffle gonfle et fait vibrer.
Pour toi en ce moment nous tremblons,
Fils de Yaye Coura,
Notre inquiétude est insondable.
Nul homme, nulle fiancée,
Même l'enfant nouveau-né sur le dos de sa mère,
Nul en ce jour ne dort dans le village.
Abdou Yaye Coura,
Si tu étais terrassé
Comment pourrions-nous porter aux tiens cette nouvelle ?

(Recueilli par Ibrahima Ba)

(Adaptation : A. TERRISSE)

CHANT DE LUTTE

Dis-moi
Oh ! dis-moi
Où sera vaincu le frère d'Astou ?
Dieu qui me protège, dis-moi
Où sera terrassé le frère d'Astou, la perle des athlètes,
Le champion à la belle prestance, à la gencive sombre,
Celui dont la courbe des reins
À servi de modèle au tam-tam.
Ange qui volez dites-moi Où sera terrassé le frère d'Astou,
Le Garmi à l'allure si fière, le plus noble des nobles.
Celui dont la force n'a d'égale que la bonté,
Celui dont le moule s'est brisé depuis qu'on l'a conçu.
Ô vous tous, dites-moi,
De grâce révélez-moi,
Où sera vaincu le frère d'Astou
Afin que j'y étale mes offrandes les plus sacrées,
Afin que j'y verse mon parfum le plus délicat.

(Recueilli par Ibrahima Ba)

(Adaptation : A. TERRISSE)

Lexique

Baol : province centrale, ancien royaume du Sénégal.

Bassari : petite peuplade du Sénégal oriental, près de la frontière de Guinée.

Boundou : province du Sénégal oriental.

Caïlcédrat : grand et bel arbre du Sénégal dont le port rappelle celui du chêne vert.

Calebasse : moitié d'une variété de courge, qui sert de plat, de panier, pour tous usages.

Canari : poterie ronde en argile cuite, servant surtout à contenir l'eau.

Casamance : province du sud du Sénégal caractérisée par son humidité, ses forêts et ses rizières.

Cora : instrument de musique à cordes, sorte de harpe avec caisse de résonance au son très agréable.

Coupe-coupe : sorte de petit sabre utilisé surtout pour couper les lianes dans la forêt vierge.

Couscous : semoule de mil cuite à la vapeur, qui constitue un des éléments principaux des repas africains.

Daba : outil local, sorte de pioche.

Darkassou : arbre qui donne le fruit appelé « pomme cajou ».

Épineux : se dit d'un arbre ou d'un arbuste dont les branches portent des épines.

Fouta : le Fouta-Toro, pays des Toucouleurs, sur les rives du fleuve Sénégal.

Fromager : l'arbre le plus haut du Sénégal ; son tronc est semé d'épines, son fruit produit une bourre cotonneuse.

Gombo : plante cultivée produisant un condiment gluant très apprécié (aussi appelé « corne grecque ».)

Griot : poète, historien, chanteur et conteur, sorte de troubadour sénégalais.

Henné : produit extrait d'une plante dont les femmes se servent pour colorer leurs mains et leurs pieds.

Koba : grande antilope de la taille d'un cheval.

Marigot : fond marécageux, étang, lac ou rivière. En général, toute

zone où il y a de l'eau.

Mil : céréale africaine, aliment de base des Africains.

Pomme cajou : fruit d'Afrique dont le jus est très astringent. La noix, grillée, ressemble aux cacahuètes.

Rat palmiste : écureuil gris très répandu au Sénégal.

Saloum : fleuve au sud de Dakar. Les bateaux le remontent jusqu'à Kaolack. A donné son nom à une province.

Sine : affluent du Saloum, vallée fertile.

Tabaski : fête religieuse musulmane. Ce jour-là chaque chef de famille sacrifie un mouton.

1 On appelle « caïmans » au Sénégal les sauriens qui sont en réalité des crocodiles.